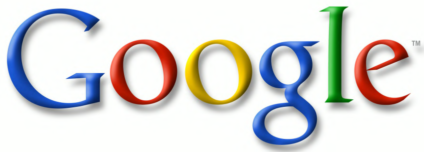
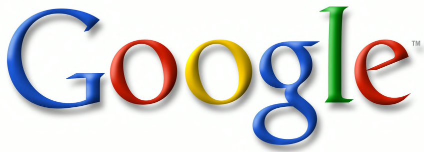




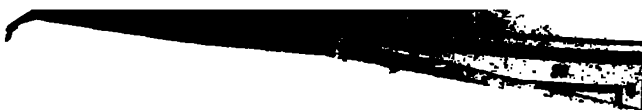

SE TAIRE ET FAIRE

LE CONGO

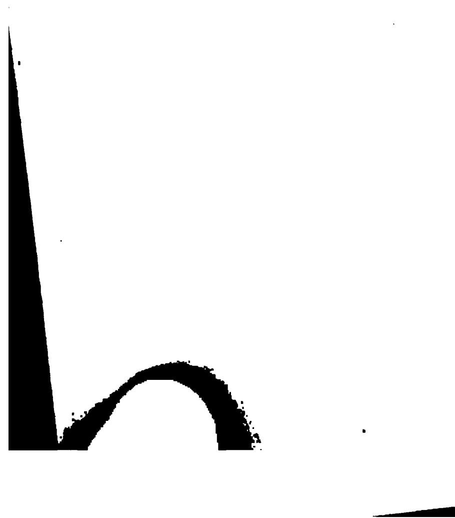
Tiré en tout à 500 exemplaires.



UNIV
OF
MICH



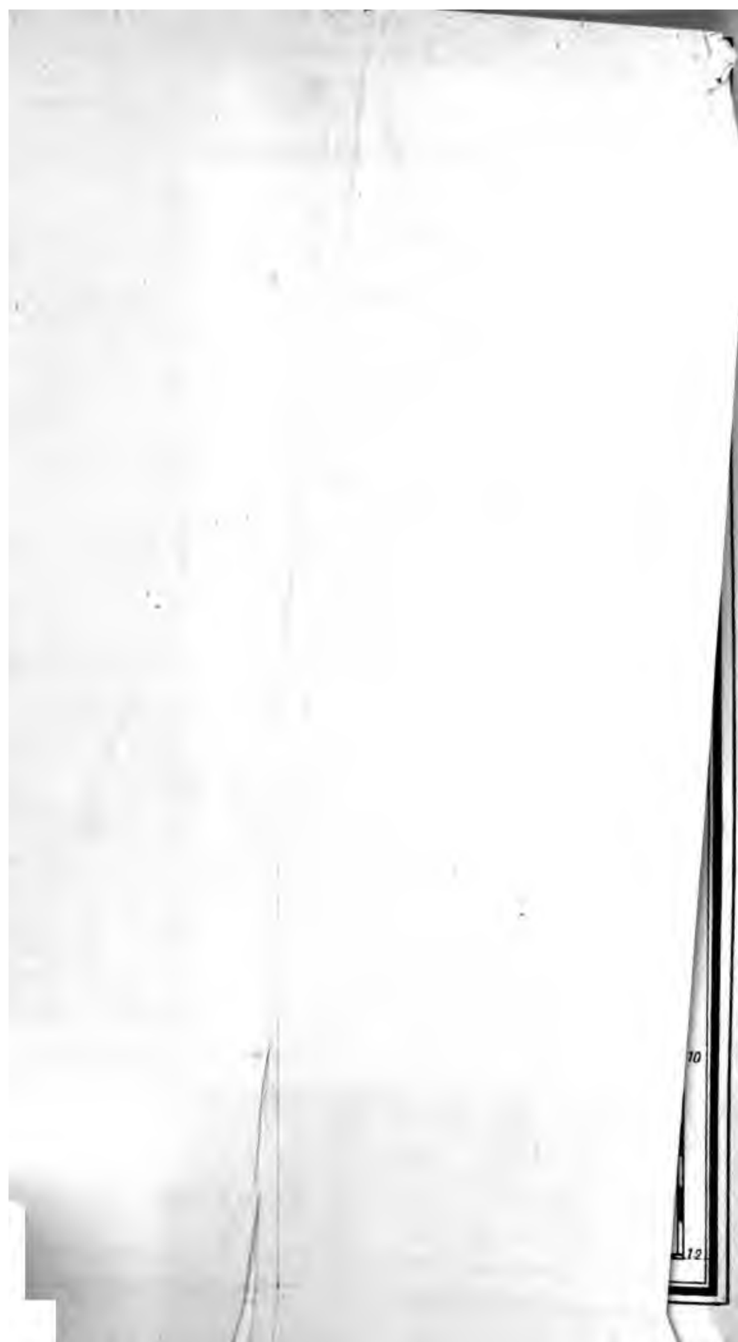

12



LE CONGO

Tiré en tout à 500 exemplair


UNIV
OF
MICH


10
12

Lopes, Duarte

LE

CONGO

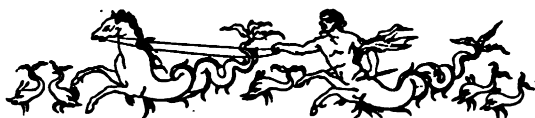
La Véridique Description du Royaume Africain, appelé, tant par les Indigènes que par les Portugais, le Congo, telle qu'elle a été tirée récemment des Explorations d'Edouard Lopez, par Philippe Pigafetta, qui l'a mise en langue italienne.

Traduite pour la première fois en français
sur l'édition latine faite par les frères De Bry, en 1598,
d'après les voyages portugais
et notamment celui d'Edouard Lopez, en 1578
avec trois cartes géographiques
par Léon CAHUN, Bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine



BRUXELLES
J.-J. GAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1883



INTRODUCTION

QUAND on prend une carte d'Afrique faite vers 1850, avant les voyages de Barth, de Livingstone et de Speke, et qu'on la compare à une carte faite vers la fin du XVIe siècle, après les grandes explorations portugaises de Diego de Cam, de François Govea et d'Edouard Lopez, on s'aperçoit que l'intérieur de l'Afrique était bien moins connu il y a trente ans qu'il ne l'était il y a trois cents ans.

Pendant trois siècles, l'Europe a cherché, avec ardeur, à découvrir le mystère des sources et des

crues du Nil, à reconnaître le centre du continent africain; tant d'héroïques voyageurs ont péri à la tâche qu'on a pu, justement, nommer l'histoire des voyages faits en Afrique pendant le XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe siècle « Le Martyrologe Africain ». Un état-major de géographes en chambre donnait de savantes instructions à une légion d'explorateurs, et les dirigeait vers le centre de l'Afrique, par l'Égypte, par la côte de Tripolitaine, par la côte de Guinée, par le Cap, par toutes les voies enfin, excepté par les deux bonnes, que les Portugais du XVIe siècle, qui n'étaient dirigés par aucune espèce de savants, avaient prises d'emblée, et sans hésiter. C'est un fait bizarre que, de tant de savants et de tant de voyageurs qui ont rêvé la traversée du continent africain pendant trois siècles, aucun n'ait eu l'idée de lire les indications et les descriptions fort exactes qu'on en publiait à la fin du XVIe siècle, ou, parmi ceux qui les avaient lues, de croire à leur exactitude. Quant Speke, le premier, conçut le plan très simple, d'aller chercher les sources du Nil non pas en remontant le cours de ce fleuve sur un parcours de plus de huit cents lieues, mais en coupant au plus court de l'Est à l'Ouest, et en partant de Zanzibar, il réussit du premier coup. Dans la conférence qu'il fit à son retour, il dévoila le grand mystère africain en ces termes :

« Si les anciens avaient su que l'Afrique Équatoriale est la région des grandes pluies, ils ne se seraient pas tellement tourmenté le cerveau à propos des sources et des crues du Nil ». Nous disons de notre côté « Si Speke avait lu la description de l'Afrique publiée en 1598 *par les frères De Bry, il ne se serait pas vanté d'avoir découvert le secret des sources et des crues du Nil, qu'Edouard Lopez avait découvert, et que les frères De Bry avaient imprimé deux cent quatre-vingts ans avant son voyage* ». *Quand Stanley, à la recherche de Livingstone, découvrit le cours du Lualaba et le Haut Congo, il soutint, mordicus, dans je ne sais combien de conférences et d'articles de journaux, qu'il avait trouvé les vraies sources du Nil; il lui fallut un second voyage pour reconnaître, au prix de bien des fatigues et de bien des dangers, l'importance de sa propre découverte, et pour constater, aux applaudissements de l'Europe, que ce qu'il prenait pour le Nil était le Congo, et qu'on pouvait aller de l'Océan Indien à l'Océan Atlantique par la voie qu'il venait de frayer. Si Stanley, avant son départ, avait lu la même description de l'Afrique imprimée en* 1598, *il eût été droit au Congo sans discuter et sans tâtonner, et eût suivi, en toute connaissance de cause, la route que le Portugais Edouard Lopez n'était pas le seul à pratiquer, bien longtemps avant lui.*

Il aurait connu très exactement l'emplacement où habitent les populations guerrières du pays de N'Zigué qui faillirent l'empêcher de passer. Il aurait su qu'il existe dans l'Afrique Équatoriale, deux races, l'une pacifique et relativement civilisée, l'autre, d'humeur batailleuse, qui refoule la première vers la côte occidentale. Il aurait connu les détails de l'une des invasions de ces N'Zigué, dont les traits se rapprochent plus de ceux des blancs que de ceux des autres nègres, qui sont les proches cousins des Zandé du Dr Schweinfurth, de nos Peulhs du Sénégal, et de ces Haoussa que précisément lui, M. Stanley, attire en ce moment à son service.

Si MM. Serval et Griffon du Bellay, et après eux M. de Brazza, lorsqu'ils ont exploré l'estuaire de l'Ogo-Oué et le Gabon, avaient étudié le vieux livre de 1598, *ils auraient connu d'avance, l'existence du plateau qui sépare le bassin de ces deux rivières de celui du Congo, et ils auraient dirigé immédiatement leurs explorations vers le Sud-Est, avec la certitude de trouver le grand cours d'eau qui est la véritable porte d'entrée de l'Afrique Équatoriale. Ils auraient connu l'emplacement des cataractes du Congo, que M. Stanley a signalées deux cent quatre-vingt-douze ans après Edouard Lopez, et en amont desquelles il faut reprendre la navigation interrompue du fleuve qui conduit de*

l'Atlantique au bassin du Nil et à l'Océan Indien.

Malheureusement, les érudits qui lisent les vieux livres ne voyagent guère, et les voyageurs qui vont étudier directement le terrain ne lisent pas.

Au XVI[e] siècle, lorsque Edouard Lopez publia le résultat de ses explorations en Afrique, on ne possédait ni les moyens d'investigation, ni les moyens de description, ni les moyens de publication dont nous disposons aujourd'hui. On n'avait pas les instruments de géodésie et de topographie expéditive qui permettent de noter vite et sûrement la configuration du terrain; on n'avait pas la photographie qui permet d'en prendre l'image fidèle; on n'avait pas de musées qui permettent de déposer, de classer et de conserver les collections d'histoire naturelle; on n'avait pas de journaux qui permettent de répandre au jour le jour, les découvertes; un incident politique, une crise économique faisaient oublier en quelques mois des pays imparfaitement décrits, quelque bien connus qu'ils fussent, faute de moyens matériels d'observation et de description. A la fin du XVI[e] siècle, on connaissait beaucoup mieux l'Afrique Équatoriale, entre le Nil et le Congo, qu'on ne la connaît actuellement, après les voyages de Speke, de Livingstone, de Stanley, de Brazza, de

Serpa Pinto : mais on savait moins bien la décrire. Nous mettrons encore un demi-siècle à retrouver, morceau par morceau, les mines qu'ont vues les Portugais du XVIe siècle, les affluents du Congo sur lesquels ils ont navigué, les lacs qu'ils ont visités, les montagnes qu'ils ont escaladées, les églises qu'ils ont bâties : mais à mesure qu'on retrouvera tout cela, on le fixera si bien sur le papier des journaux, des livres et des cartes, on le classera si bien dans les musées et dans les collections, qu'il faudrait une catastrophe ou une invasion de barbares pour qu'on en perdît la notion précise. Le plus vulgaire des photographes, le plus mince des journalistes, nous donneront de nos jours des renseignements autrement exacts et durables sur le Congo, que n'en donnait, au XVIe siècle, le plus intelligent et le plus dévoué des missionnaires.

Au fait, les missionnaires étaient-ils si intelligents et si dévoués? Le zèle religieux est-il un engin de découverte, et un instrument de civilisation ? On verra, dans ce livre fait d'après le récit du fervent catholique Lopez, qu'au XVIe siècle, les missionnaires portugais ont été plutôt une gêne, pour leurs compatriotes qui colonisaient en Afrique, qu'une aide réelle. Le triste spectacle de leurs dissentions, leurs rivalités constantes avec les autorités civiles, qui appartenaient à un peuple et à une époque où on était pourtant bien

soumis à l'Église, ne tardèrent pas à lasser et à dégoûter les indigènes d'Afrique et les colons portugais.

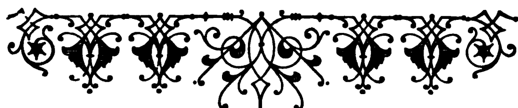
On verra aussi, et non sans profit, que la propagation de la foi était exploitée au XVIe siècle, en vue de la colonisation, à peu près comme l'est de nos jours le sentiment national. Où le voyageur moderne dit : « Les indigènes ont accueilli avec enthousiasme mon pavillon », le voyageur du XVIe siècle disait : « Les indigènes ont réclamé avec instance le baptême. » Les indigènes de l'Afrique ne tiennent pas plus, aujourd'hui, à un pavillon, qu'ils ne tenaient autrefois à une religion ; ils se révolteront aussi bien contre les administrateurs civils, quand ceux-ci voudront changer leurs habitudes, qu'ils se sont révoltés contre les moines, quand ceux-là ont cessé de leur donner un spectacle nouveau, et ont voulu se mêler de leur manière de vivre. La colonisation portugaise au Congo a échoué au XVIe siècle, parce que les Portugais se sont imaginé, ou ont fait semblant de s'imaginer, qu'il suffisait de convertir les nègres et de les faire aller à la messe pour les civiliser. La colonisation française, belge, anglaise, reprise trois siècles après la colonisation portugaise, échouerait de même, si elle partait de cette croyance que, lorsque les nègres auront adopté le pavillon d'une nation européenne et se feront juger chez le juge de paix, tout ira régu-

lièrement au Congo. Les nègres du XIXe siècle ne comprennent pas plus la nationalité que leurs ancêtres du XVIe ne comprenaient la religion. M. de Brazza s'est adressé au sentiment national français pour obtenir les moyens de faire son expédition, comme Edouard Lopez s'est adressé, jadis, au sentiment religieux portugais. Espérons que les modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs, sauront qu'on ne civilise pas plus des millions d'hommes par des coups de baguette administratifs que par des coups de théâtre religieux, et qu'ils remplaceront les tentatives de miracle laïque par beaucoup de patience, et beaucoup d'activité commerciale. Ce qui reste des belles colonies portugaises en Afrique, colonies dont on va lire l'histoire de la fondation, bénéficiera largement des efforts internationaux dirigés par Stanley, et des efforts nationaux français dirigés par Brazza.

En lisant cette vieille relation du Congo que nous donnons ici, on apprendra beaucoup de choses sur la géographie africaine, qu'il sera facile de définir et de rectifier sur le terrain. Je crois rendre service à nos voyageurs modernes en mettant à leur disposition un livre dont les exemplaires originaux sont devenus rares. C'est en voyageant moi-même que j'ai appris à estimer les récits des voyageurs anciens, et que je me suis aperçu que, toutes les fois que les modernes se

moquaient d'eux, c'est qu'ils comprenaient mal leur texte, et qu'ils connaissaient encore plus mal le terrain. Plus on étudiera, de visu, *l'Afrique et l'Asie, et plus on sera surpris de la véracité et des facultés d'observation des anciens qui les ont vues avant nous. Ils étaient mal outillés : nous avons d'excellents outils ; ils faisaient des théories absurdes : les nôtres ne sont pas toujours si raisonnables que nous croyons ; ils se trompaient souvent : nous ne sommes pas infaillibles ; ils avaient des idées préconçues : nous n'avons plus les mêmes, mais nous en avons d'autres ; et pour terminer, sur dix absurdités que nous relevons chez eux, il y en a neuf qui proviennent — de contre-sens que nous faisons en les traduisant.*

Léon CAHUN.



LA RELATION DU CONGO

D'APRÈS LES EXPLORATIONS D'ÉDOUARD LOPEZ

CHAPITRE PREMIER

NAVIGATION DE LISBONNE, EN PORTUGAL, AU CONGO, ROYAUME D'AFRIQUE.

L'AN 1578, où Sébastien, roi de Portugal, passa en Afrique pour faire la guerre au Maroc, Edouard Lopez de Benaventa, petite ville située à 24 milles italiens de

Lisbonne sur la rive occidentale du Tage[1], s'embarqua, au mois d'avril, sur un navire portant le nom de Saint-Antoine.

Ce navire appartenait à son oncle ; il était chargé de toutes sortes de marchandises à destination du port de Loanda, qui est dans le Congo, royaume d'Afrique. Un petit vaisseau, du genre qu'on appelle en Italie Patache, l'accompagnait, et suivait, de nuit, le fanal qu'il portait.

Lopez toucha à l'île de Madère, qui appartient au royaume de Portugal, distante de Lisbonne d'environ 600 milles, et y resta pendant 15 jours, pour y avitailler son vaisseau de vivres et de ce vin très noble et très généreux qu'on transporte de cette île dans toutes les régions de l'Europe, et principalement en Angleterre. Ainsi ravitaillé, il leva l'ancre, passa au large des îles Canaries qui appartiennent aux Castillans, et entra dans le port d'une des îles qui tirent leur nom du Cap Vert, île nommée Saint-Antoine ; elle est trop loin du Cap Vert pour qu'on puisse le voir de cette île ; de là, il fut jeter l'ancre à une des autres îles du Cap Vert, celle de Saint-Jacques, où est le chef-lieu. Là réside un évêque qui a le gouvernement et la juridiction de toutes ces îles. En cet endroit, Lopez ravitailla son navire.

Il me semble inutile de relater ici le nombre

[1] Duarte Lopez, de Benavente en Estramadure.

des Canaries, ou de m'étendre à propos des îles du Cap Vert, de leur histoire et de leur géographie ; j'ai hâte d'arriver à la description du royaume de Congo. Il me suffira de dire que Ptolémée les nomme, dans ses tables, îles fortunées, que les Portugais y font escale, et qu'ils y trafiquent de diverses marchandises, perles de verre de couleur et autres quincailleries très recherchées par ces populations, toiles de Hollande, chapeaux, couteaux et draps teints ; en échange, ils prennent des esclaves, de la cire, du miel et des vivres. En face de ces îles, sur le continent, se trouve le Cap Vert, les fleuves de Guinée, et de célèbres montagnes, d'une hauteur immense, que les Portugais appellent *Sierra Liona*[1]. En partant de l'île de Saint-Jacques, Lopez mit le cap sur l'Amérique ou Brésil de façon à naviguer vent arrière et à profiter des vents régnants dans cette région, pour arriver au terme de son voyage.

On suit deux lignes de navigation différentes pour aller à Loanda, port du Congo ; l'une, en longeant la côte d'Afrique, l'autre en prenant le large, en s'abandonnant au vent du nord qui est constant dans la saison, en mettant le cap au sud-ouest, comme si on faisait route vers le Cap de Bonne-Espérance, et en laissant derrière soi le

[1] Sierra Leone.

royaume d'Angola, vers lequel on veut revenir; quand on est arrivé à la latitude de 27 ou 29 degrés du pole sud, on rencontre d'ordinaire d'autres vents constants, ceux que les Grecs et les Latins appelaient Étésiens. Quand les navigateurs arrivent trop tôt, poussés par le vent du nord, au 29e degré, et qu'ils mettent le cap sur le royaume d'Angola, le plus souvent, ils sont arrêtés par des calmes. Il est donc plus sage, lorsqu'on a atteint les parages du 29e degré, d'y attendre des vents assez forts pour aller, en droite ligne, au port désiré. C'est une chose admirable que le vent du nord soit constant jusqu'au 29e degré, et que là, on trouve d'autres vents en sens inverse, plus puissants que celui-là, et cela pendant six mois de l'année.

Notre Saint-Antoine suivit cette direction, jusqu'à la latitude que nous avons dite, puis, virant de bord, et se dirigeant sur tribord (sur sa droite) vers le royaume de Congo, il arriva en douze jours, et par hasard, à l'île de Sainte-Hélène, où il ne comptait pas se rendre. Le nom de cette île lui a été donné par les Portugais qui la découvrirent le 3 mai, jour de la fête de sainte Hélène. Elle n'est pas grande, mais digne d'admiration, isolée au milieu des ondes furieuses de ce vaste Océan, et offrant une station sûre et des vivres en abondance aux navires avariés et aux navigateurs fatigués. Dans les forêts de cette île,

on trouve principalement ces arbres dont on importe le bois chez nous sous le nom de bois d'ébène, ou de gaïac ; on voit sur ce bois, les noms que les gens qui touchent à l'île gravent sur les arbres, noms dont les lettres se conservent et croissent avec le tronc. Les médecins tiennent ce bois en grande estime, car il sert de remède efficace et prompt à la maladie qu'on appelle vulgairement mal de Naples, ou mal français. La terre y produit, sans culture, quelques fruits excellents ; on y trouve aussi en abondance des vignes importées par les Portugais, surtout autour de la chapelle et de la cabane qu'on y a construites à l'usage des voyageurs. On y voit aussi des bosquets d'orangers, de citronniers couverts toute l'année de fleurs et de fruits, des grenades rouges, énormes et succulentes, et des figuiers qui atteignent une grandeur considérable. Les forêts sont remplies de gibier varié, de chevreuils et de chèvres à recommander pour la table ; on y trouve aussi des sangliers. Parmi les oiseaux, on y voit la perdrix, l'outarde, la bécassine, le ramier ; et tous ces animaux, sont si peu farouches qu'ils ne craignent ni ne fuient la présence de l'homme, ignorant le danger qu'il leur fait courir. Aussi, les habitants en prennent tous les jours, et les salent en se servant du sel qui se trouve partout dans les excavations au bord de la mer, pour les vendre aux navigateurs

qui viennent se ravitailler dans cette île. Le sol de l'île ressemble à de la cendre rouge, ce qui ne l'empêche pas d'être d'une étonnante fertilité ; il est si mou qu'il garde l'empreinte du pied, comme le sable. Les arbres aussi sont si peu solides qu'un homme peut facilement les arracher et les briser ; aussi ne peuvent-ils pas servir à la construction, car, dès que la pluie arrive, il y reste de vieille semence qui se met à germer. On trouve aussi dans cette île d'excellentes raves, grosses comme la jambe d'un homme, des choux, du persil, des pois chiches, des haricots, des pois, qui croissent sans culture ; tous les navires qui passent déposent dans l'île quelques graines qui se reproduisent sans soin aucun et multiplient rapidement. L'île est arrosée par plusieurs ruisseaux d'eau douce, et possède de bons ports. L'endroit le plus fertile est celui qui est fréquenté par les voyageurs ; on y a construit une petite église ou chapelle où l'on conserve les ornements de l'autel, les vêtements sacerdotaux, et autres choses nécessaires pour le sacrifice de la messe. Les religieux qui se trouvent à bord des vaisseaux touchant à l'île descendent ordinairement à terre pour y célébrer l'Office divin. On y a construit aussi une cabane d'ordinaire habitée par des Portugais, deux, trois, parfois un seul, qu'on a laissés là parce qu'ils ne pouvaient plus supporter la mer, ou pour un délit, ou qui y sont restés volontai-

rement, pour se faire ermites, en pénitence de leurs péchés.

J'ai demandé pourquoi les Portugais n'avaient pas fortifié cette île contre les insultes des corsaires; on m'a répondu que ce serait peine inutile, attendu qu'à ceux qui vont dans l'Inde [1] elle ne sert à rien, puisqu'ils passent par un autre chemin, et qu'ils devraient faire un fatigant détour pour la retrouver [2]; ceux qui en reviennent peuvent la relever facilement; mais il est inutile de perdre du temps et de l'argent à la fortifier et à y entretenir garnison, puisqu'il n'y touche pas d'autres vaisseaux que des Portugais. J'ai objecté qu'il y avait péril de la part des Anglais, qui ont déjà, deux fois, pénétré jusque dans ces parages : la première fois, sous la conduite de Francis Drake, et dans cette présente année 1588, sous celle du fameux corsaire Thomas Candish, qui est revenu chez lui avec un immense butin. On m'a répondu qu'on ne pouvait pas entreprendre un pareil travail dans cette île écartée, où il faudrait apporter d'Europe tous les matériaux de construction.

Outre les avantages dont j'ai parlé plus haut, cette île jouit aussi d'un climat tempéré, d'un air

[1] C'est-à-dire, dans l'Amérique méridionale.

[2] Les Anglais n'ont pas été de cet avis. On voit ici, au vif, l'incurie et la paresse des Portugais.

pur et sain; les vents n'y sont pas impétueux; les malades qu'on y débarque à la suite d'une longue navigation s'y rétablissent et y reprennent rapidement leurs forces.

Lopez, profitant de l'époque favorable à sa navigation, leva l'ancre, et en dix-sept jours, il arriva au port du royaume de Congo, qu'on appelle Loanda, n'ayant eu que des brises assez faibles. Les vaisseaux trouvent un abri sûr dans ce port, qui est assez vaste pour contenir plusieurs navires. Il est formé par une île qui porte le même nom que lui, et dont nous parlerons plus loin. J'ai dit que les navigateurs suivaient deux routes différentes pour aller des îles du Cap Vert au port de Loanda; j'en ai expliqué une, qu'on n'avait pas suivie auparavant, et dont se servit alors pour la première fois Edouard Lopez, ayant pour pilote Francisco Martinez, pilote du roi, habitué dès l'enfance à ces mers, et le premier qui ait tenté de suivre la route que j'ai dite plus haut. Je parlerai maintenant de l'autre route qui suit le littoral de l'Afrique. De l'île de Saint-Jacques, on gagne le cap de Las Palmas, d'où on dirige sa course sur l'île de Saint-Thomas, située sous l'équateur, et dont le nom vient de ce qu'elle a été découverte le jour de la fête de saint Thomas, apôtre. Elle est éloignée du continent de 180 milles, en face de l'embouchure du Gabon. L'estuaire de ce fleuve forme un port fermé par une île, où

les Portugais abordent avec des petits navires et des chaloupes, pour y échanger les marchandises qui ont cours en Guinée contre de l'ivoire, de la cire, du miel, de l'huile de palmes, et des esclaves nègres.

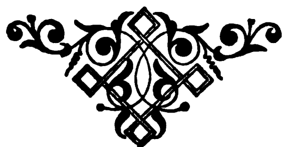
Près de l'île de Saint-Thomas, au nord, est une autre île, appelée île du Prince, éloignée du continent de 105 milles, et un peu plus petite que l'île de Saint-Thomas. Cette dernière est à peu près ronde, a 60 milles de diamètre, et environ 180 de circuit; elle est très riche, très fréquentée par les marchands; les Portugais la découvrirent au temps où ils commencèrent leurs navigations vers l'Inde. Elle contient plusieurs ports, dont le principal est adjacent à la ville. Elle produit du sucre en grande quantité, outre toutes les productions nécessaires à la vie. Dans la ville, on remarque plusieurs églises; elle est le siège d'un évêque, qui y demeure avec ses clercs et un suffragant. Cette ville est défendue par une citadelle où on tient garnison, et de gros canons qui commandent l'entrée du port. On remarquera que le sucre n'existait pas dans l'île, avant l'arrivée des Portugais; ce sont eux qui l'y ont introduit, ainsi que le gingembre, et il y a parfaitement réussi. La terre est humide, et convient bien à la culture de ce roseau, qui s'y multiplie et y atteint d'énormes dimensions sans irrigations, à cause de la rosée qui, tous les matins, tombe sous

forme de pluie et détrempe le terrain. On trouve dans l'île plus de soixante cabanes ou hangars dans lesquels on prépare le sucre ; à ces hangars sont jointes des maisons, couvrant un canton habité par environ trois cents personnes qui s'occupent de cette industrie, et chargent par année quarante navires. Dans ces dernières années se répandit un ver rongeant les racines des cannes, et la contagion fut telle que le nombre des charges de navires a diminué de quarante à cinq, ce qui a occasionné une grande cherté. Les habitants de Saint-Thomas entretiennent un commerce actif avec les populations du continent, aux embouchures des fleuves. Ces embouchures sont aux nombre de cinq. La première, à cinq degrés vers le pôle nord, a reçu le nom de Fernando Pô, qui l'a découverte; une île du même nom est en face, à environ 36 milles du continent. La seconde s'appelle Bora; la troisième, Flume del Campo; la quatrième, fleuve Saint-Benoît; la cinquième, fleuve Angra, dans l'entrée duquel se trouve une île nommée Corisco, avec les habitants de laquelle on entretient aussi un commerce.

Mais revenons à notre navigation. Faisant voile de l'île de Saint-Thomas vers le sud, nous découvrons le cap de Lope Gonzalez, à un degré sud de la ligne, et à 105 milles de l'île susnommée. De là, prenant le vent de terre, nous conti-

nuons à suivre la côte, trouvant tous les jours un mouillage sûr à l'abri d'un cap, ou dans un port, jusqu'à ce que nous parvenions à l'embouchure du plus grand fleuve du royaume de Congo, nommé *Zairé* par les indigènes; et de là, au port de Loanda, qui en est distant de 108 milles.

Tels sont les deux itinéraires qu'on suit de nos jours; le premier a été découvert et fréquenté depuis peu d'années. Nous allons maintenant parler du Congo, et de tout ce qui le concerne.





CHAPITRE II

De la Température de l'air. — Du Froid et du Chaud. — De la Couleur, de la Taille et de la Forme des habitants. — Des Vents, des Pluies et des Neiges.

Le centre de tout le royaume de Congo, où se trouve la capitale, qui porte le même nom, est éloigné de l'Équateur, dans la direction du sud, de sept degrés trois quarts. Il se trouve précisément dans la zone que les anciens appelèrent Torride, comme qui dirait « brulée par le soleil » et que, trompés par je ne sais quelles raisons, ils estimaient inhabitable. L'expérience prouve leur erreur. Cette zone est, en effet, des plus riantes, et son climat est plus

tempéré qu'on ne saurait croire. Au temps de l'hiver, on n'y redoute aucun froid qui excède celui de l'automne de nos pays; on n'y a besoin ni de pelleteries ni d'autres vêtements pour se défendre du froid, ni même de feu pour se réchauffer. La seule différence entre l'hiver et l'été, c'est qu'en hiver, à cause des pluies continuelles, l'air est un peu plus frais. Quand ces pluies s'interrompent, l'hiver aussi bien que l'été, la chaleur est presque intolérable, surtout pendant les deux heures qui précèdent et les deux heures qui suivent celle de midi.

Les indigènes des deux sexes sont tous noirs, quelques-uns plus foncés que les autres. Leurs cheveux sont noirs et crépus, parfois roux. Leur taille est moyenne, et sauf la couleur, ils ne diffèrent pas trop des Portugais. La pupille des yeux est noirâtre chez les uns, verdâtre chez les autres, tirant sur l'aigue marine. Leurs lèvres ne sont pas aussi grosses que celles des autres Éthiopiens, mais tous les traits de leur visage sont semblables aux nôtres, de sorte qu'on trouve chez eux, comme chez nous, de belles figures, en quoi ils diffèrent des autres Éthiopiens, particulièrement de ceux de Nubie et de Guinée, qui sont tous fort laids. L'équinoxe est perpétuelle chez eux, de sorte que pendant toute l'année, l'heure ne varie pas de plus d'un quadrant. Leur hiver commence avec notre printemps, au

moment où le soleil entre dans les signes septentrionaux. Leur été commence avec notre hiver, quand le soleil entre dans les signes austraux. L'hiver, les pluies sont continuelles, pendant les cinq mois d'avril, mai, juin, juillet et août, ne laissant voir le ciel découvert que pendant très peu de jours. L'eau tombe à verse, en gouttes merveilleusement grosses; cependant, la terre desséchée auparavant par des chaleurs continues, commence par les absorber; mais quand elle est saturée, les fleuves grossissent d'une manière surprenante, débordent partout, et arrosent la terre à tel point que pendant presque tout l'été, où il ne pleut peut-être pas une seule fois, il n'y a pas besoin d'irrigations.

Les vents régnants dans cette saison d'hiver, sont ceux que César appelle du nom grec d'Étésiens, et qui chassent les nuages du nord vers l'ouest. Dans cette direction, les nuages rencontrent de hautes montagnes qui les arrêtent, sur lesquelles ils s'étendent, puis se résolvent en pluie. Dès qu'ils voient les nuages s'arrêter sur ces montagnes, les indigènes attendent la pluie à coup sûr, et préparent tout ce qui est nécessaire pour la recevoir.

Et voilà l'origine de cette fameuse crue des fleuves d'Éthiopie, et en particulier, de celle du Nil, et d'autres qui se jettent, les uns dans l'Océan oriental, les autres dans l'Océan occidental. Comme

les pluies tombent chaque année, à époque fixe, la régularité des inondations de leurs fleuves n'a rien de surprenant pour les indigènes. Mais les étrangers, et surtout les Égyptiens, dans le pays desquels il ne pleut jamais ou très rarement (à l'exception d'Alexandrie et de ses environs) sont tout étonnés de voir les eaux, grossies si loin de leur pays, arriver chez eux non pas brusquement, mais paisiblement, et à leur grand avantage[1]. De là sont provenues, chez les anciens, de nombreuses fables, et ils ont poussé la démence jusqu'à sacrifier au Nil, comme en témoigne Ptolomée, l. 4, 'αγαθὸς δαίμον. Même encore de nos jours, les chrétiens s'étonnent, et remarquent la singulière providence de Dieu, qui fait que sans ces eaux troublées, il leur faudrait périr de faim, et que toutes leurs ressources, et leur vie même, dépendent de cette inondation du Nil.

La cause réelle de ce phénomène réside dans les vents étésiens, qui chez nous en été, chez eux en hiver, rassemblent les nuages sur les montagnes que j'ai dites; d'où il provient que l'hiver, là-bas, n'est pas si froid, l'eau ayant été attiédie par les vents et la chaleur de l'air. En voilà assez sur la crue du Nil et des autres fleuves, sujets de tant

[1] C'est ce que Speke disait à la Société de géographie de Paris.

de commentaires et aussi de menteries chez les anciens.

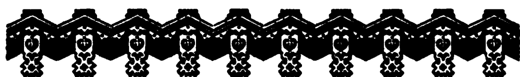
Pendant l'été de là-bas, qui est notre hiver, les vents soufflent dans une direction diamétralement opposée à celle des étésiens; ces vents, étant très froids, tempèrent la chaleur intense de ces régions, en chassent les nuages et les pluies, et les conduisent aux pays où il est nécessaire, et ceci par une force naturelle, et par suite de la disposition du globe [1] : le tout par la souveraine providence de Dieu, qui a tellement réglé le soleil, le ciel et les planètes, que toutes les parties de la terre en ressentent les effets, par la distribution qui convient à chacune de la lumière, de la chaleur, du froid, et des conditions nécessaires à la vie des hommes et des autres animaux. Il est bien certain que nosdits habitants du Congo et des pays avoisinants, si les vents antarctiques ne leur venaient en aide, ne pourraient supporter l'extrême chaleur. Ces vents, qui nous sont contraires, sont de même secours aux Crétois, qui habitent les îles de la mer Égée, aux Cypriens, qui habitent l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte, pour lesquels ils sont vraiment ζωήφοροι « apportant à la vie. »

Il est bon de remarquer que dans ces pays on

[1] Ici, l'auteur, qui sent le fagot, corrige sa proposition malsonnante, par la phrase obligée sur la Providence.

ne voit jamais de neige, même sur les sommets des montagnes, si ce n'est dans des régions fort éloignées du Congo, dont nous parlerons plus loin; ces régions sont situées dans la direction du Cap de Bonne Espérance; les Portugais les ont appelées *Sierra Nevada*, ou montagne neigeuse. On n'y voit pas non plus de glace, et si les indigènes pouvaient s'en procurer, ils la préféreraient certainement à l'or, pour la mêler à leur boisson, qui est toujours tiède. De là il résulte que ce n'est pas de la fonte des neiges, comme quelques-uns l'ont pensé et l'ont fait penser à d'autres, que provient la crue du Nil, mais uniquement, comme nous l'avons dit, des pluies qui tombent pendant six mois sans interruption, et tantôt plus tôt, tantôt plus tard, apportent, de la même manière, à l'Égypte et aux autres pays, l'eau impatiemment désirée.





CHAPITRE III

Des Fils des Portugais, conçus dans ce royaume par des femmes du Congo; s'ils sont blancs, ou noirs, ou ce que les Espagnols appellent *MULATI*.

Les anciens ont pensé que la couleur noire des Éthiopiens provenait de la trop grande chaleur du soleil; l'expérience semble leur donner raison; on voit, en effet, que vers le midi, où le soleil est le plus chaud, le teint des hommes est plus foncé que vers le nord, où le soleil est tempéré.

Toutefois, les anciens ont divagué. Il est certain que sous la Ligne Équinoxiale, dans le royaume de Mélinde, dans celui de Monbaza, les

hommes naissent presque blancs. Et dans l'île de Saint-Thomas, que les Portugais ont habitée les premiers (elle était déserte quand ils y arrivèrent) la chaleur n'empêche pas que depuis cent ans leurs descendants sont et restent blancs ; pourtant, le soleil y est aussi chaud que dans les autres îles de l'Éthiopie. De même, les enfants qu'ils ont, au Congo, de femmes indigènes, ressemblent plus, par leur blancheur, à leurs pères qu'à leurs mères. De là, Edouard Lopez a conclu que la couleur noire des hommes provient, non de la chaleur du soleil, mais de la nature du sperme[1]. Ptolomée semble s'y accorder, quand il fait mention, dans l'intérieur de la Lybie, d'Éthiopiens blancs, et dans un autre endroit, d'éléphants blancs, qu'il dit qu'on rencontre dans la même Lybie.

[1] La même vérité se trouve dans Hérodote, mais on l'y traduit d'ordinaire avec un contre-sens. Lopez, comme Hérodote, dit que la couleur des nègres ne provient pas de l'influence des milieux, mais qu'elle est affaire de race.



CHAPITRE IV

De la Grandeur du royaume de Congo et de ses Confins.

Le royaume de Congo se divise en quatre parties, suivant les quatre points cardinaux : la partie occidentale, qui est baignée par la mer, la septentrionale, l'orientale et la méridionale.

Nous allons d'abord parler de la partie occidentale.

Elle est située le long de la côte, près d'un lac qui tire son nom du grand nombre de vaches qui paissent sur ses bords, et s'étend depuis treize de-

grés vers le pôle antarctique jusqu'à cinq degrés et demi vers l'Équateur, ayant un circuit de 630 milles italiens. Ce lac a un port, non pas très grand, mais sûr, et pouvant recevoir les plus grands vaisseaux. Il est entouré de plaines, qui produisent tout ce qui est nécessaire à la vie. On y trouve à acheter des métaux, principalement de l'argent, en grande quantité. Il dépend du commandement du roi d'Angola. Un peu plus à l'intérieur, on rencontre un fleuve nommé Benglebi, dont le cours et les rivages sont pareillement vassaux du roi d'Angola; cette partie du pays est plate et fertile. De là, on arrive à un autre fleuve, nommé Senga par les Portugais, et que de grands vaisseaux peuvent remonter sur un parcours de 25 milles; il est pareil au premier pour la fertilité. A celui-ci succède le fleuve Coanza; il tire son origine d'un petit lac, qui provient du grand lac d'où sort le Nil, et dont il sera parlé plus loin.

L'embouchure du fleuve Coanza, avec laquelle communique le lac susdit, a deux milles de large; mais on n'y trouve pas de port, ce qui fait que les navires et les chaloupes ne peuvent pas la remonter à plus de cent milles. Tous ces fleuves et leurs bords appartenaient autrefois au roi de Congo; ils sont maintenant sous la domination d'un autre maître, qui était, il y a quelques années, vassal du roi de Congo, et qui s'est

rendu indépendant, ne se disant plus vassal, mais ami du roi, auquel il envoie quelquefois des présents, en lieu de tribut.

Un peu plus loin est situé un port nommé Loanda, contenant en largeur dix degrés entiers; il est formé, comme nous l'avons dit plus haut, par une île qui porte le même nom. Comme elle est entièrement plate, sans aucune espèce de montagnes, on l'appelle « Loanda », c'est-à-dire « Plaine ». Elle est formée de limon et de sables, qu'y apportent, d'un côté le fleuve Coanza, et de l'autre côté la mer. Elle a 20 milles de long et un mille seulement de large[1]; par endroits encore moins, jusqu'à se réduire à une portée de trait (d'arquebuse?) de largeur. Elle est tellement plate qu'elle paraît à peine au-dessus de la mer. Il est admirable que si on y creuse un trou de deux ou trois palmes seulement de profondeur, on y puise de l'eau douce et très bonne à boire, bien qu'elle vienne du fond de la mer; ce qui est encore plus extraordinaire, c'est qu'on ne puisse le faire qu'à marée haute; quand la mer se retire l'eau a un goût amer et salé. D'après Strabon, la même chose se remarque à l'île de Cadix en

[1] Cette île n'existe plus : le canal qui la séparait de la terre ferme est aujourd'hui comblé. La relation de Lopez nous permet ainsi de fixer une durée approximative de 250 ans pour une importante modification géologique.

Espagne. Cette île est la mine d'où le roi de Congo retire ce que j'appellerai ses richesses métalliques, plus précieuses que l'or et l'argent pour lui et les populations voisines. On réunit là des femmes qui entrent quelque peu dans la mer, remplissent des corbeilles de sable, dont elles retirent de petits coquillages de l'un et l'autre sexe; elles les lavent, les trient (car les femelles sont plus précieuses que les mâles, parce qu'elles sont plus brillantes et plus agréables à l'œil) et les portent au trésor du roi. Telles coquilles, qu'on trouve en quantité sur ces rivages, mais les susdites seulement, dont la couleur est grise, sont tenues à prix; c'est d'elles que le roi tire son plus grand revenu. Les indigènes ne se servent, pour leurs transactions, ni d'argent, ni d'or, ni d'aucun autre métal, soit monnayé, soit non monnayé; on en achète toutes les choses nécessaires à la vie, et même l'or et l'argent.

Il y a, dans cette île, sept villes, que les indigènes appellent Libata; la principale a reçu des Portugais, le nom de « Saint-Esprit » : un représentant du roi tient la juridiction, et y tire grand profit des coquillages qu'il y recueille.

On trouve aussi dans cette île, quoiqu'elle soit petite, de grands troupeaux de cerfs, de chèvres, de moutons et de sangliers, qui ne sont pas très

sauvages, et trouvent leur nourriture dans les bois. Dans ces bois, on trouve aussi un arbre merveilleux, nommé Enzanda par les indigènes ; il atteint une belle grandeur, et est toujours bien garni de feuillage et bien vert ; de ses branches sortent des espèces de filaments qui se dirigent vers la terre, y prennent racine, d'où ils poussent et atteignent la croissance de l'arbre, formant un nouvel arbre avec de nouvelles branches ; de sorte que d'un seul arbre, il en sort d'autres joints à lui, qui forment une forêt, et couvriraient tout le pays, si on n'y mettait empêchement[1]. L'écorce intérieure fournit le vêtement aux indigènes : elle renferme une espèce de tissu de lin, qu'ils détachent avec soin, et qu'ils conservent pour cet usage. Les indigènes se servent, pour leurs navigations, de radeaux faits de troncs de palmiers, qui ont, comme les navires, une proue, une poupe et des voiles ; ils les manœuvrent aussi à la rame, avec tant d'adresse et de confiance, qu'ils ne s'en servent pas seulement sur leurs fleuves poissonneux, mais qu'ils prennent le large, et vont jusqu'au continent, pour y chercher leur nourriture.

Dans la partie de l'île, qui fait face au continent, il y a des arbres qui poussent sous les eaux peu profondes et qu'on voit à marée basse ; à

[1] C'est le figuier des Banians ou le palétuvier (?).

leurs racines adhèrent des huîtres dont le volume de chair égale la grosseur du poing d'un homme, et qui sont bonnes à manger; les indigènes les appellent « Ambizia-Matare », c'est-à-dire poissons de pierre; ils se servent de leurs coquilles pour un double objet: avec la partie intérieure, ils font de très bonne chaux à bâtir; avec la partie extérieure qui ressemble assez à l'écorce de l'arbre susdit qu'ils appellent Mangla[1], ils préparent les cuirs de bœuf dont ils font les semelles de leurs souliers.

Cette île ne produit d'ailleurs ni blé, ni vin, mais seulement les coquillages dont j'ai parlé, et qui, pour le bénéfice qu'on en retire, amènent des marchands avec toutes denrées nécessaires à la vie; car ces coquillages font l'office de l'argent monnayé dans les autres pays; et ceci a lieu (à savoir, de se servir d'autres choses que d'argent monnayé pour faire le commerce), non seulement dans ce royaume de Congo, mais dans d'autres encore; dans presque toute l'Ethiopie, dans l'Afrique, dans le royaume de Chine et dans d'autres régions de l'Inde, c'est la coutume ancienne, encore en usage de nos jours. En Éthiopie autrefois, tous les achats se faisaient au moyen du poivre, qui tenait lieu de monnaie. Dans le royaume de Tombutto (Tombouctou) qui

[1] Notre manglier.

est adjacent au fleuve Niger ou Senega[1], on se sert encore aujourd'hui de coquillages pour monnaie. Dans le territoire D'Azanaghi, on a des porcelaines, qui sont une espèce de coquillage, et qui sont en usage, non seulement là, mais aussi dans les royaumes de Bengale et de Chine. Dans certains autres endroits, c'est un papier portant le sceau du roi [2] et aussi l'écorce d'un arbre nommé Gelsomoro par les indigènes, qui est la monnaie. De là il paraît clairement que c'est l'idée qu'on se fait des choses qui gouverne le monde, puisque les métaux, et particulièrement l'or et l'argent, ne sont pas partout aussi précieux qu'en Europe, où souvent on les préfère même à l'honneur, même au salut de l'âme.

Sur un point, le détroit entre l'île et le continent est si étroit que les indigènes gagnent la terre ferme à la nage; à cet endroit s'élèvent beaucoup de collines qui apparaissent, à marée basse, avec les arbres aux racines couvertes d'huîtres dont nous avons parlé plus haut, et qui, le reste du temps, sont couvertes par l'eau. De l'autre côté, vers la mer, on voit toujours un

[1] C'est bien le Niger et non le Sénégal. Cela s'explique : *Zénaga,* dont nous avons fait Sénégal, est un nom de peuplade qui, à cette époque, habitait entre le Niger et le fleuve Sénégal, auquel cette peuplade à donné son nom.

[2] Les Mongols se servaient d'un papier-monnaie de ce genre au temps de leurs grandes conquêtes du XIIIe siècle.

grand nombre de baleines noires, comparables, pour la grandeur, à un petit navire; elles y luttent avec un fracas horrible, si bien qu'il en échoue souvent de mortes sur l'île; les indigènes les traînent au rivage, et en tirent une huile dont ils se servent, en place de poix (goudron) pour calfater leurs barques et leurs radeaux. On ne trouve pourtant là ni ambre, ni succin, d'où Edouard Lopez a conçu cette idée, tout à fait contraire à l'idée répandue, que ces produits ne provenaient pas des baleines ou de leur sperme, puisque dans toute cette zone où l'on rencontre tant de baleines, il ne se voit ambre, ni blanc, ni noir, ni gris.

Le principal port de cette île est vers le nord, large d'un mille et demi et d'une belle profondeur; en face, sur le continent, est une ville fameuse, qui n'est pas encore fortifiée; les Portugais l'habitent avec des femmes qu'ils ont amenées de leur pays, et l'ont mise sous la protection de saint Paul dont ils lui ont donné le nom [1]. Toute la côte fourmille de poissons, principalement de sardines, tellement qu'en hiver, on voit le rivage couvert de celles qui sautent hors de l'eau. Les crabes de mer y sont d'une étonnante grandeur, et en si grande abondance que la plupart des indigènes ne vivent pas d'autre chose.

[1] Saint-Paul de Loanda.

Vers ce port, venant du continent, coule le fleuve Begno (Bengo), fleuve considérable, puisque, jusqu'à 25 milles, il est navigable pour de grands vaisseaux. C'est lui qui, avec le Coanza, forme, comme nous l'avons dit, l'île de Loanda. Non loin de ce fleuve en est un autre, considérable aussi, et navigable pour de grands vaisseaux. Il porte le nom de Dande; puis un autre, nommé Lemba, qui, n'ayant pas de port, ne peut pas servir à la navigation. Un peu plus loin en est un autre, appelé Ozoni : il sort du même lac que le Nil, et a un petit port. De celui-ci est voisin un autre, du nom de Loze; il n'a pas de port; de celui-ci un autre, nommé Ambriz, qui s'étend à seize milles de la métropole du royaume. Après vient le Lelunda, qui baigne le pied des montagnes où est située la métropole; il sort du même lac que le Coanza, mais a un cours plus long que lui, d'où provient que quand les pluies s'arrêtent en été, on peut le passer partout à gué. Enfin, on arrive au *Zaïre*, qui est le plus large et le plus long fleuve du royaume.

Le *Zaïre* sort de trois lacs différents; il prend sa première issue du même lac que le Nil, de celui que nous avons dit, d'où sortent le Lelunda et le Coanza; la troisième est d'un lac que forme le Nil. Ce sont de bien petites origines, si on songe à la grandeur du fleuve : en effet, son embouchure a 28 milles de largeur,

et le courant y est si fort qu'il pousse l'eau douce jusqu'à 40 et 50 milles dans la mer, et même, quelquefois, jusqu'à 80 milles; les marins reconnaissent cette eau à sa couleur, et la puisent comme eau douce pour leur usage. Il est navigable pour de grands navires jusqu'à 25 milles; à cette distance de la côte, il se précipite du sommet de hauts et grands rochers, nommés Cachiviera par les Portugais[1], avec violence et tel fracas qu'on l'entend jusqu'à 8 milles.

L'impétuosité de cette chute, qui n'entraîne pas seulement les sables, mais aussi de grosses pierres, forme plusieurs îles bien cultivées et habitées, dont les petits rois sont soumis à celui de Congo; entre eux règne la discorde, et on les voit se livrer de fréquents combats sur leurs barques; ces barques sont grandes et grossières, faites d'une seule pièce. Les plus grandes sont creusées dans le tronc d'un arbre nommé Licondo, qui est d'une telle grosseur que six hommes peuvent à peine l'entourer de leurs bras; elles sont assez grandes pour contenir cent hommes avec leurs armes et leurs rames qu'on n'attache pas sur des tolets, mais qu'on manie seulement à la main. La principale de ces îles, qui est la plus petite, tire son nom d' « Ile des chevaux » du grand nombre d'hippopotames qu'on y rencontre;

[1] Actuellement les *Stanleyfalls*, ou cataractes de Stanley.

elle est habitée par des Portugais, qui se servent des mêmes barques que les indigènes, pour fréquenter sur le rivage méridional du continent, où se trouve un port nommé Pindano (des Pandanus[1]); dans ce port s'arrêtent tous les navires qui fréquentent ces parages, et les Portugais de l'Ile des Chevaux tirent un grand profit de leur commerce avec les nouveaux débarqués. On rencontre dans ce fleuve différentes espèces d'animaux, des crocodiles d'une grandeur incroyable, nommés Caïman[2] par les indigènes, des hippopotames, dont nous avons déjà fait mention, et un autre poisson, qui a deux membres ressemblant assez aux mains d'un homme, et une queue de la grandeur et de la forme d'un écu [3]. Il est appelé par les indigènes « Ambize Angulo », qui signifie porc d'eau, à cause de sa graisse qui rappelle celle du porc[4]. Les indigènes font fumer sa chair, et la gardent comme un mets délicat, car elle est de bon goût et saveur. Cet

[1] J'ai toujours entendu les matelots prononcer *Pindanus* et non *Pandanus*.

[2] L'origine du mot Caïman est donc africaine et non américaine.

[3] C'est un cétacé, le Lamantin.

[4] Il est curieux que Bâber, le conquérant mongol de l'Inde, parlant d'une espèce de lamantin qu'il a vue dans l'Indus, l'appelle « *Khouk-Abi* » qui signifie aussi porc d'eau.

animal ne quitte pas l'eau douce; il se nourrit de toute espèce d'herbe qui croît le long du rivage et dans l'eau. Sa tête ressemble à celle du bœuf, et son poids atteint cinq cents livres. Les pêcheurs le prennent, non comme un poisson, mais presque comme un bœuf; ils remarquent avec soin l'endroit où il a l'habitude de venir paître, le guettent dans leurs barques, et le tuent à coups de crocs et de rames; ils le portent ensuite à la cour du roi, et s'ils faisaient autrement, ils encourraient la peine capitale, parce qu'il leur est défendu d'en vendre, non plus que des autres espèces de poissons qu'on nomme royaux dans ce pays-là, et qui sont la truite et le cacongo, poisson singulier, d'une forme qui se rapproche de celle du saumon (mais d'une autre couleur : sa chair est blanche) et tellement gras qu'il éteint les charbons ardents qu'on pose dessus. Pour empêcher que la violation de cette loi que je dis ne soit encouragée par l'impunité, il y a des gens du roi qui surveillent les pêcheurs, et punissent, sans miséricorde, ceux qu'ils surprennent.

On prend dans ce fleuve beaucoup d'autres espèces de poissons que j'omets pour ne pas ennuyer le lecteur.

Outre les fleuves et lacs susdits, il est une lagune dans ce royaume, qui, à cause de la grande quantité de barques qu'elle contient, pour la commodité qu'on a de les tirer des forêts qui

l'entourent, a été appelée par les Portugais « la Baia de las Almadias », c'est-à-dire le lac des barques; à l'entrée sont trois îles, dont une médiocre, avec un port, fréquentée par les voyageurs et les indigènes, et les deux autres, petites et incultes. Non loin de cette lagune, vers le nord, est un autre fleuve qui, à cause de sa couleur, qui provient des rochers rouges qu'il traverse et des sables rouges qu'il charrie, a été nommé par les Portugais « Rio de las Borreras roxas », fleuve des Sables rouges. Un peu plus loin sont deux lagunes réunies et rondes, de sorte que leur forme se rapporte à celle de lunettes; la mer y pénètre, et en fait un port excellent. Ces lagunes tiennent leur nom d'Alvaro Gonzales, le premier Portugais qui les a découvertes. Il y a, en outre, beaucoup de montagnes, de fleuves et de lacs, qu'il ne vaut pas la peine de décrire, jusqu'au promontoire de Sainte-Catherine, sur la côte, éloigné de la ligne équinoxiale d'un degré et demi, qui fait 150 milles d'Italie.



CHAPITRE V

De la Partie septentrionale et de ses Confins.

Elle commence au promontoire de Sainte-Catherine et s'étend vers l'orient jusqu'au confluent des fleuves Umba et Zaïre, comprenant en latitude plus de 600 milles. Sur ses confins du côté du nord, comme sur la ligne équinoxiale de la direction de l'Océan éthiopique, habitent des peuples qui, autrefois, s'appelaient Bramas, et maintenant tirent leur

nom du royaume de Loanga[1] (Loango) dont le roi s'appelle Maniloanga. Dans ce pays, on trouve beaucoup d'éléphants, d'où vient l'ivoire, que les indigènes troquent contre du fer dont ils font des couteaux, des haches et des pointes de flèches. On y trouve aussi des toiles, dont nous parlerons plus loin, et qui ne sont pas faites de lin, mais tissées, en grande quantité, avec des feuilles de palmier. Les rois de ce pays, qui paraissent avoir été autrefois vassaux de celui de Congo, se nomment maintenant ses amis. Les indigènes, comme d'ailleurs presque tous les habitants de ces rivages, pratiquent la circoncision, à la manière des Juifs; au reste, dans la guerre comme dans la paix, pour la stature, la couleur et la complexion, ils ressemblent à ceux du Congo.

Leur armure est un grand bouclier qui les couvre presque de la tête aux pieds; ils le font en cousant ensemble les peaux grandes et dures d'animaux qu'ils appellent empachas, et qui ressemblent assez aux buffles (aurochs) des Allemands. Leurs épées et leurs dards sont à fer large, en façon d'un fer d'épieu; au milieu du dard est une poignée qui leur sert, non seulement

[1] Ne pas confondre avec Loanda. Comparez Ma-Ni-Loanga « roi de Loanga » avec l'ancienne appellation de Ma-Ni-Congo, actuellement Ma Congo, ou Ma Koko, roi « du Congo. »

à viser juste, mais aussi à donner assez d'impulsion pour percer quoi que ce soit. Ils ont aussi des poignards en façon de fers de lance.

Plus loin habitent d'autres peuples nommés Anziques[1]; leur sauvagerie passe la croyance, car ils se dévorent entre eux, sans même épargner leurs amis et leurs parents; nous raconterons plus loin leur histoire. Leur royaume s'étend vers l'occident jusqu'au peuple des Amboas et vers le nord, jusqu'aux déserts de Nubie et d'Afrique. A l'orient, il va jusqu'au lac d'où sort le fleuve *Zaïre*, rempli, de ce côté, d'îles habitées en partie par des Anziques, qui commercent avec les gens du Congo, et servant de limite entre le Congo et Anzica.

Le royaume d'Anzica contient beaucoup de mines. Il y croît aussi le bois de santal rouge, que les indigènes appellent tavilla, et le blanc, dont la meilleure qualité se nomme chi congo; ils se servent de ce dernier, réduit en une poudre qu'ils mêlent avec de l'huile de palme, pour s'enduire tout le corps, se donner une bonne constitution et garder leur santé. Les Portugais le mêlent à du vinaigre, et en font un emplâtre qu'ils appli-

[1] Nzigué ou Zandé — ce sont des Niams-Niams. — Voyez le nom moderne de Loutsa-Nzigué. Dans le texte, il s'agit des nègres du Dahomey, qui seraient donc venus de l'Est, des bords du lac *Louta-Nzigué* ou *Lou-t-Anzigué*, et seraient de même race que les Niams-Niams.

quent sur les endroits où le pouls se fait sentir, pour guérir la gale française[1]. On croit que c'est le même bois qu'on importe chez nous des Indes sous le nom d'aquila (bois d'aigle); Edouard Lopez assure qu'il a vu un Portugais, souffrant depuis longtemps de douleurs de tête[2], se guérir avec une fumigation de poudre de ce bois jetée sur des charbons ardents. La partie la meilleure est celle qui est à l'intérieur, touchant la moelle de l'arbre; le dehors n'a aucune valeur et n'est d'aucun usage.

Les indigènes ont leur roi à eux, auquel sont soumis beaucoup de petits rois ou satrapes. Ils sont belliqueux et pleins de courage, et ont encore d'autres armes que celles que nous avons décrites. Ils ont de petits arcs, dont le bois est entouré de peaux de serpents de diverses couleurs, et si bien appliquées qu'on croirait qu'elles font partie du bois; cet ouvrage n'est pas seulement pour l'agrément de l'œil, mais il sert à rendre les arcs plus solides, à en préserver le bois des insectes et des vers, et à faire qu'ils soient plus maniables. La nature leur fournit des cordes pour ces arcs; il croît, en effet, dans leur royaume, comme dans celui de Bongala sur le Gange, un roseau, ou plutôt un jonc, de couleur rouge,

[1] *Scabies Gallica :* la vérole?

[2] Névralgies?

souple, et qu'il n'y a qu'à tordre un peu pour en faire une corde d'arc. Les flèches sont courtes et fines, mais faites d'un bois dur; ils en tiennent toujours une dans la même main que l'arc, et sont si lestes à les lancer, qu'Edouard Lopez affirme les avoir vus, ayant vingt flèches dans la main, les lancer, l'une après l'autre, avant que la première tombe à terre [1]. Leur adresse est d'ailleurs telle qu'ils percent les oiseaux au vol.

Ils ont aussi des haches dont le fer est fixé au manche par des lames de cuivre; ce manche, entouré de peaux de serpent, est deux fois moins long que le fer. Le fer de ces haches, bien affilé, est à deux têtes, dont l'une est convexe, en demi-lune, et l'autre, aplatie en manière de marteau. Ils s'en servent bien dextrement dans les combats, non seulement pour blesser l'adversaire, mais pour se garantir de ses flèches, qu'ils parent et détournent avec la partie aplatie du fer, leur hache leur servant ainsi d'épée et de bouclier. Ils ont aussi de petits poignards, dont les fourreaux sont faits de la peau de serpents que j'ai dite. Ils portent des hallecrets de formes et de matières diverses; ceux que portent leurs guerriers sont faits de bandes de peau d'éléphants,

[1] J'ai assez l'habitude de manier l'arc; j'ai essayé d'imiter ce tour : je n'ai jamais pu dépasser le nombre de cinq flèches.

larges de trois doigts, épaisses de deux, arrondies au moyen du feu, dont ils se servent comme ailleurs on se sert de cottes de mailles. Ils sont hommes alertes, méprisant tous les dangers ; ils bondissent par monts et rochers comme des chèvres et des daims, tenant leur vie pour rien. Au demeurant, ils sont simples et sincères, d'où il provient que c'est à eux que les Portugais croient le plus. Mais, dit Edouard Lopez, à cause de leur sauvagerie et de la confiance que leur inspire leur adresse, on ne se risque pas beaucoup à trafiquer avec eux. Ils troquent avec ceux du Congo des esclaves venant de chez eux ou des confins de la Nubie, du lin et de l'ivoire, contre du sel, des coquilles de Loanda qui leur servent de monnaie, ou d'autres de l'île Saint-Thomas dont ils font des ornements, des étoffes de soie, des couteaux, des verroteries et autres marchandises portugaises. Non seulement ils se circoncisent, comme les autres peuples voisins, mais chez eux, hommes et femmes s'ornent le visage de cicatrices faites dans la jeunesse, à l'aide d'un couteau [1]. Leurs marchés sont fournis de chair humaine, au lieu de viande de bœuf, de mouton, ou d'autres animaux. Les ennemis qu'ils pren-

[1] Rapprocher du tatouage des Maoris. Ces incisions se pratiquent encore au Soudan et même chez les chrétiens d'Abyssinie.

nent à la guerre, ils les égorgent pour leurs festins.

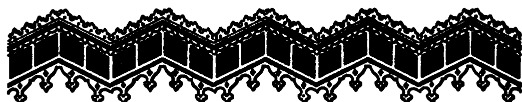
Même leurs esclaves, s'ils ne peuvent en trouver un prix assez élevé, ils les engraissent [1], les égorgent et les dévorent. Bien plus! on en voit qui, par dégoût de la vie, ou par gloriole (car ils estiment que c'est une marque de générosité de mépriser la vie), ou pour montrer qu'ils portent affection à leurs maîtres jusqu'à les nourrir de leur propre chair s'offrent à cette boucherie à renfort de prières et en payant de leur avoir. Il y a, sans doute, en divers lieux, bien des anthropophages : on en trouve aux Indes orientales, au Brésil et en autres pays; mais ce sont du moins leurs ennemis qu'ils mangent, au lieu que ceux-ci dévorent à plaisir des hommes qui leur sont joints par les liens du sang.

Les hommes du peuple ne se couvrent pas la tête, et ont le haut du corps nu jusqu'à la ceinture. Les nobles sont vêtus de soie ou de quelque autre étoffe, et se garantissent la tête d'ombrelles rouges ou noires, et aussi de chapeaux portugais; d'ailleurs, ils sont vêtus proprement et avec élégance, autant qu'ils peuvent. Le vêtement de leurs femmes est celui de

[1] Voir le Conte de Sindbad le Marin, où il est question de nègres engraissant leurs prisonniers avant de les manger.

toutes les Africaines : celles du peuple sont nues jusqu'à la ceinture; celles des nobles et des riches s'ornent la tête de bandelettes, mais ont le visage découvert, et portent des chaussures ornées de peaux de serpents bigarrées; les autres vont nu tête et nu pieds. Tous ont le port et la démarche dégagés, avec des manières très polies. Leur langue diffère de celle du Congo, et est un peu plus difficile; de sorte qu'eux apprennent facilement le congien, mais que les Congiens ont de la peine à apprendre l'anziquien. Pour la religion des Congiens, je m'en suis informé, mais je n'en ai rien pu apprendre, sinon qu'ils sont payens et adorent les démons.





CHAPITRE V.I

De la Partie orientale et de ses Confins.

Elle commence, comme nous l'avons noté plus haut, au confluent des fleuves Umba et *Zaïre*; si on tire de là une ligne vers le sud, à droite de cette ligne, et à égale distance du Nil qui est à gauche, on trouvera les montagnes de Cristal, qui sont très hautes, et dont le sommet est inhabitable; elles tiennent leur nom d'abondants filons de cristal en tout

genre [1]; un peu plus loin sont d'autres montagnes, qu'on appelle du Soleil, à cause de leur hauteur extraordinaire; elles sont dénudées, sans arbres, ni aucune autre sorte de végétation. Du côté gauche de cette ligne s'élèvent d'autres montagnes, qui bordent des deux côtés le fleuve Sarbela, et qu'on appelle, pour la quantité de nitre qu'on y trouve, Monts de Nitre. Voilà quelles sont, depuis la plus haute antiquité, les limites du royaume de Congo vers l'orient; elles s'étendent, comme nous l'avons dit, du confluent des deux fleuves jusqu'au lac Achelunda, et aux confins du royaume de Malemba, embrassant 600 milles. La ligne dont j'ai parlé est éloignée de 150 milles du Nil, et de ses deux lacs, dont nous parlerons en leur lieu et place; l'intervalle est bien peuplé, et contient beaucoup de montagnes riches en métaux et en produits divers. Puisque nous en sommes là, je dois dire quelques mots de l'incroyable industrie des indigènes à fabriquer tous genres d'étoffes, semblables à nos étoffes de soie. Toutefois, ce n'est pas avec de la soie qu'elles sont faites, et les grandes quantités de cette matière qu'on y rencontre sont apportées par les Portugais. Elles sont tirées des feuilles d'un palmier, que les indigènes coupent tous les ans, pour les faire rester basses, et qu'ils arrosent

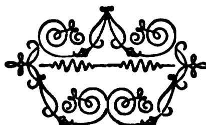
[1] Quartz ?

avec soin, pour que l'arbre produise beaucoup de feuilles tendres. Ils préparent et nettoyent ces feuilles à leur manière, et en tirent un fil assez semblable au fil de soie, dont ils tissent toute espèce d'étoffes; entre autres est une étoffe à double face, ornée de fleurs et d'autres dessins, qui, non seulement ressemble au gros de Naples[1], mais l'égale en prix et valeur. Ils font, du même fil, une étoffe ornée de dessins variés, pareille au damas italien. Ils font aussi deux espèces de brocard, dont le prix est plus élevé que celui du brocard italien, et dont personne ne fait usage, sinon le roi, et ceux auxquels il donne permission spéciale. Cette précieuse étoffe est tissée en pièces de cinq palmes en longueur, et trois ou quatre en largeur; les autres tirées d'une feuille à fibre plus courte, sont bien moins longues et plus étroites. C'est de ces dernières que la plupart des Anziquiens font leur vêtement, suivant leurs moyens, et quoiqu'elles soient un peu plus épaisses, elles sont néanmoins légères, de façon à défendre à la fois contre l'eau, le vent et la chaleur. Aussi, les Portugais se sont empressés de s'en servir, non seulement pour confectionner leurs vêtements, mais pour faire des voiles et des tentes, qui résistent à l'eau et au vent d'une manière incroyable.

[1] Holosericum Italicum.

Pour revenir à mon fait, cette ligne ferme, à l'orient, le royaume du Congo, le Nil en étant éloigné de cent cinquante milles; ce fleuve parcourt d'autres régions gouvernées par plusieurs petits rois dont les uns sont soumis au Prêtrejean d'Abyssinie, et les autres au Mænemugi[1].

[1] L'*Uniamuězi* des voyageurs modernes.





CHAPITRE VII

De la Partie méridionale et de ses Confins.

Elle commence aux Montagnes d'Argent, ainsi nommées des Portugais pour les mines d'argent qu'elles contiennent, et s'étend vers l'ouest jusqu'au port des Vaches, c'est-à-dire à 450 milles, la ligne joignant ces deux points étant oblique à l'Équateur; elle partage en deux le royaume d'Angola, et laisse à sa gauche [1] les susdites Montagnes d'Argent.

[1] C'est-à-dire au sud.

Au sud, elle confine au grand et puissant royaume de Matama, tantôt ami, tantôt ennemi d'Angola. Le roi de Matama tient un vaste domaine, qui s'étend des confins susdits vers le sud jusqu'au fleuve Bavagalo[1] et au pied des Montagnes de la Lune; vers l'orient, il passe le fleuve Coara jusqu'à la rive occidentale du fleuve Bagamidro. Ce pays abonde en cristal, en mines d'autres métaux, et en toute sorte de victuailles; le climat y est tempéré. Quoique les peuples voisins y entretiennent toujours commerce, le plus souvent les roi d'Angola et de Matama vivent en mésintelligence, d'où il advient qu'ils sont la plupart du temps en armes. Le fleuve Bagamidro sépare le royaume de Matapa du royaume de Monomata, qui est situé à l'orient, et a été amplement décrit par Jean de Baccos, ch. I, l. 10.

Sur la côte, il y a beaucoup de chefs, qui se donnent le titre de roi, et ne sont que de petits roitelets. Comme il n'y a pas de bons ports, les nations étrangères ne fréquentent guère cette côte pour y commercer, et il est inutile de nous attacher beaucoup à sa description. D'autre part, comme il a été fait mention, plusieurs fois, du royaume d'Angola, il vaut la peine que nous en parlions avec plus de détails. Son roi était autrefois vassal

[1] Bangouélo (?).

de celui de Congo; il ne s'est pas contenté de s'emparer du pouvoir dans le pays dont il n'était que l'administrateur, mais il s'est encore soumis les peuples voisins, de sorte qu'il est maintenant un roi des plus puissants, non inférieur à celui de Congo, auquel il paye ou refuse le tribut, comme il lui plaît. Après que le roi de Portugal, Jean, deuxième du nom, ému d'un zèle pieux, eut planté la foi chrétienne dans le royaume de Congo et induit son roi à l'embrasser, celui-ci redevint l'ami du roi d'Angola, qui en vint à le reconnaître pour son seigneur, par l'envoi de dons annuels, pendant que les sujets de l'un et de l'autre commerçaient en grande amitié. Les Portugais aussi, par permission du roi, trafiquèrent avec ses sujets dans le port de Loanda, et transportèrent leurs esclaves et autres marchandises dans le port de Saint-Thomas, réglant leur commerce de façon que les navires étaient forcés de toucher d'abord à Saint-Thomas, avant d'aller à Loanda [1]. Ce commerce augmenta de jour en jour, si bien que le roi de Portugal trouva bon d'envoyer à Angola quelques navires chargés à ses frais; il en donna le commandement à Paul

[1] Cette phrase, fort entortillée, signifie que les Portugais avaient obtenu du roi de Congo le monopole du commerce de Loanda, et que si d'autres qu'eux y voulaient trafiquer, il fallait d'abord qu'ils acquittent un droit à l'île de Saint-Thomas.

Diaz, qu'il jugea plus digne de cette charge, parce que ses parents avaient imaginé et les premiers exploité ce commerce. Le roi de Portugal qui lui succéda, c'était Don Sébastien, donna à Paul Diaz commission de lui soumettre tous les peuples depuis l'embouchure du Coanza jusqu'au 15° nord, le roi faisant tous les frais de l'entreprise, pour l'estime en laquelle il tenait Paul Diaz. Ce Paul ayant réuni beaucoup de gros vaisseaux chargés de marchandises s'en fut au port de Loanda et y fit grand trafic; y ayant amassé de grandes richesses, il se mit à quelque distance du marché, et s'établit sur le continent. Là, il cacha ses démarches, et finit par s'installer secrètement dans un village éloigné d'un mille du fleuve Coanza; dans ce village, qui s'appelle Ancella, il était à proximité du marché d'Angola. A l'époque fixe, suivant la coutume, des grands marchés, auxquels les Portugais et les Congiens portaient leurs marchandises à la ville de Cabaza, résidence du roi d'Angola, à 150 milles de la côte, ils furent massacrés en route par ordre du roi; lequel roi donna telle couleur aux choses, qu'il osa dire que ces marchands étaient des espions, et qu'ils venaient pour essayer de l'enlever, lui et sa famille; mais ce fut en vain; on vit assez clairement que ce n'étaient pas des espions, mais des marchands, et que la véritable cause du massacre était l'avidité du roi d'Angola, qui avait

voulu s'approprier leurs marchandises. De là provint un différend, et une guerre entre les deux rois.

Paul Diaz, jugeant l'occasion favorable pour remplir sa mission, se mit du côté opposé au roi d'Angola, avec tous les Portugais qu'il put rassembler dans ce pays; avec deux galères et les autres vaisseaux qu'il avait dans le port de Loanda, il remonta le cours du Coanza, exterminant ou soumettant à son amitié toutes les populations des deux rives. Le roi d'Angola effrayé, craignant que tous ses vassaux ne se tournassent vers Diaz, homme riche et libéral, réunit une grande armée pour le combattre. Ce que Diaz ayant appris, il demanda le secours du roi de Congo, lequel, détestant la cruelle avarice de celui d'Angola, envoya à Diaz pour renfort 60,000 hommes [1] sous les ordres de son cousin Sébastien Manibamba; ils se réunirent à 120 soldats portugais, que le roi tenait à sa solde. Cette armée devait se joindre aux forces de Paul Diaz, pour combattre avec lui le roi d'Angola. Or, à ce moment, le vent soufflait dans la direction de la mer, et comme il fallait traverser le fleuve Benga à 12 milles de Loanda, que les embarcations qu'on avait demandées pour cela n'arrivaient pas, et que d'ailleurs les chefs trou-

[1] Il doit y avoir un zéro de trop.

vaient qu'on perdrait trop de temps à faire traverser un fleuve si large par une armée si nombreuse, dans de petites embarcations, ils se décidèrent à essayer d'un autre chemin, et de rejoindre Diaz par voie de terre. Voilà donc que, remontant le fleuve, ils arrivèrent à la rencontre de l'armée ennemie.

L'ordre de bataille des Mocicongiens (c'est ainsi que se nomment les indigènes du Congo) et des Angoliens est à peu près le même, ainsi que leurs armes. Ils sont tous gens de pied, et suivant la commodité du lieu, ils s'éparpillent, ou se réunissent, ou se partagent en groupes. Leurs signaux et leurs drapeaux sont les mêmes. L'armée est dirigée par des signaux et des sonneries; le chef, qui se tient au milieu, fait exécuter ces signaux, suivant qu'il veut que le combat commence, ou que l'armée se porte à droite, ou à gauche, ou en avant, ou en arrière, ou fasse n'importe quelle manœuvre, pour chacune desquelles il y a des signaux et des commandements fixés. Les principaux instruments dont on se sert pour donner ces signaux sont de trois espèces. Les premiers sont de grandes crécelles de bois, qui rendent un son terrible, et aussi des tambours formés d'un cuir tendu sur un cylindre d'écorce, qu'on frappe avec un marteau d'ivoire. Ils ont, ensuite, un instrument en forme de pyramide triangulaire renversée (quand on le retourne, il

finit en pointe) qui est fait de lames de fer; on le bat avec des baguettes, et pour qu'il rende un son plus terrible, on fêle les lames. En troisième lieu, ils se servent de défenses creuses d'éléphant, grandes et petites, percées sur le côté comme les fifres des soldats allemands, dans lesquelles ils soufflent pour faire une musique guerrière, et propre à exciter les courages contre le danger. Le chef de l'armée doit toujours avoir avec lui bon nombre de ces trois espèces d'instruments, grands et petits. S'il faut donner un signal à toute l'armée, il fait sonner les plus grands; si c'est à une partie seulement, il en fait sonner d'autres plus petits, à proportion du nombre d'hommes de cette partie, de sorte que chaque peloton a son signal particulier, qu'il reconnaît, et qu'il répète. Les soldats entre eux ont aussi leurs signaux. On met au premier rang les hommes les plus agiles, qui, par les sonnettes dont leur harnais est garni, augmentent le courage des autres, et les avertissent quand il faut éviter le péril. Les chefs portent sur la tête une coiffure ornée de plumes d'autruches, de paons et de coqs, qui les fait paraître plus grands, et leur donne un aspect plus redoutable. Ils garnissent leur poitrine nue de chaînes de fer qu'ils portent en sautoir; plus elles sont grosses et lourdes (la plupart sont faites d'anneaux plus gros que le doigt), plus ils s'estiment galamment accoutrés. Le bas du corps est garni

de grègues qui descendent jusqu'au genou, par-dessus lesquelles ils mettent une robe descendant jusqu'au mollet; ils en relèvent les pans, et les attachent à leur ceinture. Cette ceinture est bien travaillée, et garnie de clochettes qui sonnent à la rencontre, et au moindre mouvement, et augmentent le courage de leurs gens. Les soldats du commun ont le bas du corps vêtu, et sont armés d'un arc, de flèches et d'un poignard.

Au commencement du combat, ils se forment en ordre dispersé, pour lancer plus facilement leurs traits et éviter, par un bond de côté, ceux de l'ennemi. Quand les premiers paraissent fatigués, on leur donne le signal de la retraite, ce qu'entendant, ils se retirent un peu pour faire place à de nouvelles troupes fraîches, et cela se répète plusieurs fois, jusqu'à ce que toute l'armée se porte en avant et aille à la charge.

Or, revenons à l'histoire que nous avons commencée. Lorsque les deux armées se rencontrèrent à l'improviste, sans s'être doutées qu'elles fussent si près, elles tiraillèrent plusieurs fois de la manière que nous avons dite, l'avantage restant toujours à ceux du Congo, non sans perte notable de part et d'autre. A la fin, les vivres vinrent à manquer à ceux du Congo, que la famine et les maladies qui s'ensuivirent força de revenir chez eux. Diaz, voyant qu'il ne pouvait se réunir à son allié, traversa le Coanza, et établit son camp à

Luiola, lieu si bien fortifié par la nature qu'il se crut en état d'y résister facilement au roi d'Angola. Voici quelle est l'assiette de ce lieu. Les fleuves Coanza et Luiola ont leur confluent à cent cinq milles de la mer et un peu en amont, se rapprochent de nouveau jusqu'à la distance d'une portée de trait (d'arquebuse) tellement qu'ils forment presque une île. Entre les deux confluents s'élève une colline où Diaz s'établit; pour plus de sûreté, il la fortifia; il lui donna le nom du fleuve qui passe à côté. Cet endroit, qui n'était pas habité auparavant, est maintenant entièrement peuplé par les Portugais. De là, ils peuvent communiquer avec la mer par leurs embarcations, ou par voie de terre sans aucun danger. Non loin de là, vers l'orient, sont les monts Cabamba, pleins de filons d'argent. Diaz les envahit aussi, désirant les joindre à son domaine, d'où proviennent souvent de grandes guerres. Les Angoliens, en effet, sachant bien que leurs ennemis les convoitent et quelles richesses ils en tireraient, s'efforcent de tout leur pouvoir de les en repousser. L'autre parti met la même ardeur à s'en emparer. Les Portugais passent sans cesse le fleuve Coanza, pour aller ravager la terre d'Angola, dont les habitants sont toujours en armes. Leurs armes sont des arcs de six palmes de long, dont les cordes sont faites des fibres intérieures d'une écorce d'arbre; leurs flèches,

qui ont de même six palmes de long, sont grêles, à pointe barbelée; ils en portent toujours six ou sept à la main, sans se servir de carquois. Leurs poignards sont en forme de couteau, et ils les portent cachés sous la ceinture, du côté gauche.

Ils ont aussi leurs ruses de guerre, comme les Portugais l'ont éprouvé; souvent ils les ont attaqués de nuit, au moment où ils s'y attendaient le moins, ou par la pluie, quand les arquebuses et les canons ne pouvaient prendre feu, et même en partageant leur armée, de façon à les entourer. Le roi ne descend jamais au combat, mais confie l'affaire à ses satrapes et chefs; ils ont ceci de particulier que, dès qu'ils voient leur chef tué, ils prennent la fuite. Tous sont gens de pied, car ils n'ont pas de chevaux, et les chefs eux-mêmes, s'ils ne veulent être piétons, doivent avoir recours à trois manières de se faire porter par leurs esclaves, dont nous parlerons plus loin. Ils vont au combat en masse et en désordre, nul d'eux qui se croit propre à porter les armes ne restant à la maison. Mais la fortune ne leur est pas toujours favorable. Ils n'ont aucun souci de se fournir de vivres, et augmentent le nombre des bouches à nourrir par leurs esclaves qu'ils emmènent pour porter leurs victuailles, faute de bêtes de somme; ils pourraient, pourtant, en entretenir, car on trouve des pâturages partout chez eux. Il arrive ainsi que dès qu'ils sont éloi-

gnés de chez eux et que leurs vivres sont consommés, bien qu'ils soient alertes à la guerre, il faut qu'ils reviennent à la maison sans avoir rien fait, et la route qu'ils suivent au retour est jalonnée des cadavres de ceux qui succombent à la faim. Ils ont aussi grande confiance aux augures que jadis les Romains, au point que s'ils rencontrent des oiseaux volant à leur gauche, ou criant d'une certaine façon, ils renoncent à leur entreprise et retournent chez eux.

Ce royaume est des plus peuplés qu'on puisse voir; car chacun y prend autant de femmes qu'il veut, de sorte qu'ils se multiplient en nombre incroyable, et que le roi peut, quand il lui convient, conduire en bataille cent mille soldats et volontaires ensemble. Il y a aussi abondance de l'argent le plus pur et d'autres métaux, et cela, je crois, plus que dans aucun autre pays de cette région. Ce royaume est plein de victuailles et de tous animaux, et en particulier de vaches, qu'on y voit paître par grands troupeaux.

Les indigènes préfèrent la viande du chien à toutes les autres [1]; ils nourrissent les chiens avec grand soin, les engraissent et les réservent comme un mets délicat. Edouard Lopez assure qu'il a vu un chien de taille moyenne, dans le

[1] On a constaté le même goût chez les Dinka et les Nouer du Soudan égyptien.

genre de nos chiens de bouchers, troqué contre vingt-deux esclaves dont chacun coûtait dix ducats, soit contre une valeur de deux cent vingt ducats.

La monnaie de ce pays n'est pas la même que celle du Congo; elle consiste, non en coquillages, mais en perles de verre de Venise, depuis la grosseur d'une noix et au-dessous. Ces perles servent de monnaie, ainsi que d'ornements sous forme de colliers et de bracelets portés tant par les hommes que par les femmes.

Le roi, ainsi que tous ses sujets, est idolâtre, Il eut le désir de suivre l'exemple du roi de Congo et de se faire chrétien : mais, faute de prêtres, il est demeuré dans les ténèbres ; on espère qu'il en sera bientôt délivré et réconcilié avec le roi de Congo, auquel il a donné satisfaction et rendu raison de son injuste violence contre ses sujets et les Portugais de Cabaza.

La langue des indigènes est la même que celle des Congiens; elle n'en diffère que par la prononciation; d'autres peuples, le Portugais et l'Espagnol, le Souabe et le Saxon, prononcent différemment une même langue et déforment les sons au point de ne pas se comprendre entre eux.

Nous avons dit qu'une ligne tirée du golfe du Port des Vaches vers l'orient partage en deux le royaume d'Angola, et nous avons décrit sa partie

septentrionale. Il nous reste à dire quelques mots de la partie méridionale. Du Port des Vaches jusqu'au Cap Noir, sur le bord de la mer, on compte 220 milles; la région qu'ils comprennent est sous la domination de plusieurs chefs, vassaux d'Angola. De ce point, ladite ligne oblique vers l'orient par les montagnes qu'on appelle Froides, et un peu plus haut, vers l'Equateur par les Montagnes Neigeuses, pour finir au pied des Montagnes de Cristal.

Telle est la description du royaume d'Angola, des particularités duquel Edouard Lopez n'a su rien davantage.





CHAPITRE VIII

Du Circuit du royaume soumis actuellement au roi de Congo, suivant les quatre points cardinaux.

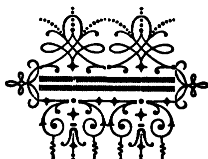
Pour le connaître et le mesurer, il faut tirer une ligne du fleuve Coanza vers le nord jusqu'au fleuve Rouge, ainsi nommé à cause de la couleur que lui donnent les rochers rouges qu'il baigne. Cette ligne aura 375 milles. De là, il faut tirer une ligne oblique vers l'orient, jusqu'aux confins du royaume d'Anzica, qui est à 450 milles. De ce

point extrême, il faut tirer une autre ligne vers le sud, à travers les Monts de Cristal (non pas ceux d'Angola, qui sont bien plus au midi), les Montagnes de Nitre et les Montagnes d'Argent, le fleuve de Verbela, jusqu'aux confins de Malemba, sur une longueur de 500 milles. De ce point encore, on tirera une autre ligne à travers le lac Aquelunda, jusqu'à l'embouchure du fleuve Coanza, qui sort de ce lac, et cette ligne aura 360 milles. Ainsi, tout le circuit du royaume de Congo, auquel commande de nos jours Don Alvaro de Congo, contient 1,685 milles. Sa largeur se comptera le long d'une ligne tirée obliquement de l'occident à l'orient, depuis l'embouchure du fleuve Zaïre, à côté du cap que les Portugais appellent Patraon [1], à travers les Montagnes du Soleil et de Cristal jusqu'à 105 milles du Nil, sur une longueur de 600 milles, qui fait la largeur de tout le royaume.

Autrefois, nous l'avons dit, il était beaucoup plus vaste; il comprenait, sous une même domination, presque tous les pays adjacents; mais la félonie de ses vassaux l'a réduit à cet état, resserré en comparaison de ce qu'il était jadis. Le titre du roi est néanmoins très amplement énoncé, car il y a maintenu les noms de ces royaumes vassaux; on y mentionne le Congo,

[1] Aujourd'hui *Punta Negra*?

l'Abundo, le Matama, le Quizama, l'Angola, l'Angoio, le Caconga, les sept royaumes de Congere-Amozala, le Pangelungo; il s'intitule seigneur du fleuve *Zaïre*, d'Anzique et d'Anzica, de Loango, etc., dont il ne possède, d'ailleurs, pas la plus petite parcelle.





CHAPITRE IX

Des Provinces du royaume de Congo.

Ce royaume est divisé en six provinces, dont la première s'appelle Bamba, la seconde Sogno [1], la troisième Sundo, la quatrième Pango, la cinquième Batta, et la sixième Pemba. Bamba, la première, est aussi la plus riche; elle est gouvernée par Sébastien Manibamba, cousin du feu roi Alvaro, qui est

[1] Les Portugais orthographient *Sonho*, qui se prononce à peu près comme Sogno.

mort depuis peu. Elle est située sur le bord de la mer, depuis le fleuve Ambrize jusqu'au fleuve Coanza, vers le sud, et a de nombreux satrapes, dont je vais citer ici les principaux. Ce sont Antonio Manibamba, frère et vice-roi du susdit Sébastien, Mani Lembo, Mani Dandi, Mani Bengo, Mani Loanda (qui est à la tête de l'île de Loanda), Mani Corimba, Mani Coanza, et Mani Cazzanzi, qui tous gouvernent sur la côte; les chefs de l'intérieur, tirant vers Angola, qui sont soumis à Sébastien, sont d'un rang bien moins élevé : ce sont Angazi, Chinghengo, Motollo, Chabonda, etc. On remarquera que le mot « Mani » signifie « seigneur » et qu'on y ajoute le nom du lieu, comme dans Manibamba, qui veut dire seigneur de Bamba, Manicorimba, seigneur de Corimba, qui fait partie du Bamba, et ainsi du reste [1].

Cette province s'étend, vers le midi, jusqu'à l'Angola; vers l'orient, où est le lac Achelunda, elle touche au pays des Chezzamaniens, peuple autrefois libre; il n'obéit à aucun roi et est soumis à ses propres magistrats; après de nombreux combats, dont la fortune a été diverse, il recon-

[1] On voit que le Ma-koko de M. de Brazza, qui est la même chose que Mani-ko (*ko* signifie rivière : Ko-Ngo, la rivière de Ngo, Ko-Anza, la rivière d'Anza), n'est pas un nom propre, et signifie simplement « le chef de la rivière. »

naît aujourd'hui Diaz, qui se sert de lui comme auxiliaire dans ses guerres contre Angola.

Or, cette province n'est pas seulement, avons-nous dit, la principale du royaume, mais aussi son boulevard contre tous ses ennemis. Par le courage et le dévouement de ses habitants, le roi tire de là son principal secours contre ses voisins d'Angola et tous autres, telle est leur adresse en armes et la constance de leurs courages. Dans cette seule province, qui n'est pourtant que la sixième partie du royaume, il peut, quand il le faut, au premier signal, réunir quarante mille hommes, gens des plus belliqueux.

La capitale, qu'on appelle Panza, est dans une plaine, à cent milles de la mer, entre les fleuves Loza et Abrizzo. A peu de distance de là, vers l'orient, commencent des montagnes remplies de filons d'argent et d'autres métaux, qui s'étendent dans la direction d'Angola. D'où on voit que la province est très riche, non seulement à cause de ces mines, mais aussi à cause de cette mine marine dont nous avons parlé plus haut, sur le rivage de laquelle (car Loanda fait partie de la province) on trouve les coquilles qui tiennent lieu de monnaie. Elle est aussi enrichie par le commerce, qui y est d'un grand produit; on y vend quelquefois d'un coup, entre autres marchandises (car les esclaves comptent comme telles), 5,000 Angoliens, que les marchands Por-

tugais mènent en divers pays. Les habitants, comme je l'ai dit, sont les plus belliqueux du royaume et vont toujours armés de longues épées, importées de Portugal. Leur vigueur est telle que, d'un seul coup, ils tranchent en deux un de ces esclaves dont ils ont des troupeaux, et qu'ils abattent la tête à un taureau de taille moyenne. Edouard dit en avoir vu un qui tenait sous l'aisselle un vase rempli de vin, du poids de 325 livres, jusqu'à ce qu'il fût entièrement vide. Ils ont aussi toujours avec eux un arc et des flèches, dont ils se servent bien adroitement. et un long bouclier à la manière d'Anzica.





CHAPITRE X

DES ANIMAUX QU'ON TROUVE DANS CETTE PROVINCE.

PARMI les animaux de cette province, la première place appartient à l'éléphant. Bien qu'il se trouve dans tout le royaume, c'est surtout là qu'il se reproduit et qu'il habite, attiré par la grandeur des forêts, des fleuves, et par l'abondance et la qualité des pâturages et de tout ce qu'il lui faut pour vivre. Les éléphants sont donc très nombreux dans cette province [1], et d'une taille épouvantable ; on

[1] On ne les trouve plus, maintenant, que beaucoup plus loin dans l'intérieur.

voit des empreintes de leurs pieds, qui ont plus de quatre spithames de diamètre. Par là, on peut juger de la taille de la bête, qui est presque incroyable. Ceux qu'on voit quelquefois de nos jours en Espagne et en Italie sont beaucoup plus petits : on en donne pour raison qu'on ne peut en amener que de jeunes, et comme ils vivent cent cinquante ans, ils continuent à croître jusqu'à ce qu'ils aient atteint la moitié de cet âge. Leurs dents (car ce ne sont pas des cornes, comme croient quelques personnes) pèsent jusqu'à deux cents de nos livres, à douze onces la livre. Leurs oreilles, plus larges qu'un bouclier turc, de forme ovale, longues de sept spithames, ont la partie la plus étroite tournée vers l'épaule, ils s'en servent comme de leur trompe et de leur queue pour se défendre contre les mouches, qu'aux endroits où ils ne peuvent atteindre ni avec l'oreille, ni avec la trompe, ni avec la queue, ils écrasent en fronçant la peau. Leur queue est garnie de soies épaisses et rondes, d'un noir brillant; les soies des plus vieux sont plus précieuses et plus fortes; les indigènes d'Angola ainsi que les peuples voisins les recherchent comme ornement pour les hommes et pour les femmes; elles sont si solides que l'homme le plus vigoureux se blesserait aux mains plutôt que de les rompre. On se sert d'une singulière industrie pour avoir ces soies : on guette la bête dans quelque lieu étroit, où elle ne

peut pas se retourner [1], d'où on l'attaque par derrière, et comme elle ne peut se défendre à cause de l'étroitesse du lieu, avec des couteaux bien affilés, on la dépouille de sa queue comme d'une dépouille précieuse; ce n'est pas sans danger, car, excitée par la douleur, la bête va quelquefois à reculons écraser contre un rocher ou un arbre voisin, les chasseurs imprudents cramponnés à sa queue. De là vient que ces soies se vendent très cher : une seule est échangée contre trois esclaves [2]. D'autres, plus audacieux, confiants dans leur agilité, attaquent par derrière les éléphants au pâturage, leur coupent la queue d'un seul coup et prennent la fuite, non toutefois en ligne droite (quoique l'éléphant soit lourd et n'ait pas les mouvements rapides, il fait de si grands pas qu'il court plus vite qu'un cheval), mais en faisant des zigzags; la bête embarrassée de sa masse, ne peut les suivre dans leurs détours, et ils lui échappent sans danger.

Les anciens ont écrit de l'éléphant qu'il n'a pas de jointures aux jambes et ne peut pas se coucher; s'il vient à tomber, il ne peut pas se relever,

[1] Aujourd'hui, dans le Soudan, les chasseurs gardent la queue de l'éléphant tué, comme trophée, de même que chez nous on lève le pied de la bête, cerf ou sanglier.

[2] Au Soudan, elles servent de sondes pour les rétentions d'urine.

ils ont imaginé, d'après cela, la manière suivante de le prendre. Quand il appuie la masse de son corps contre un arbre pour dormir, les chasseurs reconnaissent cet arbre à l'usure de l'écorce, ils en scient le bas presque entièrement et quand l'éléphant revient s'appuyer contre l'arbre accoutumé, il le renverse, tombe avec lui, et les chasseurs s'en rendent maîtres. Mais les faits contredisent ces assertions; Edouard affirme qu'il a vu des éléphants couchés se relever, plier les genoux et même s'élever contre un arbre à l'aide de leurs pieds de devant, pour boire l'eau de pluie qui reste dans le creux du sommet. Ils ont des jointures, comme les autres animaux, mais elles sont autrement placées. Dans les forêts, il arrive quelquefois qu'ils déracinent les plus gros arbres, en les poussant de l'épaule et de tout le poids du corps; ils brisent les plus petits avec leurs défenses, qui s'y rompent parfois, pour pouvoir en manger les feuilles. Ils mâchent avec leurs plus petites dents, qui ne sortent pas de la gueule, et se servent de leur trompe, dont l'extrémité se termine par une espèce de doigt avec lequel ils peuvent saisir les plus petites graines, pour porter leur nourriture à leur bouche. Les femelles ne portent pas leur produit plus de deux ans; comme les petits sont difficiles à élever et que leur croissance et lente, et qu'ils ont besoin, pendant longtemps, du lait de leur mère pour

acquérir leurs forces, la nature y a pourvu, en faisant que les femelles ne conçoivent que tous les sept ans.

Leur peau est des plus fortes et des plus dures, épaisse de quatre doigts, tellement qu'un coup d'arquebuse peut à peine la pénétrer. Les éléphants ne sont pourtant d'aucun usage aux indigènes, qui ne savent pas les dresser, quoiqu'ils pourraient tirer d'eux un grand secours pour les transports.

Pour prendre les éléphants, on creuse de grandes fosses, un peu plus larges au fond qu'en haut, de façon que la bête ne puisse s'en échapper et on les couvre des herbes et des feuilles dont ils sont le plus friands, disposées de façon à ce qu'ils ne s'aperçoivent du piège qu'en y tombant. Au sujet de captures de ce genre, Edouard raconte une histoire digne d'être rappelée, dont il assure avoir été le témoin oculaire sur les bords du Coanza. Il vit, dit-il, tomber dans une fosse pareille un petit éléphant qui suivait encore sa mère; la mère essaya de l'en tirer, sans se laisser détourner par le grand bruit que menaient les chasseurs autour d'elle; et quand elle vit que ses efforts étaient inutiles, aimant mieux voir son petit mort qu'au pouvoir des hommes, elle combla la fosse d'un entassement de terre, de pierres et d'arbres. Cet animal, pour si puissant qu'il soit, et si confiant en sa force qu'il n'en craint

aucun autre, est tout à fait inoffensif et ne fait de mal à personne sans être provoqué. Quelquefois il traverse les villages sans y causer de dommage aucun, se contentant d'enlever en l'air avec sa trompe ceux qu'il rencontre, et de les remettre doucement à terre.

L'éléphant se plaît dans l'eau ; on le rencontre en grandes troupes près des lacs et des fleuves, surtout vers l'heure de midi, où il se défend de l'ardeur du soleil en entrant à demi dans l'eau, et en arrosant le reste de son corps avec sa trompe. On ne les rencontre presque jamais seuls, mais en troupeaux, comme chez nous les vaches et les cerfs, et Edouard assure en avoir vu dans une vallée fraîche, près de la ville de Casanza, plus de cent réunis, tant de grands que de petits suivant leur mère. A cause du grand nombre de ces bêtes, l'ivoire avait peu de valeur avant l'arrivée des Portugais ; on a commencé à l'estimer depuis leur arrivée ; mais, il y en avait tant, dispersé depuis des siècles par monts et par vaux, que les Portugais en ont encore acheté des masses à vil prix. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit moins précieux de nos jours que dans l'antiquité.

Il n'existe pas de plus gros animal que l'éléphant dans ces pays. On n'y sait rien de certain non plus du Rhinocéros que les Indiens appellent Bada ; mais, comme on apporte d'Anzica au Congo les cornes que ces animaux ont sur le

nez, et dont on se sert pour différents usages médicaux, on ne peut douter qu'il ne s'en trouve au Congo, sinon un grand nombre, du moins quelques individus. D'autre part, dans l'Anzica, il y a beaucoup de lions, comme dans d'autres parties du monde, mais on n'en voit jamais dans le Congo, et particulièrement dans la province de Bamba. Les tigres [1], au contraire, que les indigènes appellent Engri, y sont très nombreux. Edouard raconte de leurs mœurs quelque chose de merveilleux ; c'est que, dans une de ses expéditions, il ne les a jamais vus attaquer un blanc, et au contraire, s'acharner contre les noirs ; quand il était forcé de passer la nuit en plein air, les tigres tuaient les nègres de sa compagnie, sans faire aucun mal aux blancs. Ils sont si audacieux dans ce pays, qu'ils viennent enlever le bétail jusque dans les cours des maisons. Ils sont presque semblables aux lions pour la férocité, la force, le rugissement ; ils s'en distinguent par la couleur de leur peau, qui est tachetée. On les prend de différentes manières, ou morts en les empoisonnant à l'aide d'un appât, ou en les tuant à coups de traits, ou vivants, avec des lacets, en se servant d'une chèvre pour appât ; les lacets sont arrangés de manière que plus la bête cherche à s'en dépêtrer, plus elle s'y entortille. On en

[1] C'est-à-dire les panthères.

prend aussi de jeunes. Edouard raconte qu'on lui en apporta un qui n'avait pas plus de quinze jours ; il l'éleva comme un chien ; ce tigre ne se laissait toucher que par son maître, grondant et montrant les dents quand une autre personne l'approchait ; Edouard voyant que rien ne pouvait dompter la férocité native de cet animal, qui lui étrangla un chien et un zèbre auxquels il tenait beaucoup, se décida à le tuer d'une balle d'arquebuse.

Le danger que les tigres font courir aux hommes et aux autres animaux, fait que le roi accorde une prime à ceux qui en tuent et lui apportent la peau en témoignage ; mais il faut que la peau soit encore garnie des soies longues et rudes qui croissent autour de la gueule de la bête, sans quoi ceux qui l'apportent, au lieu d'être récompensés, sont punis, sous soupçon de poison ; car ces soies sont un poison actif, qui mêlé aux aliments, fait mourir d'une maladie pareille à la rage.

Il existe aussi, dans ce pays, comme en d'autres lieux de Barbarie et d'Afrique, un animal appelé zèbre ; il ressemble tout à fait à une mule, pour la forme et la taille ; mais ce n'est pas une mule, car il est fécond ; et pour la couleur, il est différent de la mule, et de tous les autres animaux. Il est, en effet, de trois couleurs, noire, blanche et isabelle, qui forment des bandes larges de trois

doigts, dirigées du dos vers le ventre, et bariolant tout le corps. La queue est brillante, de couleur roussâtre ; le pied et le sabot sont ceux d'une mule ; sa course est légère et rapide comme celle du cheval, qu'il dépasse même ; d'où le dicton portugais, en parlant d'un homme agile, qu'il est plus rapide qu'un zèbre.

Le zèbre a une portée par an, ce qui fait qu'il est très commun, mais il ne sert à rien aux indigènes. Il pourrait faire office de cheval à la paix et à la guerre, dans ces pays où la nature l'a mis à la place du cheval ; mais les indigènes n'ont pas de chevaux, ne savent pas soumettre les bœufs au joug, ni le zèbre au frein, et font faire par des hommes tout le travail que pourraient faire ces animaux. De même que toutes les charges sont portées à dos d'homme, ils se font eux-mêmes voiturer en litières ou en chaises couvertes sur les épaules d'esclaves qu'ils tiennent toujours à leur portée pour cet office. S'ils veulent faire une longue route en peu de temps, ils s'entourent d'un grand nombre de ces porteurs, de façon que quand les premiers sont fatigués, d'autres puissent les remplacer, puis d'autres, et se relayant ainsi, ils dépassent un cheval trotteur.

Un autre quadrupède de ce pays est le Dante[1]

[1] L'Antilope Bubale ? La description s'y rapporte assez sauf la taille et la férocité. Est-ce plutôt le Gnou ?

un peu plus petit qu'un bœuf, et lui ressemblant assez pour la forme de la tête et du reste du corps. Sa couleur est roussâtre ; il a des cornes de chèvre, toutefois polies et d'un noir luisant, dont on se sert pour faire divers objets, comme de celles du buffle. Sa peau est d'un grand usage ; on l'exporte en Portugal et de là en Allemagne, où on la travaille comme celle du buffle et du daim, pour faire des vêtements inusables. Le roi de Congo voudrait bien avoir des ouvriers sachant travailler ces peaux, mais, faute de mieux, les indigènes s'en servent sans les tanner, et en couvrent leurs écus et boucliers. Cet animal est très sauvage, et si les chasseurs ne sont bien adroits et agiles, il les met à mal, car il les poursuit sans crainte, et s'il les atteint, il les déchire avec ses dents, comme ses cornes sont inoffensives [1], et les foule aux pieds jusqu'à ce qu'ils soient morts. On les tue à coups de flèche, et maintenant, à coups d'arquebuse.

On trouve aussi, en grand nombre des buffles et des ânes sauvages, que les Grecs appelaient Onagres. Un autre animal de ce pays, nommé Empalanga, ressemble au bœuf par l'aspect et la taille, si ce n'est qu'il a le port de tête et de cou du cerf ; ses cornes sont droites, longues, anne-

[1] En effet, à la façon dont les cornes du Bubale sont implantées, l'animal ne peut pas s'en servir pour frapper.

lées, et courbées vers l'intérieur à l'extrémité. Quoique cet animal soit sauvage, il est inoffensif; sa sauvagerie n'est pas telle qu'on ne puisse l'accoutumer à la charrue, si les indigènes y mettaient quelque industrie.

On trouve au Congo, de grands troupeaux de bœufs et de vaches, et force porcs domestiques et sauvages. On y trouve aussi de grands troupeaux de chèvres et de brebis ; les uns et les autres font par an trois ou quatre portées, surtout les brebis, et Edouard assure que leurs portées sont toujours de deux petits.

Les loups de ces pays sont particulièrement friands d'huile de palmes; ils ont le nez aussi fin que les chiens, et la flairent de très loin ; et à moins qu'on ne la garde soigneusement dans les cabanes, ou au milieu des campements de ceux qui la transportent, ils vont la voler [1]. L'huile qu'on tire du fruit des palmes est épaisse, et a la consistance du beurre; on la conserve, assez mal d'ailleurs, dans des écorces de courges, et il est curieux de voir le loup voleur saisir avec ses dents cette espèce de vase et le rejeter sur son épaule, comme chez nous les loups font des moutons qu'ils enlèvent pour courir plus vite et échapper aux coups.

[1] Les petits loups du Soudan égyptien sont très adroits et très hardis pour aller voler du beurre jusque sous la tente.

Dans cette province de Bamba, on trouve aussi beaucoup de cerfs, de cabris [1], de daims, et autres animaux qu'on voit par grands troupeaux, sans compter les lapins et les lièvres. Le gibier est trop nombreux pour les chasseurs. On y rencontre aussi beaucoup de civettes, que les indigènes élevaient dès avant l'arrivée des Portugais, pour en tirer le musc, du parfum duquel ils se délectent. En Manibatta, on prend aussi des zibelines, les plus belles et les plus précieuses [2]; une seule peau est estimée au prix d'un esclave, et personne n'en porte sans une autorisation expresse du prince. Les Anziquiens prennent aussi beaucoup de martres, de la peau desquelles ils se vêtissent, comme nous verrons plus loin. Il y a aussi beaucoup de singes dans le pays de Songo, sur les bords du *Zaïre* : les grands personnages se divertissent à les voir imiter tous les gestes d'un homme [3].

Les serpents de ce pays sont d'une taille effroyable, en comparaison des nôtres, surtout les serpents de marais, dont quelques-uns ont plus de 25 spithames de long, et de 5 de large, avec un ventre si gros qu'ils peuvent avaler d'un

[1] C'est-à-dire de petites antilopes.

[2] Je ne crois pas qu'il s'agisse de la vraie zibeline.

[3] Il est singulier qu'il ne soit pas fait mention d'un animal aussi remarquable que le gorille.

coup un cerf entier, ou un animal de la même taille [1]. Ils sortent de l'eau, et y rentrent quand ils sont repus; d'où leur vient le nom de « grands nageurs », que leur donnent les indigènes. Ils montent aux arbres les plus élevés, du sommet desquels ils guettent le passage des animaux; quand leur victime est près d'eux, ils se lancent sur elle avec une impétuosité extraordinaire, la tuent de leurs morsures et du poids de leur masse, la traînent dans quelque solitude voisine, et l'engloutissent entière, avec la peau, les os et les chairs. Il arrive souvent que gorgés de trop de nourriture, ils deviennent comme ivres, et tombent dans un sommeil si profond qu'à ce moment un enfant peut les tuer. Cette réplétion et ce sommeil durent de cinq à six jours, au bout desquels ils retrouvent leur vivacité, et se remettent à chasser. Ils changent de peau à époque fixe; quelquefois leur peau devenant rugueuse, par suite du gonflement que leur cause un excès de nourriture, ils s'en dépouillent avant le temps. Les Éthiopiens mangent leur chair en grillades, et la tiennent pour plus délicate que celle des poules; mais ils ont du mal à s'en procurer, si ce

[1] L'auteur veut dire, sans doute, non pas un cerf, mais un animal presque aussi gros qu'un cerf, en admettant qu'il n'ait pas de cornes, qu'aucun python ou boa n'avalerait. Il y a un peu d'exagération : les grands ophidiens se nourrissent de rongeurs et de petites antilopes sans cornes.

n'est quand les grandes chaleurs amènent des incendies de forêts; alors on trouve à demi grillés tous les serpents qui se sont éloignés de leurs lacs, et on se régale de leur chair. On trouve aussi dans ces pays des vipères tellement venimeuses que leur morsure cause la mort en vingt-quatre heures, au milieu de douleurs atroces. Les indigènes se munissent soigneusement de certaines herbes que l'expérience leur a enseigné à employer comme antidote. On y trouve aussi un animal bipède, de la taille d'un mouton et de la forme d'un dragon : il a des ailes et une longue queue; sa tête est oblongue, sa gueule garnie de plusieurs rangées de dents acérées. Il se nourrit de chairs crues; sa peau nue présente comme des dessins d'écailles verdâtres [1]. Les païens le révèrent comme divinité; et jusqu'à nos jours, leurs seigneurs l'élèvent en grand soin et admiration, et l'exposent quelquefois à l'adoration du peuple, à cause des riches offrandes qu'il leur rapporte.

[1] S'agit-il d'une chauve-souris roussette, à laquelle cette description conviendrait assez bien, sauf exagération de la taille? Mais la roussette a des poils. — Ou simplement d'un squelette de ptérodactyle ou d'iguanodon, auquel l'imagination de l'auteur, en voyant son aspect fantastique, aura prêté des écailles vertes? Mais on parle d'un animal vivant. Le lézard dragon qu'on trouve en Arabie est beaucoup plus petit, et a quatre pieds bien apparents.

On y trouve aussi des caméléons. Cet animal est quadrupède; il ressemble à un moyen lézard, sauf qu'il a la tête plus grosse et les pieds plus larges; sa queue est dentelée en scie et recourbée comme un hameçon [1]; il habite au sommet des rochers les plus élevés. Il ne se nourrit pas comme les autres animaux, d'herbes ou de produits de la terre, mais ne vit que d'air [2]. Sa couleur est ordinairement verdâtre ou bleue, mais change subitement en d'autres couleurs variées. On voit aussi dans ce pays une espèce de serpents, la plus venimeuse de toutes, que la nature a pris soin de rendre facile à éviter, car ils produisent, en marchant, un bruit assez fort pour qu'on puisse les entendre et les tuer sur-le-champ; leur queue est garnie d'un cylindre rond [3]; on dit que ce cylindre, ainsi que leur tête, est un remède contre la fièvre, et les constrictions du cœur. Tels sont la plupart des animaux terrestres de ce pays, plus ou moins répandus, suivant les cantons. Je vais dire quelques mots des volatiles.

De même que l'éléphant, parmi les animaux terrestres, l'autruche tient la première place parmi les volatiles. On la trouve sur les confins

[1] C'est-à-dire prenante.

[2] Le caméléon se nourrit de petits insectes.

[3] Il s'agit du serpent à sonnettes ou crotale.

de Sundo et de Batta, du côté de Muzombo; ses œufs éclosent à la chaleur des rayons solaires. Les indigènes font de ses plumes des insignes militaires, en y mêlant les plumes ocellées du paon, et en les disposant en cercle, comme les éventails dont se servent les dames italiennes. On y trouve aussi des paons, mais dans une seule forêt d'Angola, qui est entourée de murs, et où le roi les nourrit avec grand soin, car leurs plumes servent d'insignes royaux, et il est défendu aux particuliers d'en élever. Les coqs, qu'on appelle ici Coqs-d'Inde, se trouvent dans ce pays à grand'foison, comme aussi les oies et les canards, tant domestiques que sauvages; il y a telle quantité de perdrix que les enfants les prennent au filet. Les faisans, les colombes, les tourterelles, ne manquent pas, non plus que les oiseaux carnivores, aigles, faucons et vautours, mais ils n'ont pas l'industrie de les dresser.

Il y a force oiseaux marins, de ceux que les Portugais appellent pélicans; ils sont blancs, de grande taille, nagent sous l'eau, et ont l'estomac si vaste et si chaud, qu'ils avalent un poisson entier et le digèrent en peu de temps; les indigènes se servent de leur peau pour corriger la froideur d'estomac. On y trouve aussi un autre oiseau ressemblant à une grue; il a le bec et les pieds rouges, la taille d'une cigogne, le plumage blanc et rouge, animal beau à voir, et bon à

manger [1]. On y trouve aussi diverses espèces de perroquets; les uns sont gris cendré, grands, et parlent très bien [2].

Les autres sont plus petits, verts, et n'ont pas la langue si déliée [3]. On y voit aussi des petits oiseaux, un peu plus gros que ceux des Canaries, qu'on a introduits dans ce pays, où on les a portés des Iles Canaries, à cause de la douceur de leur chant; d'autres ont le bec et les plumes rouges, d'autres sont verts avec le bec et les pieds noirs, d'autres blancs, d'autres noirs, qui sont les plus excellents de tous, et peuvent reproduire, non seulement les sons, mais la parole, d'autres multicolores; tous chantent à ravir; d'où les seigneurs les tiennent en estime, et se les procurent à tous prix, pour les nourrir en cage.

[1] C'est le flamant rouge.

[2] Le perroquet Jaco, ou du Gabon.

[3] La perruche.





CHAPITRE XII

De la seconde province, qui s'appelle Sogno.

Elle s'étend du fleuve Ambrize jusqu'au septième degré et demi vers le nord, au travers des fleuves Lelunda et *Zaïre*, jusqu'aux Roches Rouges, qui sont sur les confins du royaume de Loango : au milieu de cette province est une ville portant le même nom, où réside le gouverneur. Ceux qui gouvernent cette province s'appelent Mani Songo[1], c'est-à-dire,

[1] Je suis le texte, qui change fréquemment l'orthographe des noms propres ; c'est *Sogno* qu'il faudrait, ou *Sonho*, à la portugaise.

seigneurs de Songo, et sont, pour la plupart, de famille royale; le gouverneur actuel en est, et s'appelle Don Diego Manisongo. Il a sous lui plusieurs satrapies, et aussi d'autres provinces, qui avaient autrefois leur propre juridiction, comme aujourd'hui les peuples de Mombala, qui lui sont aussi soumis. De l'autre côté du *Zaïre*, vers le nord, est la terre des Palmes, ainsi nommée du grand nombre d'arbres de cette espèce qui y croissent; elle s'étend jusqu'au royaume de Loango, dont le roi, qui était autrefois, ainsi que d'autres, vassal de celui de Congo, est maintenant de son plein droit, et porte le titre d'Ami du roi. Vers l'orient, cette province comprend des montagnes qui séparent le Congo de l'Anzica, en laissant l'Anzica au nord. En voici assez sur cette province, dont il n'y a rien de particulier à dire que nous n'ayons dit plus haut.

Dans le royaume voisin et adjacent de Loango, il y a grand'foison d'ivoire, à cause du grand nombre d'éléphants; il s'y vend à vil prix; les habitants le troquent contre du fer qui n'existe pas chez eux, ou qu'ils n'ont pas l'industrie d'extraire de leurs mines, et on y échange la plus grande défense contre le plus petit clou de navire. C'est là, comme nous l'avons dit, qu'on tisse différentes espèces d'étoffes avec des fibres de feuilles de palmier; elles ont d'autant plus de

valeur qu'elles sont plus ténues et plus fines. Le pays abonde en vaches et autres bêtes, tant sauvages que domestiques. Les indigènes sont payens et idolâtres, ayant pour dieux le soleil comme mâle et plus grand, et la lune comme femelle et plus petite [1]. Il semble qu'ils embrasseraient facilement la foi chrétienne, s'ils avaient quelqu'un pour les instruire, puisque la plupart de leurs voisins, qui habitent le Congo et la province adjacente, sont convertis [2]. Ils sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, surtout ceux de l'Anzica et du Congo.

[1] Ce culte d'une divinité mâle et d'une autre femelle se trouve à l'origine de presque toutes les religions.

[2] Il ne reste pas grand'chose, aujourd'hui, de toutes ces conversions bâclées par les Portugais au XVIe siècle.





CHAPITRE XII

De la troisième province qui est Sundo.

Elle est tout près de la capitale du Congo, que les Portugais appellent Saint-Salvator. Sa frontière commence à 40 milles de cette cité et s'étend jusqu'au fleuve *Zaïre*, au delà des cataractes que nous avons décrites plus haut, comprenant les deux rives du fleuve jusqu'à l'Anzica vers le nord. Vers l'orient, elles remontent le fleuve *Zaïre* jusqu'à son confluent avec le Brancaris et jusqu'au pied des Montagnes de Cristal. Sa capitale est située dans les confins

de la province de Pango vers le sud, non loin des cataractes ou rochers d'où tombe le *Zaïre*, et porte le même nom que la povince, c'est-à-dire, Sundo.

Cette province tient le premier rang, et est, en quelque sorte, le domaine patrimonial du royaume; c'est pourquoi on met à sa tête le premier-né du roi, ou celui qui est destiné à la succession du royaume. Pour en donner un exemple, pendant la vie du premier roi chrétien de Congo, qui fut Don Juan, le gouverneur de cette province était son fils aîné Alphonse, qui lui succéda après sa mort. Les rois suivants ont observé cette coutume, donnant pour gouverneur au Sundo ceux auxquels ils réservaient la succession du trône. Ainsi, le présent roi Alvaro II, avant la mort de son père Alvaro Ier, fut quelque temps gouverneur de Sundo. Dans tout le royaume de Congo, personne n'a un héritage à lui, dont il peut disposer à son gré : mais le roi les revendique tous pour lui et les donne ou les vend à qui lui plaît [1]; même les fils du roi sont soumis à cette loi ; s'ils ne payent pas au roi les impôts annuels et établis, on ne se gêne pas pour les supplanter, et ils doivent supporter qu'on

[1] En remplaçant « Roi » par « État », on voit que le collectivisme le plus avancé existait au Congo, et que la propriété y était abolie.

leur succède. Pareille chose arriva naguère au roi d'aujourd'hui alors qu'Edouard Lopez vint dans le pays pour la première fois. Comme il était trop magnifique dans son administration et trop libéral envers les satrapes placés sous ses ordres, il ne lui resta plus de quoi payer l'impôt à l'époque fixée; et le roi le destitua de ses fonctions et le mit en disgrâce.

Différents satrapes sont soumis à ce gouvernement. On y fait grand commerce avec les peuples voisins, important du sel, des étoffes teintes de l'Inde et du Portugal, des coquillages qui tiennent lieu de monnaie : on reçoit en échange des toiles de feuilles de palmier, de l'ivoire, des peaux de zibelines et martres, et des ceintures tissées en feuilles de palmier, qui sont fort estimées. Il y a grande abondance de cristal, ainsi que de divers métaux. Les indigènes recherchent surtout le fer, en comparaison duquel ils tiennent pour inutiles tous les autres métaux, dont ils ne peuvent fabriquer ni couteaux, ni armes, ni haches, ni autres ustensiles nécessaires à la vie.





CHAPITRE XIII

De la quatrième province qui est Pango.

Jadis, elle était libre, et de sa propre juridiction ; mais les dernières guerres l'ont assujettie au roi de Congo, qu'elle reconnaît pour seigneur. Vers le nord, elle touche au Sundo, vers le midi, au Batta, vers l'occident, à la province royale, et à l'orient, s'étend jusqu'aux Montagnes du Soleil. Sa capitale est située sur la rive occidentale du fleuve Barbela, et s'appelait autrefois Panguelungo, qui est devenu par cor-

ruption Pango [1]. La province est séparée en deux par le fleuve Barbela, qui sort du même lac que le Nil, traverse un lac plus petit nommé Aquilunda [2], et se jette dans le *Zaïre*. Quoique cette province soit beaucoup plus petite que les autres, elle ne paie pas un tribut moindre. Les indigènes ne diffèrent des Congiens ni par le langage, ni par les mœurs, quoique autrefois ils n'aient pas été sous le même roi. Le gouverneur Manipango appartient à la noblesse de la plus ancienne souche du Congo. Pour cette raison et pour son grand âge, et pour sa particulière sagesse (car depuis plus de cinquante ans, il gouverne cette province avec bonheur, et sans opposition), il est très agréé du roi, et toujours employé par lui dans les conseils les plus importants et les plus secrets. Le commerce des indigènes est le même que celui de Sundo.

[1] Cette contraction est à noter au point de vue linguistique. On voit que les langues nègres subissent avec le temps les mêmes contractions que les autres langues, et suivant les mêmes règles.

[2] Achelunda, plus haut.





CHAPITRE XIV

De la cinquième province qui est Batta, autrefois Aghirimba.

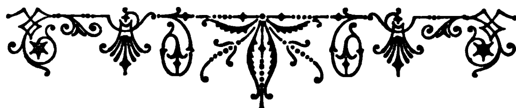
Ses confins sont, vers le nord, les mêmes que ceux de Pango; vers l'orient, ils s'étendent au delà du fleuve Barbela jusqu'aux Montagnes du Soleil et aux pieds des Montagnes de Nitre, et vers le midi, elles vont des Montagnes susdites, en passant le confluent des fleuves Barbela et Caringa, jusqu'aux montagnes que les Portugais appellent *Quemadas*, c'est-à-dire brûlées. La capitale porte le même nom que la province. C'était autrefois un

royaume antique et puissant; mais, à cause des dissensions des grands, les habitants d'un commun accord et sans combat, se sont soumis au roi de Congo; d'où vient qu'ils jouissent d'immunités et de privilèges particuliers. Leur gouverneur est de leur souche royale indigène, soumis néanmoins au bon plaisir du roi de Congo, qui en dispose comme sien. Au conseil, il tient la place la plus proche du roi, et son autorité est telle que personne n'oserait le contredire dans les délibérations; on ne doute même pas que si la lignée royale du Congo venait à s'éteindre, ce ne fût à lui que serait dévolue la succession. Il paraît quelquefois à la table du roi, mais au-dessous de lui, et mangeant debout : honneur, toutefois, qui n'est accordé à personne, pas même aux fils du roi. Sa suite est royale; des joueurs de flûte et de castagnettes en font partie, comme de celle du roi. Les Portugais l'appellent prince de Batta, parce que, comme nous l'avons dit, si la succession mâle de la lignée royale venait à faire défaut, c'est à lui qu'elle reviendrait. Il est presque toujours en guerre avec les peuples païens des alentours, contre lesquels il peut conduire jusqu'à soixante-dix et quatre-vingt mille de ses gens. Et comme il est toujours en armes, y étant forcé, le roi lui a accordé d'avoir des arquebusiers d'entre ses sujets, privilège qui n'est octroyé à aucun autre gouverneur, ni même

aux fils du roi; on leur donne, en effet, des arquebusiers étrangers, principalement des Portugais, qui sont à la solde du roi. Edouard ayant demandé au roi pourquoi il n'accordait pas aux autres les mêmes privilèges qu'au prince de Batta, le roi lui répondit que si l'un d'eux se révoltait, ayant à son service un ou deux milliers d'arquebusiers, ses forces ne lui suffiraient pas pour résister à la révolte, et qu'il ne le permettait au prince de Batta que contraint par la nécessité.

En effet, du côté de l'orient, au delà des Montagnes du Soleil et de Nitre, des deux côtés du Nil, sur les confins du royaume de Monoemugi habitent des peuples belliqueux nommés Giaqua par les Congiens, et qui, dans leur propre langue, s'appellent Agag; ils sont adonnés au vol et au brigandage, et comme ils infestent plus particulièrement cette province et ses confins, il faut toujours être sous les armes pour leur résister; en quoi les arquebusiers, dont ils ont le plus peur, sont d'un grand secours. Ce prince a sous lui beaucoup de satrapes. Ses sujets s'appellent Monsobi; ils sont plus robustes que ceux de Mocicongo et plus tenaces, comme on le voit par les esclaves qu'on achète. Le commerce est le même que celui que nous avons dit plus haut. Le revenu et l'impôt royal de cette province rendent le double de celui des autres.





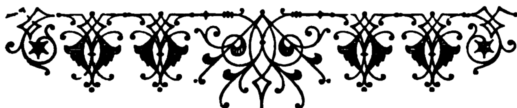
CHAPITRE XV

De la septième et dernière province Pemba.

Elle est située dans le milieu du royaume, dont elle est comme le cœur, enfermée qu'elle est par toutes les autres. Son gouverneur actuel est Don Antonio Manipemba, second fils de feu Alvaro Ier, et frère du roi. Il était le préféré de son père qui ne pouvait rien lui donner de plus précieux que cette province, excepté le royaume même; ce qu'il eût fait s'il n'eût craint une révolte. Cette province est donc le centre du royaume et c'est là que se trouve la

capitale, comme nous le dirons plus loin; elle est le domaine privé du roi, qui y tient sa cour. Le gouverneur de la province a sa résidence dans une autre ville, située au pied des Montagnes Brûlées, au bord du fleuve Coanza qui sort du lac Aquilunda et se jette dans la mer après avoir arrosé toute cette province. Dans Pemba résident aussi la plupart des courtisans et presque toute la noblesse, afin d'être plus à portée de la cour du roi. Sous la domination du gouverneur sont des satrapes, presque toujours en guerre contre les peuples voisins du Bamba, qui s'appellent Chizzamas; ceux-ci ont secoué le joug du Congo, prétendant vivre sous leur propre juridiction, et les satrapes les pressent ainsi pour les ramener à leur ancienne sujétion.

Il nous reste maintenant à passer au second livre, où nous traiterons de la ville royale et de son territoire, depuis le temps où le roi a été amené à embrasser la foi chrétienne et à recevoir le baptême; nous parlerons de ses mœurs et de celles de ses courtisans, de leur état militaire et politique. Nous décrirons ensuite brièvement les royaumes adjacents vers le midi, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, le royaume de Prêtrejean, le continent et les fleuves du versant de l'Océan indien, le Nil, son origine, ses crues, toutes choses miraculeuses pour ceux qui les ignorent.



LA RELATION

DU CONGO

LIVRE II

CHAPITRE I

De la Situation de la Capitale qui porte le nom de Congo.

Bien qu'il soit entendu que cette cité fasse partie de la province de Pemba, néanmoins, comme avec son territoire qui comprend vingt milles ou environ, elle est gouvernée directement par le roi, nous jugeons expédient de lui consacrer un chapitre à part. Autrefois, les indigènes l'appelaient *Banza* qui veut dire « la Cour Royale »; aujourd'hui les

Portugais ont changé son nom, et l'appellent Saint-Salvator. Elle est située à 150 milles de la mer, sur une montagne très haute toute en pierre, qui contient quelques veines de fer, mais qui ne forme qu'un bloc de rocher, dont les pierres sont très dures et très propres à bâtir. Le sommet de la montagne est un plateau entièrement cultivé et habité; ce plateau a dix milles de circuit, et est couvert de belles cultures et de maisons qui abritent plus de dix mille habitants. La terre y est fertile, l'air tempéré et sain, les sources très limpides, les eaux bonnes à boire, et ne causant aucune incommodité à aucune époque de l'année. On y élève, en grand nombre, toutes espèces de troupeaux. Le sommet s'élève au-dessus de tous les sommets d'alentour, d'où les Portugais lui ont donné le nom de « Otteiro », c'est-à-dire « La Guette »: en effet, on peut de là, parcourir de l'œil toutes les régions avoisinantes, comme du haut d'une guette; du côté du nord et de l'ouest, où aucune montagne n'arrête la vue, on voit bien au loin.

Les premiers seigneurs de ce domaine ont choisi le sommet de cette montagne pour y établir la capitale du royaume et le siège royal, à cause de deux raisons: la première, parce qu'elle est située au milieu, et comme à l'ombilic de tout le royaume, et que de là on peut aisément porter secours aux endroits où il est besoin; la deuxième

est qu'elle est en lieu élevé, sain et fortifié par la nature de telle façon qu'il est inexpugnable contre n'importe quelle force. La route royale qui conduit de là vers la mer, sur une longueur de cent cinquante milles, est large, bien entretenue, et pavée sur un parcours de cinq milles. De l'autre côté, vers l'orient, le pied de la montagne est baigné par une rivière dans laquelle les femmes vont d'habitude laver le linge; elles ont un mille entier à faire pour y descendre. La montagne est entourée de vallons bien cultivés partout, à cause de la fertilité du lieu et du nombre d'habitants qui manquent d'espace. Un coin tourné vers l'ouest est entouré d'un mur; c'est le premier roi chrétien qui la fit bâtir, et donna cette enceinte aux Portugais, pour qu'ils pussent y habiter en sécurité. En face, il habite lui-même dans son palais, qui est, avec les autres maisons royales adjacentes, pareillement entouré d'un mur; entre les deux enceintes on a ménagé une place vaste et ample; au milieu s'élève l'église métropolitaine, avec son cimetière, sur le côté de laquelle donnent les portes des Portugais, et des courtisans qui habitent à côté d'eux. Outre ces deux enceintes entourées de murs, tout le sommet de la montagne est couvert de constructions et, en particulier, des maisons des nobles, dont chacun, suivant sa commodité et pour être plus près de la Cour, occupe, avec sa

famille, un espace qui contiendrait presque une ville [1].

Le tour de la ville portugaise et de celle du roi est presque d'un mille pour chacune; les murs assez épais et solides pour défier n'importe quel choc. Les portes de ces deux villes ne sont fermées ni gardées de nuit, car la paix et la tranquillité la plus profonde y règnent. Sur tout le plateau on trouve de l'eau en abondance; mais on ne s'en sert ni à la cour, ni dans la ville portugaise, à cause de la douceur de l'eau qui sort d'une source qui se trouve un peu plus bas, à une portée de trait vers le nord, et d'où on se fait apporter l'eau par les esclaves qui vont y puiser avec des vases en bois, en terre, ou des courges creuses. Le plateau est partout fertile, couvert de cultures, de belles prairies, d'arbres toujours verts, et abondant en toute espèce de légumes. Le principal produit est une graine appelée luco, qui ressemble à du chènevis, si ce n'est qu'elle est un peu plus grosse [2]; on l'écrase dans des moulins à bras, et on en fait une pâte dont le pain n'est pas moins bon que le pain blanc de froment. Ils ont aussi une espèce de millet blanc, que les Por-

[1] On sait combien, à cette époque, nos villes d'Europe étaient resserrées.

[2] Ce qu'on appelle dourrah dans le Soudan égyptien. — Une variété de millet, « Holcus sorghum. »

tugais appellent *mazza di Congo*, c'est-à-dire graine de Congo; l'enveloppe de l'épi est la plus utile qu'ils aient, car elle sert à nourrir les porcs. Le *riz* y est à bas prix : il porte le nom de *mazza di Mamputo* « graine de Portugal. » Mamputo est le nom que les indigènes donnent au Portugal. Ils possèdent de nombreux arbres fruitiers, de différentes espèces, et n'ont aucun besoin de fruits étrangers ou d'outre mer. Ils ont des cédrats, des limons, des oranges excellentes qui ne sont ni trop douces, ni trop amères, et qui ne font aucun mal [1]. Pour donner une idée de la fertilité de l'endroit, Edouard rapporte qu'il a vu un grain de grenade, planté dans la pulpe même du fruit, germer en quatre jours. On y trouve en grande quantité un fruit nommé *banam* par les indigènes [2], que je crois être le même que le *musa* d'Egypte et de Syrie, auquel il ressemble tout à fait pour la forme et le goût, sauf que la plante qui le porte atteint, dans ce pays, la hauteur d'un arbre [3]; les indigènes taillent l'arbre, pour rendre le fruit plus succulent, comme il l'est en réalité.

[1] Au XVI[e] siècle, on considérait l'orange, surtout dans les pays du nord, comme un fruit lourd et malsain.

[2] La banane.

[3] En effet, le bananier d'Égypte et de Syrie ne vient pas bien haut.

Un grand nombre d'espèces d'arbres de ce pays sont confondues sous le nom de palmiers; on ne donne pas seulement ce nom à celui qui porte les fruits que nous appelons dattes, mais encore à plusieurs autres. Parmi eux, nous citerons celui qui porte les fruits appelés cocos, c'est-à-dire singes, parce qu'à l'intérieur, ils ressemblent à une tête de singe. Il y a aussi des palmiers qui, par un présent admirable de la nature, donnent à la fois de l'huile, du vin, du vinaigre, des fruits, et du pain. L'huile ressemble au beurre pour la consistance et la couleur, si ce n'est qu'elle est un peu verdâtre; on la tire de la pulpe du fruit, comme chez nous des olives, et on s'en sert pour la cuisine, l'éclairage et la confection des onguents; cuite, elle peut se conserver longtemps sans se gâter [1]. La coque du fruit, ressemble un peu à celle des amandes, sauf qu'elle est un peu plus dure, et contient une espèce de moelle délicieuse, dont on fait un pain nourrissant. Quand on perfore le sommet de l'arbre, il en coule un liquide qu'on recueille dans des vases; il est d'abord pareil au lait pour la couleur et le goût; au bout de quelques jours, il prend de l'acreté, et enivre comme du vin, puis il s'aigrit, et sert de vinaigre. On le boit généralement quand il est encore frais, et il n'est pas seulement agréable au

[1] C'est le palmier à arachides.

goût, mais utile à la santé, car c'est un diurétique, et il fait disparaître les calculs de la vessie, de sorte qu'on ne trouve dans ce pays personne qui ait la pierre. D'autres palmes portent des fruits appelés cola, ressemblant à une pomme de pin; leur pulpe contient quatre graines rouges en forme de chataigne, très utiles aux indigènes; ils les mâchent pour apaiser la soif et les mangent comme apéritif, car elles purgent l'estomac des humeurs superflues et nuisibles, et le fortifient; elles sont aussi très efficaces dans les affections du foie; Edouard dit avoir vu un foie de poulet presque pourri, sur lequel on mettait du suc extrait de ce fruit par la mastication, redevenir frais et sain en un moment. Ce fruit sert de nourriture ordinaire; et comme il croît en grande abondance, on l'achète pour peu de chose. D'autres palmiers sauvages produisent des fruits comestibles et portent des feuilles dont on se sert pour couvrir les maisons, tresser des paniers et fabriquer toutes sortes d'ustensiles. Un autre arbre de ce pays, nommé ogegha, porte un fruit qu'on appelle du même nom, qui ressemble à des prunes de mirabelle, de bon goût et bonne odeur. On coupe ses branches et on les plante dans la terre, si serrées qu'elles se touchent presque, et comme elles poussent très facilement des racines, elles croissent en peu de temps, et s'épaississent jusqu'à se toucher tout à

fait et à former une espèce de palissade. C'est de cette manière qu'on fortifie les maisons, et qu'on fait les murs de séparation. On dispose, comme on veut, ces branches qui doivent former les murs et on met en travers des lattes qu'on recouvre de paille, et par-dessus, des nattes bariolées en différents dessins et couleurs. Telles sont les maisons qu'ils habitent et pour lesquelles il n'est besoin d'aucune espèce de charpente. Il faut remarquer qu'ils ne construisent pas des maisons si simples, ressemblant plutôt à des cabanes de bergers qu'à des maisons, par défaut de matériaux et de pierres; car il ne leur manque, ni de pierres communes, ni d'autres des plus dures et des plus belles; on en trouve de ces dernières, d'un beau poli et d'un bel aspect, assez grosses pour qu'on puisse creuser un temple dans une seule. On peut voir, dans la principale église, une très grande porte faite d'une seule pierre [1]. Outre de pareilles pierres, il y a dans le pays des montagnes entièrement en porphyre, en marbre blanc et en jaspe veiné, que les Romains appelaient numide, éthiopique ou africain, et dont on voit deux colonnes

[1] Les portes de pierre ne sont pas rares dans la Syrie centrale; j'en ai vu des centaines, et surtout les portes de sépulcres chrétiens. Les anciens tombeaux dont les restes sont appelés dolmens étaient fermés par des portes de pierre.

dans la chapelle de Saint-Grégoire [1]; d'autres sont formées de pierres encore plus précieuses; nous citerons comme une merveille celles qui contiennent l'hyacinthe; cette pierre forme de gros filons dans certaines roches, où elle paraît compacte; dès qu'on l'en retire, elle se fendille en menus fragments, comme les grains d'une grenade [2]. Si on voulait tailler une de ces roches en colonne ou en obélisque, on la verrait parsemée de gemmes brillantes.

D'autres pierres renferment différents métaux, dont la variété les colore de différentes manières; on pourrait en faire des statues, des obélisques, des tables et autres objets de luxe [3].

Ce n'est donc pas le manque de matériaux qui oblige les indigènes à faire leurs maisons comme nous avons dit, d'autant que toutes les montagnes sont remplies de ces pierres et d'autres nécessaires pour bâtir. Ils les font ainsi, d'abord parce qu'ils y sont mieux défendus de la chaleur, ensuite parce qu'ils n'ont ni architectes, ni autres ouvriers. Ceux qui ont bâti l'église et les autres édifices ont été amenés de Portugal à grands frais.

Les tamariscs, les acacias, les cèdres, crois-

[1] A Rome.

[2] Ce sont des géodes d'améthiste.

[3] Il s'agit probablement de malachites et de jaspes.

sent en telle quantité sur les bords du Congo et y atteignent de telles dimensions qu'on pourrait en construire de nombreux et grands navires [1]; les indigènes s'en servent pour faire leur feu, ainsi que d'autres arbres d'une hauteur et d'une grosseur énormes. Ils cultivent dans leurs jardins beaucoup d'espèces d'herbages et de fleurs, entre autres, outre des plantes inconnues en Europe, des citrouilles, des melons, des concombres et des courges d'un goût excellent et d'une grosseur remarquable.

[1] J'en doute; ni le tamarisc, ni l'acacia, ne sont propres à la construction navale, et ce que l'auteur appelle cèdre, et qui est peut-être le baobab, ne l'est pas davantage.





CHAPITRE II

L'ORIGINE DU CHRISTIANISME DANS CE
OYAUME, ET COMMENT LES PORTUGAIS ONT
OMMENCÉ A Y AVOIR COMMERCE AVEC LES
IDIGÈNES.

JEAN II, roi de Portugal, désirant explorer les Indes Orientales, envoya une flotte de quelques navires avec mission de ;er la côte d'Afrique et de chercher une route ; les Indes. Après avoir découvert les Iles du Vert et l'Ile de Saint-Thomas, ils poursui- nt leur navigation et parvinrent à l'embou- re du *Zaïre* dont nous avons parlé plus haut;

ils touchèrent à la côte et se mirent à commercer avec les indigènes, qui leur parurent paisibles et disposés à recevoir les étrangers. On envoya ensuite d'autres navires, avec des marchands et marchandises de nos pays. Quelques-uns de ces marchands, voyant que le commerce était libre et d'un grand profit, désirant apprendre la langue du pays, pour mieux s'accommoder au goût de la population, s'y fixèrent avec un prêtre; ils s'y lièrent d'amitié avec le gouverneur de la province de Songo, qui avait sa résidence au port Prazza, à l'embouchure du *Zaïre*, homme de cœur et de grand conseil et oncle du roi; ce prince les reçut comme des êtres descendus du ciel dans ses états; ils cherchèrent, par bonnes raisons, à lui ôter cette opinion qu'il avait d'eux, lui affirmant qu'ils étaient hommes, envoyés par leur roi et chrétiens; ils profitèrent de cette occasion, eux et le prêtre qui les accompagnait, pour conférer avec le prince des principes de la foi chrétienne, lui montrer les erreurs et la vanité des superstitions du paganisme et l'instruire peu à peu dans la foi chrétienne, à laquelle il se convertit, renonçant à toutes ses superstitions. Alors ce prince, inspiré sans doute par le Saint-Esprit, s'en alla à la cour du roi lui proposer, non pas le commerce des Portugais, mais la vérité de leurs doctrines et de leur foi, la seule claire, la seule qui conduise au salut; il exhorte le roi à suivre son

:emple et à embrasser cette foi. Celui-ci, touché, fait amener le prêtre portugais, confère en ivé avec lui de tout ce que lui avait dit son icle, se fait instruire et n'a plus d'autre désir ie d'embrasser la foi chrétienne. Il arriva, sur s entrefaites, que les vaisseaux portugais firent urs préparatifs de retour en Portugal; le roi de ongo profita de cette occasion et envoya une nbassade à celui de Portugal, lui demandant de i envoyer quelques prêtres de chaque ordre, ır il était prêt, avec tous ses sujets, à embrasser . foi chrétienne. Par ordre du roi de Congo, le rêtre informa aussi en détail le roi de Portgal de tout ce qui s'était passé entre lui et le ongien. Jean II eut grande joie de ce message; envoya des religieux de tous les ordres, avec s ornements d'église et des vêtements pour ire la messe, des crucifix, des statues, des nages et tous les autres objets nécessaires au ılte.

Cependant, c'est-à-dire avant que d'autres navis ne fussent de retour au Congo, le gouverneur e Songo ne cessait, nuit et jour, de s'entretenir vec le prêtre portugais et profitait si bien de s entretiens, qu'il ne tarda pas à pouvoir ıstruire lui-même les indigènes, les Portugais e sachant pas encore leur langue; il avança bien la foi chrétienne dans ce royaume, que le oi et ses sujets attendaient ardemment le retour

des navires portugais et des objets nécessaires à leur initiation, ayant entièrement abandonné leurs superstitions. Enfin, cette flotte si attendue arriva : ce fut l'année de la Rédemption 1491. Elle s'arrêta à l'embouchure du *Zaïre*, où le prince de Songo, suivi de ses courtisans, vint à la rencontre des Portugais et les conduisit à sa demeure.

Le jour suivant, sous la direction du prêtre qui était resté, on construisit un temple en troncs d'arbres, que le prince lui-même et ses esclaves avaient abattus par zèle pour la religion ; on le recouvrit à la manière des indigènes, avec des nattes magnifiques, et on y dressa trois autels, en l'honneur de la Sainte-Trinité; dans cette église furent baptisés le prince lui-même, sous le vocable d'Emanuel, et son jeune fils sous celui d'Antoine, le tout en grande dévotion et solennité. Il renonça à son premier nom, car les indigènes ne portent pas des noms d'hommes, mais d'animaux privés de raison, d'arbres, d'herbes et de plantes, pour se distinguer et se reconnaître; les seigneurs et gouverneurs ne portaient pas d'autres noms que ceux de leurs province. De là, ce prince qui, jusque-là, ne s'était pas appelé autrement que Mani Songo, prit un nom chrétien quand il fut baptisé. Tous les autres indigènes, quand les Portugais leur eurent fait comprendre leur absurdité, quittèrent leurs noms sauvages et

en reçurent de chrétiens en même temps que le baptême.

Après le baptême, on chanta la messe; puis un des Portugais arrivés récemment monta sur
r- estrade, et prononça une courte harangue
ıgue portugaise; il expliqua les fonde-
'e la doctrine chrétienne nouvellement
dans ce pays; après lui, le prêtre qui
et qui avait eu le temps d'apprendre
'u Congo, développa ce discours
ıefs indigènes, dans leur propre
ıle curieuse de savoir la manière
de la conversion de son prince
dans le temple, le prince sortit
leur répéta le sermon qu'il
's exhorta, en termes pres-
'mple et à l'imiter en adop-
'dique et salutaire. Aussi-
le clergé nouvellement
Cour du roi, afin de donner
verain; un grand nombre de
..npagnent par ordre du gouver-
neur u. ..go; ils jouaient des crécelles, des cymbales, des tambours et autres instruments qu'on emploie dans les manifestations de joie, et emmenaient des esclaves pour porter les charges et les bagages des Portugais; le gouverneur commande aussi à ses sujets, que la curiosité de voir ces hommes nouveaux avait attirés en

foule, de préparer tout le long du chemin des vivres en abondance. Ils obéirent à ses ordres avec une admirable diligence; et ce fut chose merveilleuse de voir que sur toute cette longue route de cent cinquante milles qui va de la mer à la capitale du Congo, tout le chemin était si bien entretenu qu'il paraissait balayé; il était garni de vivres à foison, des deux côtés de la route; cependant les indigènes précédaient et suivaient en grand tumulte, poussant des acclamations de bienvenue. C'est la coutume chez eux, quand le roi ou quelque autre personnage de grande considération voyage, de balayer soigneusement le chemin; ils l'observèrent, en cette occasion, avec un soin si particulier que les Portugais furent vénérés comme s'ils eussent été autant de héros ou de dieux venus pour montrer au roi du pays le chemin de la béatitude éternelle.

Quand ils furent arrivés à trois jours de marche de la ville, des gens de la cour du roi allèrent à leur rencontre, non seulement pour augmenter leur suite et la rendre plus imposante, mais aussi pour les soulager autant que possible des incommodités du voyage et leur faire, au nom du roi, l'accueil le plus honorable; cela se répéta dans tous les endroits où ils passèrent. A trois milles de distance de la ville, toute la suite du roi vint au-devant d'eux, en grande

pompe et avec grand bruit, comme c'est la coutume du pays pour marquer la joie, et accueillir les gens en honneur et révérence singulière. Le concours du peuple fut tel que, non seulement les champs avoisinants, mais les collines et les arbres étaient couverts d'hommes, autant que la poussière permettait de le voir.

Le roi les attendait assis sur son trône, qui était supporté par une espèce d'échafaud, dressé à la porte de son palais; c'est l'ancienne coutume des rois de Congo, quand ils reçoivent une ambassade, ou qu'on leur apporte des tributs, ou qu'ils remplissent quelque autre fonction royale. Quand le cortège fut arrivé devant ce trône, l'envoyé de Portugal commence sa harangue qu'interprète le prêtre qui était resté au Congo; il expose les bonnes dispositions et le bon vouloir de son souverain. Quand il a fini, le roi se lève et marque par ses gestes autant que par ses paroles la joie que lui donnait l'arrivée des chrétiens; puis, toute la foule des assistants, prenant part à sa joie, fait retentir ses instruments et pousse des acclamations d'allégresse. Quand le roi se fut assis, tous, en signe d'obéissance, et pour montrer qu'ils acceptaient de tout cœur son dessein d'embrasser l'Évangile apporté par les étrangers, se prosternèrent par trois fois en élevant les pieds en l'air. On lui offrit ensuite des présents envoyés par le roi de Portugal, des vêtements sacerdotaux, des

ornements d'autel, des crucifix, des tableaux de saints, des bannières, et le reste, le tout au milieu de l'attention de l'assistance. La cérémonie terminée, le roi s'en alla et l'ambassadeur de Portugal fut conduit dans un palais [1] bâti tout nouvellement pour lui, pendant que ses autres compagnons se dispersaient dans les maisons des grands et des courtisans, où le roi leur avait fait préparer des rafraîchissements en abondance.

Le jour suivant, le roi fit appeler tous les Portugais en audience privée, pour conférer avec eux de l'ordre à observer dans la cérémonie de son baptême, et de ce qui restait à faire pour arriver à la conversion d'un peuple si nombreux. On convint qu'il fallait d'abord élever un temple où la cérémonie du baptême serait célébrée avec plus de solennité ; que pendant qu'on le construirait, on aurait le temps d'instruire le roi et sa cour dans la foi chrétienne. Aussitôt, le roi fait assembler en grande diligence et avec une célérité presque incroyable les matériaux nécessaires à la construction : le bois, les pierres, la chaux, les nattes, et tout le reste que demandèrent les architectes amenés par les Portugais. Mais le diable, qui veut toujours empêcher les bonnes œuvres, ne manqua pas de faire ses efforts pour

[1] C'est-à-dire une hutte un peu plus grande que les autres.

ver le cours salutaire de l'Évangile, par
l il savait bien que son règne serait dé-
et suscita une révolte des gens d'Anzica
abitent les deux rives du *Zaïre*, près des
ıctes, du côté du lac, et sont soumis au roi.
ɛuve, à cet endroit, comme nous l'avons dit
haut, se précipite du haut des rochers,
e sur une grande largeur, et forme plusieurs
grandes et petites, dont quelques-unes con-
ent jusqu'à trente mille habitants. Les
ınts des îles se joignirent aux rebelles des
rives et, suivant leur exemple, massacrè-
les gouverneurs royaux. Aussi, l'œuvre
e fut retardée, car il fallait, pour réprimer
volte, beaucoup de forces, et la présence
i; toutefois, son accomplissement ultérieur
ıt être empêché. Le roi envoya d'abord
e les rebelles son fils aîné Manisundo, gou-
ur de ce pays, à la tête d'une grosse armée;
comme les circonstances l'exigeaient, il le
de sa personne. Néanmoins, avant de partir,
ıanda d'abord le baptême. On abandonna
le magnifique ouvrage qu'on avait déjà
ıencé, et le roi rassembla lui-même en
.e hâte les matériaux nécessaires pour cons-
un temple de bois, où il reçut le baptême,
que la reine; on donna au roi le nom de
et à la reine celui d'Éléonore, en l'hon-
du roi et de la reine de Portugal. Le même

jour, pour suivre l'exemple du roi, se firent baptiser bon nombre de courtisans, à peu près instruits dans la foi, autant que le temps l'avait permis. Tout ceci terminé, le roi se mit en campagne pour soumettre les révoltés, avec lesquels son fils, réuni au gouverneur de Batta, avait déjà eu quelques engagements. Sa présence les força à rentrer dans l'obéissance, et au bout de peu de jours il rentra, accompagné par son fils, en grande joie et triomphe. Il attribua à Dieu l'honneur de cet heureux succès. Le lendemain même, son fils, avec beaucoup de nobles et d'hommes qui avaient été honorés de la dignité de chevalerie [1], reçut le baptême, et prit le nom d'Alphonse, qui fut celui du premier roi de Portugal. Ainsi, le diable, qui projetait d'empêcher la propagation de la foi chrétienne, l'activa au contraire, car ce fut à Dieu, dont ils venaient d'avoir la connaissance, que tous attribuèrent la récente victoire. Mais cet ennemi infatigable de la vérité de l'Évangile essaya d'une autre voie; il se servit du fils cadet du roi, qui, plus adonné au plaisir qu'aux vertus évangéliques, condamna la profession qu'avaient faite son père, sa mère, son frère, et tant de hauts personnages du royaume; il rejeta une doctrine nouvelle qui

[1] Il s'agit de chefs de guerre; le mot « chevalerie » est assez bizarre, pour un pays où il n'y a pas de chevaux.

n'accordait qu'une seule femme à l'homme, introduisait la chasteté dans le lit conjugal, conditions très dures pour lui qui était accoutumé à plusieurs femmes; il prétexta la ruine du royaume, assurant que si la polygamie était abolie, la population ne s'accroîtrait pas. Beaucoup de satrapes et de nobles adoptèrent son parti, et n'osant pas s'attaquer au roi, cherchèrent, par tous les moyens possibles, à perdre son fils Don Alphonse. C'est ainsi que la dissension s'accrut entre les deux frères, chacun défendant son parti. Alphonse, cependant, ne se relâcha en rien de la ferveur avec laquelle il avait embrassé la foi chrétienne, mais mettait un grand zèle et une grande constance à détruire par le fer et le feu toutes les idoles de son gouvernement. Son frère, gouverneur de la province de Panga, le souffrit à grand'peine, et son parti fut suivi, comme nous l'avons dit, par presque tous ses courtisans. Ce qui l'excitait encore plus, c'était les plaintes des femmes abandonnées, car les polygames qui avaient été baptisés renvoyaient toutes leurs femmes à l'exception d'une seule; et ces femmes ne cessaient de se lamenter du tort et de la honte que leur causait cette religion nouvellement importée. Tous ensemble conjurent la perte d'Alphonse, délibérant sur les différents moyens de s'en défaire, car ils espéraient que, lui tué, ils se débarrasseraient de cette religion

nouvelle qui leur était insupportable. Les haines ne faisant que s'accroître, on l'accuse auprès de son père de s'être dévoué à la religion chrétienne, non par zèle pieux, mais par ambition de régner; on dit qu'il ne cherche le secours des chrétiens que pour ôter la couronne à son père. On y ajoute beaucoup de preuves et de témoignages forgés par ses adversaires pour le perdre. Son père se laisse persuader, le destitue de sa dignité, et ne désire plus rien que sa mort. Mais la providence divine le réservait pour de grandes destinées; elle lui procura l'appui d'hommes sages, qui conseillèrent au roi de ne point précipiter ses décisions, mais de faire une enquête approfondie. Ainsi Alphonse échappa à ce péril, et ce fut surtout par les démarches et la prudence de ce gouverneur de Songo, que nous avons dit avoir reçu, avec le baptême, le nom d'Emanuel. Grâce à son adresse naturelle, il finit par l'ôter de tout soupçon; si bien que son père, ayant entendu ses raisons, et tout examiné, non seulement lui rendit ses dignités, mais l'aima davantage, lui recommandant, seulement, d'être à l'avenir moins sévère dans son zèle pour extirper la religion payenne. Ce prince se garda d'en tenir compte, faisant passer les intérêts humains après les commandements divins, qui veulent que toutes ces erreurs soient détruites de fond en comble. De là ses adversaires saisirent

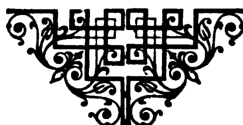
occasion pour augmenter leurs calomnies, ne cessant de répéter au roi que son fils méprisait manifestement ses ordres ; ainsi, ils l'exposèrent à un nouveau péril. Le danger était d'autant plus grand que son protecteur, le gouverneur de Songo, venait de partir pour aller administrer son gouvernement. Une fois que ce prince, qui proposait toujours la foi chrétienne au roi et la lui inculquait, ne fut plus à la cour, le roi se laissa entraîner à des doutes [1] et prêta l'oreille aux calomnies des adversaires de la religion. Il fit appeler son fils pour la seconde fois et lui ordonna de rendre compte de l'administration de sa province, et du peu de cas qu'il avait fait de ses recommandations, méditant déjà sa mort; mais ce prince échappa par l'effet de la divine providence ; car il arriva plusieurs affaires qui le retinrent quelque temps d'aller à la cour [2], et cependant son père, accablé d'ans, vint à mourir.

Sa mère, qui était toujours demeurée constante dans sa foi, et avait une affection unique pour ce fils, méditait de le délivrer de tous les pièges. Elle tint secrète, pendant trois jours, la mort du roi, et sut persuader aux grands que ce monarque lui avait commandé de n'admettre personne au-

[1] Il avait été bien mal converti.

[2] C'est-à-dire que, bien averti, Alphonse trouva des prétextes pour ne pas obéir à son père.

près de lui. Cependant, elle envoie en secret des messagers à son fils, par les chemins les plus courts, et l'invite à tout quitter, et à accourir en toute hâte. Dès qu'il reçoit ce message, il fait la même diligence que les courriers qui lui avaient été envoyés, et, contre toute attente, paraît dans la capitale, ayant franchi en un jour et deux nuits 200 milles italiens.





CHAPITRE III

De la Succession d'Alphonse, qu'on appelle, a bon droit, le premier roi chrétien de Congo, son père n'ayant pas été constant dans sa foi. De ses Batailles contre son frère et de leur succès, et des autres Miracles que sa conversion rendit manifestes au peuple.

Le même jour, le peuple connut la mort du roi Jean, et la succession d'Alphonse. Celui-ci assista, en compagnie des grands personnages du royaume et des Portugais, aux funérailles de son père, qui furent telles qu'on

n'en avait pas encore vues dans ce pays ; car on y chanta la messe et on y célébra l'office des morts comme pour un chrétien. Cependant, ses adversaires qui formaient la majorité des courtisans et de la population, voyant qu'ils n'étaient pas en sûreté à la cour, et tourmentés par leur conscience, car ils pensaient bien que le roi ne leur pardonnerait pas leurs embûches, prennent le parti de la fuite, et vont se joindre à son frère, le gouverneur de Panga. Celui-ci apprenant par eux la nouvelle de la mort du roi, et que son frère lui avait succédé au trône, fait la paix avec les Mozombos, avec lesquels il était en guerre, déjà du vivant de son père. Appuyé par presque tous les principaux du royaume, il réunit de grandes forces et marche contre son frère, pour essayer de le détrôner. Le roi, aidé du conseil et de la prudence du vieux gouverneur de Songo, Emanuel, l'attend dans sa capitale avec un petit nombre de soldats qui lui avaient juré obéissance. Quand il eut fait le compte de la compagnie avec laquelle il devait résister à la nombreuse armée de son frère, il se trouva qu'il n'y avait pas plus de dix mille hommes, desquels, sans compter les Portugais, il n'y avait pas plus de cent chrétiens[1]. Telle était l'armée qu'il avait à opposer à celle de

[1] La conversion générale du Congo se réduisait donc au baptême d'une centaine de nègres.

son frère ; et il n'est pas étonnant qu'en voyant son petit nombre, elle se soit laissée aller au découragement. Le roi assuré dans sa constance, par la certitude qu'il avait du secours divin [1], réconforta de son mieux son armée, assisté de son vieux conseiller Emanuel ; jour et nuit par ses discours et ses actions, il ne cesse de relever leur courage, les assurant que s'ils attaquent l'ennemi sans crainte, Dieu ne manquera pas de défendre leur cause. Pendant que ceci se passe dans la ville, l'armée s'approche des portes avec grand tumulte et appareil guerrier, faisant retentir l'air de cris menaçants. Il n'y eut guère de soldats, parmi ceux qui étaient restés avec le roi, tant des chrétiens que d'autres, qui ne perdissent courage, et ne lui représentassent que ses forces étaient insuffisantes pour résister et qu'il valait mieux abandonner cette nouvelle religion, que de tomber entre les mains sanglantes d'un ennemi cruel.

La nuit suivante, une partie du bas peuple de la ville, saisie d'épouvante, s'enfuit dans le camp de l'armée de Panga. Ces déserteurs rapportèrent que la confusion régnait dans la ville, que le roi et les siens étaient arrivés à un tel découragement qu'ils ne voyaient plus d'autre salut que dans la fuite, mais cette fuite leur paraissait bien péril-

[1] Et des armes à feu des Portugais.

leuse, n'y ayant d'autre voie que celle qui conduit de l'orient de la ville au fleuve, distant de la ville d'un mille, et passant au pied de la montagne. La vérité, c'est que tout le monde tenait les assiégés pour perdus, car les soldats de Panga gardaient tous les accès de la ville, excepté cette voie unique, qui était barrée par un étang long et large d'un trait d'arquebuse et profond de plus de deux pieds. Le gouverneur de Panga, ajoutant foi à ces rapports, pour fermer toute issue à son frère, ordonna de planter sous l'eau de l'étang des pieux pointus, afin que si les assiégés cherchaient à s'échapper pendant la nuit, ils se blessent à ces pieux cachés, et deviennent une proie facile pour leurs ennemis. Il passa cette nuit en grande joie, attendant l'aurore avec impatience, et tellement assuré de la victoire, qu'il partagea d'avance entre les grands et les chefs de son armée tous les biens de la ville, leur en distribua les propriétés, et les nomma aux offices de la cité. Cependant, Alphonse continuait à supplier son frère de lui accorder la paix.

Au point du jour, l'armée de Panga attaque la ville du côté du nord, où l'accès était le plus facile, espérant ne trouver personne pour arrêter son attaque. Mais le roi et sa suite leur opposent une vive résistance, et avant même d'être arrivés en sa présence, les assaillants sont vaincus et mis

en fuite, avec perte et déshonneur pour eux ; leur prince même fut stupéfait de ce résultat inattendu, de se voir repoussé par un si petit nombre de gens, en un lieu qui leur était défavorable, car c'était une plaine de deux milles de large, où il pouvait déployer ses troupes et cerner celles de son frère ; il finit par attribuer la victoire de ses adversaires, non à leur courage, mais à quelque accident fortuit, et résolut de tenter le sort de nouveau. Le jour suivant, il attaque au même endroit, mais avec plus de précautions.

Mais le résultat est encore malheureux pour lui ; car ses troupes sont réduites à fuir dans un tel désordre que lui-même reconnaît facilement qu'il y a là quelque miracle. Les défenseurs de la ville, fiers de victoires si insignes raillaient, du haut de leurs murs, leurs ennemis fuyards ; les Pangiens répondirent à leurs moqueries que ce n'était pas leur courage qui les avait vaincus [1], mais une vierge miraculeuse qui marchait à la tête de leur armée et qu'ils avaient été aveuglés et mis en fuite par l'éclat de la lumière qui sortait d'un cavalier monté sur un cheval blanc [2] et portant une croix rouge

[1] Les arquebuses des Portugais y étaient pour quelque chose.

[2] Nous avons déjà fait observer que l'auteur a expliqué plus haut, que le cheval était inconnu au Congo.

sur la poitrine. Ce que le roi ayant entendu, il ordonna d'annoncer à son frère que cette vierge était la mère du fils de Dieu, dont il avait adopté la foi, et ce cavalier, saint Jacques [1], envoyés tous deux à son secours par Dieu même. Si donc il voulait embrasser la foi chrétienne, il les aurait, lui aussi, pour aides et défenseurs et s'il ne le voulait pas, ils seraient toujours contre lui. Mais le gouverneur de Panga ne fit qu'en rire, disant que son frère voulait affermir son royaume avec des contes et ordonna une attaque de nuit en grandes forces sur deux côtés de la ville, espérant que pendant que les habitants se porteraient à la défense d'un des deux points attaqués, il entrerait lui-même par l'autre. Il commande donc à ses troupes de renouveler l'attaque à l'endroit où elles avaient déjà été repoussées; cependant, lui-même fait le tour de la montagne, et prend le chemin qui descend au fleuve du côté de l'orient; mais là encore les choses tournèrent mal pour lui. Du côté où il marchait de sa personne, il ne fit pas assez de diligence, se croyant sûr de la victoire; ceux qui attaquaient par l'endroit où il y avait une plaine ouverte furent aussitôt défaits et dispersés et quand il s'avança lui-même en grand tumulte, les défenseurs débarrassés de ceux qu'ils

[1] Des gens du nord auraient mis saint Georges ou saint Michel.

avaient mis en fuite, vinrent à sa rencontre du côté de l'orient ; non seulement ils le mirent en fuite, mais ils le pressèrent avec tant de furie, que ne trouvant aucune issue, il finit par tomber dans le piège qu'il avait tendu à son frère et aux chrétiens ; il y rendit l'âme misérablement, empalé sur ces pieux pointus qu'il avait eu le soin de faire cacher dans l'étang et qu'il avait fait enduire d'un poison très actif [1]. Cette victoire et la mort de son frère délivrèrent le roi de toute crainte et de tout danger, et mirent fin à toute opposition contre lui. Quand il apprit que ceux qui avaient suivi le parti de son frère doutaient de sa clémence et que, gênés d'ailleurs par les remords que leur causait leur méchante action, ils n'osaient venir à lui, il résolut d'aller au-devant d'eux et leur envoya des messagers pour les exhorter à revenir à leur roi naturel, leur promettant l'oubli de toutes leurs offenses, à condition qu'ils lui resteraient désormais fidèles. Tous retournèrent alors à l'obéissance, à l'exception du premier chef de l'armée du frère du roi, Manibamba : celui-ci accusé de haute trahison, n'osa pas se présenter devant le roi, à moins qu'on ne lui accordât sa grâce particulière, qui, en effet, lui fut accordée

[1] L'eau n'avait donc pas lavé le poison ? Ces pieux empoisonnés appartiennent à la haute fantaisie des Portugais qui veulent compléter le miracle.

dans la suite. Cette faveur lui fut octroyée sous la condition qu'en signe de repentir, il avancerait de tous ses moyens la construction de l'église commencée ; il y mit tant de constance que, bien que le roi lui-même l'eût déchargé plus tard de ce soin, il ne cessa de s'en occuper que toute la construction ne fût achevée, et qu'il devint le plus humble et le plus dévot des chrétiens.

La paix du royaume étant ainsi rétablie, le roi ordonna de bâtir une église qu'on appela Sainte-Croix, à cause d'une croix érigée à cet endroit, et parce qu'on en posa la première pierre le jour de Sainte-Croix. Les hommes, de quelque condition qu'il fussent, durent apporter les pierres, et les femmes, le sable. Pour les encourager au travail, le roi et la reine eux-mêmes donnèrent l'exemple, qui fut suivi avec tant d'ardeur que toute la construction fut achevée en peu de temps. Des messes y furent célébrées en grande dévotion, et le nombre des chrétiens s'augmenta tellement que les prêtres ne suffisaient plus à donner le baptême à tous ceux qui le leur demandaient.

On donna son congé, avec de grands honneurs, à l'envoyé du roi de Portugal, qui était demeuré jusqu'à ce moment à la cour, à cause de l'agitation du pays; une ambassade du roi de Congo partit avec lui pour le Portugal; elle avait pour chef un Congien nommé Rodrigo, accom-

pagné de tous ses parents et familiers; il devait informer le roi de Portugal de tout ce qui s'était passé, et apprendre à fond la langue et les mystères de la doctrine chrétienne, pour les enseigner avec plus de fruit aux indigènes, après son retour.

Le roi réunit ensuite tous les gouverneurs et satrapes de son royaume, et leur ordonna d'apporter et de remettre à des hommes députés pour cet office toutes les idoles qu'ils avaient dans leurs maisons ou qui se trouvaient dans leur gouvernement, ainsi que tous autres objets réprouvés par la religion chrétienne, et ceci avec menace de la mort, s'ils venaient à rien cacher. Cet ordre fut obéi avec beaucoup de diligence, et un mois après, toutes les idoles adorées par eux étaient apportées au même lieu. On put y voir une grande variété de dieux, chacun ayant l'habitude de ne s'astreindre à aucune règle, et de choisir un dieu à sa fantaisie. On y apporta différentes images de démons, hideuses et effrayantes; il y avait aussi de ces dragons vivants qu'ils nourrissent, à grands frais, de la nourriture la plus délicate; des couleuvres et des serpents d'une grosseur effroyable, des boucs, des tigres et d'autres animaux monstrueux, car leur croyance était que, plus un être est terrible, plus il faut le vénérer. On y apportait des oiseaux immondes et nocturnes, des herbes, des arbres,

différentes figures sculptées en bois et en pierre; bref, pour donner une idée de leur religion, je dirai qu'ils adoraient, non seulement des morceaux de bois, des pierres, des bêtes vivantes et mortes, mais même des peaux d'animaux empaillées. Les rites de leur culte étaient aussi variés que les objets, tous tendant, néanmoins, à faire des démonstrations d'humilité, comme de plier les genoux, de se prosterner la face contre terre, de se barbouiller le visage de poussière, et d'offrir à leurs idoles ce qu'ils possédaient de meilleur et de plus précieux. Ils ont aussi leurs prêtres, qui persuadent à ce peuple simple que leurs dieux ont toutes choses en mains, qu'ils entendent les prières, et répartissent tout. Quand un malade implore leurs dieux et qu'il vient à guérir, ils se font remettre des présents à eux-mêmes, sinon, disent-ils, le dieu serait irrité, et il faudrait une offrande encore plus considérable pour l'apaiser. Voilà ce que nous avons pu apprendre de la religion ou superstition des Mocicongiens avant leur conversion du christianisme.

On entassa donc comme j'ai dit, toutes ces abominables images et tous ces dieux; puis le roi ordonna de faire un grand amas de bois à l'endroit où s'était livré le dernier combat, où on brûla et réduisit en cendres toutes ces abominations. En leur lieu et place, il fit distribuer à ses

sujets des croix peintes, des images de saints, et autres objets de piété apportés par les Portugais, et ordonna aux gouverneurs des provinces, que chacun suivît son exemple, bâtît des églises et érigeât des croix.

De son côté, le roi fit élever trois églises des plus somptueuses, la première, dédiée au Sauveur, la seconde à Marie secourable, et la troisième à saint Jacques, en souvenir du miracle qu'il avait fait, combattant pour les chrétiens. Cependant arrivèrent de Portugal des navires remplis de nombreux essaims de moines de toute espèce, Franciscains, Dominicains, Augustins et autres, qui, avec leur diligence et leur ferveur accoutumée, propagèrent la foi catholique. Tous les peuples de ce royaume, et même quelques peuples voisins l'embrassèrent, et elle dure jusqu'à ce jour [1].

[1] 1598. La suite du récit est en contradiction avec ce passage.





CHAPITRE IV

De la Mort du roi Alfonse, et de la succession de don Pedro. — Comment l'Ile de Saint-Thomas commença d'être habitée de l'évêque qu'on y envoya de Portugal, et d'autres choses qui suivirent.

Pendant que le roi employait uniquement son zèle à implanter dans son royaume la foi chrétienne, de telle façon qu'elle n'en disparût jamais, il plut à Dieu de l'appeler à lui, du fond de cette vallée de misère, en lui envoyant une maladie lente et douce, qui ne le fit pas souffrir. Tout le temps qu'il fut

malade, il ne pensait à rien qu'à l'agrandissement de la foi chrétienne, et en entretenait son entourage avec tant de ferveur qu'il parut bien combien la croix du Sauveur était imprimée dans son cœur; il la recommandait à son fils Pedro, comme nécessaire par-dessus toute autre chose à l'heureuse administration de son royaume. Enfin, il mourut de telle façon que sa mort même embellit sa vie; il laissa le royaume à son fils, tout à fait semblable à son père, principalement en ce qui touche la religion. Sous le règne de celui-ci, la navigation ne cessa de s'accroître par le nombre des navires allants et venants; l'île de Saint-Thomas qui n'était habitée, du côté qui regarde vers le continent, que par quelques pêcheurs, et qui était déserte à l'intérieur, fut peuplée par des Portugais, et par la suite des temps, sa population et son commerce s'accrurent tellement que le roi y envoya un évêque, chargé de diriger les affaires de foi des Portugais et des Congiens. Quand il passa pour la première fois au Congo pour prendre possession de sa charge, il fut reçu par le roi et les indigènes avec des démonstrations de joie et d'honneur incroyables. Toute la route, longue de 150 milles, qui va du port Prazza à la capitale, était, non seulement soigneusement aplanie et balayée, mais, par ordre du roi, recouverte des plus belles nattes, de façon que l'évêque ne posât pas les

sur la terre nue; des deux côtés, elle était e d'une telle foule d'hommes, de femmes et :nts que les arbres et les collines en étaient :rts; tous voulaient, non seulement voir le évêque comme un homme envoyé par mais lui apporter quelque présent, qui gneau, qui un chevreau, qui des poulets, ›erdrix, des poissons, et autres offrandes, nant bien heureux quand il les accep- On remarquait aussi, le long de la route, re de personnes, hommes et femmes, ts et vieillards, jusqu'à des vieillards de e-vingts ans, qui venaient se présenter à jue, et lui demandaient la purification du me avec une telle ferveur et une telle ance, qu'ils ne s'éloignaient pas avant de r obtenue; pour cet usage, l'évêque fut urs forcé d'avoir sous la main de l'eau, du t autres choses nécessaires, aussi longtemps resta en route. Nous passons beaucoup res marques de dévotion et de joie qu'il en route. Arrivant enfin à la capitale, il vit qui venait à sa rencontre, suivi de tout le é de la ville. Il fut d'abord conduit en le solennité à l'église Sainte-Croix, où on t grâces à Dieu. Il ne perdit pas son temps, mplit immédiatement sa charge, en ordon- et confirmant l'église, et en donnant ses actions aux prêtres et aux moines. Il donna

le rang de Cathédrale à l'église de Sainte-Croix, qui avait vingt-huit chanoines et diacres, un orgue, des cloches, et tout ce qu'il fallait pour le culte. Il continua de la sorte, ne se laissant rebuter par aucune peine, et quand il le fallait, par aucun danger, pour cultiver la vigne du Seigneur, toujours en route, lassant ses vicaires, jusqu'au moment où il mourut, et fut enseveli dans l'île de Saint-Thomas. Il eut pour successeur, résidant au Congo, un nègre de race royale[1], qui avait été envoyé par Don Alphonse au Portugal, puis à Rome, où il avait appris les mystères de la doctrine chrétienne et la langue latine. Quand il revint pour prendre possession de son évêché, peu de temps après son débarquement, il mourut avant d'arriver à la capitale. Après sa mort, le royaume resta pendant quelque temps sans pasteur et sans évêque, et dans l'intervalle mourut aussi le roi Don Pedro, sans héritiers, laissant la succession à son frère Francisco, qui ne tarda pas à le suivre dans la tombe.

La couronne fut donnée à un cinquième roi chrétien, le plus proche dans la famille royale; il s'appelait Jacques; homme magnanime et belliqueux, célèbre par son courage, sa prudence et son conseil, et, ce qui est plus important, si constant dans son attachement à la foi chrétienne

[1] Sans doute Rodrigo, dont il a été question plus haut.

qu'en peu d'années, il la propagea parmi les peuples voisins qu'il subjugua. Il aimait d'ailleurs singulièrement les Portugais, et renonça au costume de ses pères, pour se vêtir à leur manière. Il fut magnifique en vêtements, ainsi que dans l'ornement de son palais, aussi libéral aux Portugais qu'aux Congiens, et très aimé de tous. Quand il avait porté un vêtement deux ou trois fois, il ne le remettait plus, et en faisait présent à ses amis. Il s'habillait des étoffes les plus précieuses, n'épargnant aucune somme, et estimant plus digne de lui ce qui était le plus cher; aussi, les Portugais importèrent toute espèce de soieries et d'étoffes inconnues avant eux dans ce pays, avec de grands bénéfices, comme on peut croire.

Sous son règne fut créé un troisième évêque de Saint-Thomas et du Congo, Portugais de nation, qui fut reçu par les indigènes avec la joie et les cérémonies habituelles, et introduit, comme de coutume, dans l'église de Saint-Sauveur. Mais le diable supportait avec peine cet accroissement de la religion chrétienne; il attaqua le séminaire par le moyen de la *zizanie*, et suscita entre les réguliers, les chanoines, les moines et ce nouvel évêque des dissensions qui dégénérèrent en haines, et éclatèrent en discorde publique. Les chanoines et les moines, privés pendant si longtemps des exhortations et des monitions d'un évêque, et

habitués à tout faire et à tout permettre suivant leur bon plaisir, ne purent supporter de se laisser reprendre; ils en vinrent au point que, chacun se croyant l'égal et même le supérieur de l'évêque, ils refusèrent de suivre ses ordres et d'obtempérer à ses monitions, au grand scandale et détriment de l'Église; il n'est pas étonnant que la discorde éclatât publiquement, l'évêque cherchant à remplir sa charge et à faire respecter sa dignité.

Le roi, comme très attaché à la doctrine chrétienne, tenait le parti de l'évêque, exhortait le clergé réfractaire à se soumettre à l'obéissance, et faisait arrêter ceux qui résistaient, pour les envoyer prisonniers en Portugal. Ainsi les rangs du clergé s'éclaircirent, les uns étant renvoyés prisonniers par ordre du roi, les autres s'en allant par leur propre malice, car il s'en trouva de si obstinés dans leur licence, que, plutôt que d'obéir à l'évêque, ils renoncèrent à leur tâche, et profitèrent de la première occasion pour retourner en Portugal; ainsi la foi chrétienne, qui s'était si rapidement implantée dans ces pays, s'en alla peu à peu, par la faute des prêtres.

Le diable, ne se tenant pas pour satisfait, saisit une nouvelle occasion de troubler ce royaume, quand des discordes sanglantes s'élevèrent entre les grands et les sujets du pays. Sitôt que le pieux roi fut mort, les grands, en désaccord, élurent

d'un coup trois successeurs différents. Le premier était le fils du défunt roi, héritier légitime de la couronne; mais il n'était agréé que par un petit nombre; il fut, dans la même journée, salué roi et tué. Restaient deux prétendants : l'un était proclamé par la majorité du peuple et des courtisans; mais il avait contre lui les Portugais et un petit nombre de nobles; ceux-ci firent une conjuration, et au moment où on le saluait comme roi à l'église, et où on le couronnait avec les cérémonies accoutumées, ils profitèrent d'un tumulte, qu'ils avaient organisé, pour égorger le roi, au milieu même des acclamations. Ils se tenaient pour assurés que, celui-ci mort, leur préféré, restant seul de sang royal, deviendrait roi inévitablement. D'autre part, ceux qui étaient du parti du roi soutenu par le vœu universel, sachant que les Portugais et quelques satrapes congiens en favorisaient un autre, résolurent de venir au-devant de toute sédition possible; ils décidèrent la mort de celui que les Portugais souhaitaient voir régner, espérant qu'après sa mort, les suffrages des Portugais se joindraient aux leurs, et qu'ils accepteraient le roi de leur choix. Sans connaître les projets qu'avaient formés les Portugais, ils envoyèrent des assassins pour se défaire du rival de leur candidat; les assassins s'acquittèrent exactement de leur mission, et massacrèrent l'un des rois, au même mo-

ment que les Portugais massacraient :
l'église. Ces événements furent cause d'ı
tion populaire ; le peuple, voyant que]
royale était presque éteinte d'un coup,
aux Portugais, et, faisant retomber sur
effusion de sang royal, saisit tous ceux
trouver (à l'exception des prêtres, que
respect qu'on avait pour leur ministèr
sacrifia en expiation du massacre de l
royale.

Pour empêcher qu'un plus long ii
suscitât de nouveaux troubles, on mit
du royaume Don Henri, frère du feu
Jacques. Ce prince conduisit aussitôt se
contre les Anziquiens qui avaient pr
discordes du Congo pour essayer de s
joug, et laissa pour vicaire ou administ
royaume un certain Alvaro, jeune h
vingt-cinq ans, que sa femme avait eu
mier lit. Peu après, le roi ayant péri
combat, et la lignée royale s'éteignant
Alvaro fut d'un commun accord salu
Congo. C'était un homme doux et de b
ment; son premier soin fut d'apaiser
troubles et de rendre à son royaume son
tranquillité. Il réunit donc tous les P
tant clercs que laïques, que les révoluti
récents massacres avaient dispersés dar
vinces du Congo, les excusa devant l'a

des grands du royaume; assura, comme il était vrai, qu'ils n'avaient été pour rien dans les troubles précédents [1]. La même chose fut annoncée par lettres au roi de Portugal et à l'évêque de Saint-Thomas, et ils furent priés de faire comme devant et de commercer avec les Congiens en toute amitié et sans crainte. Ces lettres donnèrent la plus grande joie à tous, tant aux indigènes qu'aux Portugais; tous les soupçons furent oubliés de part et d'autre, et ils recommencèrent à commercer librement comme autrefois. L'évêque de Saint-Thomas n'avait d'abord pas osé passer en Congo à cause des troubles; il se décida, sur ces nouvelles, à reprendre possession de son ministère, tant pour achever d'effacer les soupçons par son autorité et sa présence, que pour restaurer par ses préceptes salutaires et ses conseils, l'état de l'Église qui s'en allait en ruines. Après avoir accompli ce projet, il s'en revint à Saint-Thomas, tomba malade et mourut. C'était la troisième vacance du siège épiscopal, et ce fut au détriment de la chrétienté. Le clergé étant livré à lui-même sans surveillance, la foi chrétienne se refroidit dans le cœur d'un jeune roi mal instruit et enclin au plaisir, ainsi que

[1] L'auteur a dit tout le contraire, quelques lignes plus haut. On voit qu'il s'agissait, en somme, d'une révolution nationale provoquée par les intrigues des Portugais.

chez les grands et chez le peuple; le roi, sur l'exemple duquel tous les sujets réglaient leur conduite, de plus en plus excité par les discours des jeunes gens de son entourage, ne tarda pas à parler d'abandonner publiquement la religion. Parmi ses familiers se trouvait un de ses parents, nommé Francisco Bullamatare, qui était son confident. Ce personnage, enhardi par sa parenté et par les nouveaux honneurs qu'il recevait chaque jour, ne se gênait pas pour déblatérer en tête-à-tête avec le roi et publiquement devant le peuple; il déclarait que la religion était une vanité, propre à perdre le royaume, puisqu'elle prohibait la polygamie; qu'il valait mieux revenir à leur ancienne croyance, sous la loi de laquelle ils avaient dépassé toutes les autres nations, par le nombre des hommes et l'affluence de tous biens. Par ses déclamations il émut tellement la cour, la ville et tout le royaume, qu'il s'en fallut de peu que tous, d'un commun accord, ne rejetassent cette doctrine qu'ils avaient embrassée avec tant de ferveur et de zèle, et ne la condamnassent comme impie. Dieu détourna ce malheur par un miracle singulier par lequel les âmes chancelantes furent raffermies dans la foi chrétienne. Le fier Francisco, tout enorgueilli de la parenté royale, mourut à cause de ses péchés et de ses blasphèmes, et bien que manifestement hérétique, il fut, par ordre du roi,

veli avec honneur dans l'église de Sainte-
x; c'est là qu'arriva une chose merveilleuse
resque incroyable, destinée à raffermir la foi
âmes hésitantes. Dans une nuit de tempête,
nauvais esprits rompirent, en grand tumulte,
nattes de la toiture [1], pénétrèrent dans
ise et enlevèrent le cadavre; de sorte qu'au
in, à la terreur de tous, le toit parut
déchiré, et le corps ne se trouva nulle part.
événement fit penser le roi et les autres à la
tence; mais comme le roi était jeune et sans
ne légitime et qu'il n'y avait personne pour
iorter, il persista dans ses volontés jusqu'à
ue d'autres calamités envoyées par Dieu le
enassent dans la bonne voie.

Je ne vois là rien d'étonnant. Quant à l'enlèvement
cadavre, dans un pays d'hyènes et de chacals, cela se
outes les nuits en Afrique.







CHAPITRE V

DESCRIPTION DES PEUPLES APPELÉS GIACHAS [1], DE LEUR ÉTAT, DE LEURS ARMES, DE LEURS MŒURS ET COMMENT ILS PRIRENT LA VILLE ROYALE.

A CÔTÉ du premier lac du Nil, dans une province du royaume de Monoemugi, habitent des peuples féroces et barbares, que les indigènes appellent Giachas. Ils ont les habitudes de rapine des Arabes et des anciens Numides, se nourrissent de chair humaine, sont belliqueux et cruels ; ils n'ont ni

[1] Le nom est orthographié à l'italienne, la prononciation française doit donc être, ou *Djatcha*, ou *Djakha*.

roi, ni demeure fixe et habitent sous des huttes à la façon des peuples pasteurs. Leurs armes sont des massues, des javelots et des poignards. Ils vont nus et vivent au jour le jour. Sortis en grand nombre de leurs pays, ils se mirent à ravager les provinces voisines, sans que personne pût leur résister. Ils finirent par arriver jusqu'au royaume du Congo, où ils entrèrent par la province de Batta, traîtèrent à leur manière tout ce qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, et mirent en déroute l'armée que le roi avait envoyée pour les combattre; puis ils se dirigèrent vers la ville royale de Congo, répandant partout la terreur. Le roi, perdant la tête à la suite de la défaite de son armée, augmenta encore la terreur générale, et au lieu d'aller hardiment au-devant de l'ennemi, il s'enferma dans sa capitale pour l'attendre. L'ennemi parut au pied de la montagne où est la ville royale, et l'investit en grand tumulte. Alors, enfin, le roi se mit à la tête du petit nombre de ceux qui étaient restés dans la ville (car beaucoup s'étaient enfuis au bruit de la férocité de l'ennemi et à l'aspect de la pusillanimité de leur roi), et alla prendre position dans cette plaine où jadis le roi Alphonse avait combattu heureusement contre son frère, le gouverneur de Panga. Là il attendit l'ennemi pour l'empêcher de gravir le défilé. Il n'eut pas le même succès qu'Alphonse, d'autant qu'il n'avait

ni sa magnanimité, ni sa confiance, mais qu'il avait l'âme troublée par le remords de ses crimes. Aucune force ne put arrêter l'ennemi qui finit par s'élancer sur le plateau, où il mit en fuite le roi et toute son armée, et les poursuivit jusqu'aux murailles de la ville. L'armée royale est enfermée dans les murailles de la ville, où règne la confusion, et qui retentit des pleurs et des gémissements des femmes et des enfants se lamentant à l'idée qu'ils vont devenir la proie d'un ennemi si cruel.

Le roi, désespérant de la défense de la ville, ne donna pas seulement le conseil de la fuite, mais aussi l'exemple ; il réunit ce qu'il avait de plus précieux, et s'embarqua sur le fleuve *Zaïre* qu'il descendit jusqu'à l'île des Chevaux, ainsi nommée par les Portugais à cause de la multitude d'hippopotames. Il alla se cacher dans cette île où il fut suivi par presque toute sa cour. La ville ainsi trahie, où il ne restait qu'un peuple désarmé, devint une proie facile pour les Giachas, qui s'en emparèrent, et la mirent à feu et à sang. Non contents de cela, les ennemis se divisèrent en plusieurs troupes, et se répandirent par tout le royaume, ravageant toutes les provinces avec le même succès. Tous les habitants qui purent échapper, ayant appris la fuite du roi et la dévastation de la capitale, se réfugièrent dans les montagnes où ils se cachèrent, abandonnant le reste

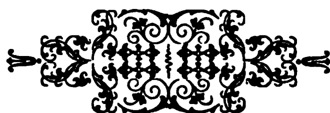
du pays à la fureur d'un ennemi qui ne faisait pas de quartier.

Nous avons dit plus haut que le roi, averti par un miracle, avait toutefois persisté dans ses péchés, jusqu'à ce qu'un plus grave châtiment lui rendît le sens. Ces désastres mirent fin à son aveuglement, lorsque, non seulement lui-même fut presque dépouillé de son royaume, mais que tout le peuple, tant les indigènes que les étrangers, tant les clercs que les laïques, fut puni si sévèrement par Dieu pour avoir laissé le péché pénétrer dans le royaume. Beaucoup de malheureux qui s'étaient refugiés dans les montagnes, périrent misérablement de faim, de sorte qu'on trouva plus tard tous les chemins couverts de leurs cadavres. Dans l'île des Chevaux, où le roi s'était réfugié, la multitude des fugitifs fut cause que les vivres vinrent à manquer et qu'il survint une famine, suivie de la peste et d'autres maladies contagieuses; un grand nombre de réfugiés moururent de misère. Pour une bouchée de pain, on donnait un esclave qui valait auparavant dix couronnes : ils eurent du moins cette consolation de pouvoir échapper à la mort par la servitude, car les marchands Portugais de Saint-Thomas leur vendirent quelques vivres en échange de leurs esclaves. On vit alors, sous le coup de la nécessité, le père vendre le fils qu'il avait engendré, pour échapper quelques heures

à la faim, le frère vendre le frère et même, par un crime abominable [1], les enfants, par force ou par ruse, vendre leurs propres parents. Plusieurs, même parmi les grands du royaume, se firent volontairement esclaves, espérant que celui qui les prendrait gratuitement ne leur refuserait pas une maigre pitance. L'île de Saint-Thomas et tout le Portugal furent ainsi remplis d'esclaves vendus dans cette nécessité, dont plus d'un appartenait au sang royal. Le roi lui-même, pour n'avoir pas, comme ses sujets, à lutter contre la mort, n'en échappa pas plus indemne; se nourrissant d'aliments malsains dans cette île humide, il tomba malade d'hydropisie et vit arriver la mort au milieu des douleurs. Alors, enfin, il reconnut que Dieu punissait ses péchés, et se convertit avec prières et larmes, montrant un repentir sincère, quoique tardif. Il en tira ce profit que, bien qu'il fût affligé de son hydropisie jusqu'à sa mort, la calamité publique de son royaume cessa et lui-même fut rétabli sur le trône. Sur le conseil des Portugais, il implora le secours du roi de Portugal et l'avertit que, s'il ne lui venait en aide, la ruine de son royaume de Congo serait complète. Ceci eut lieu sous le règne de Don Sébastien; il lui envoya en toute

[1] Il me semble que les Portugais étaient quelque peu complices de ce crime.

diligence le général Francisco Govea, qui avait déjà fait de bon service aux Indes Occidentales et en Afrique, à la tête de six cents soldats et de beaucoup de gentilshommes portugais qui voulaient chercher fortune en Afrique.





CHAPITRE VI

:OURS ENVOYÉ AU ROI DE CONGO PAR LE DE PORTUGAL. — D'UNE AUTRE AMBAS-: QUI FUT ENVOYÉE EN ESPAGNE POUR ANDER DES PRÊTRES ET DE SON SUCCÈS. — MINES D'ARGENT QU'ON AVAIT D'ABORD ISÉES ET QUI FURENT OFFERTES AU ROI PAGNE.—ENFIN DU VŒU D'EDOUARD LOPEZ.

E général Govea partit donc avec une petite armée de six cents hommes envoyés par le roi Sébastien, auxquels se ent un bon nombre de gentilshommes iires; il emportait des instructions pour le neur de l'île de Saint-Thomas, qui devait à sa disposition les vivres et autres choses

nécessaires pour une semblable expédition. Fourni de tout ce qu'il lui fallait, il entre dans le port de Prazza et, à la grande joie du roi du Congo, va lui rendre visite dans l'île des Chevaux. Il réunit à son armée tous les indigènes et tous les colons Portugais en état de porter les armes, puis fait diligence et s'avance à grandes marches pour attaquer l'ennemi, enflé de sa victoire. Après de nombreux combats, dans une guerre qui dura une an et demi, il chassa entièrement du royaume les Giachas, que le fracas des bombardes et des arquebuses, machines qu'ils ne connaissaient pas avant, effrayait plus que le nombre ou la valeur de leurs adversaires, et rétablit le roi sur son trône. Après avoir, contre toute espérance, chassé les Giachas, dont un petit nombre put revenir dans son pays, et tout mis en ordre dans le royaume de Congo, il retourna en Portugal. Le roi de Congo le chargea de lettres où il exprimait sa gratitude et demandait des prêtres pour instruire le peuple dans la religion chrétienne; beaucoup de ses soldats restèrent au Congo, retenus par la beauté du pays; ils y vivent actuellement, riches et honorés.

Le roi de Congo, rendu plus modeste par tant de maux, épousa la reine Catherine, qui lui a survécu jusqu'à ce jour; il en eut quatre filles, et de concubines esclaves, deux fils et une fille. Comme, dans ces pays, les filles ne succèdent

as au royaume, le fils aîné d'une des esclaves, lvaro, succéda à son père : c'est le roi d'à pré- ent.

A l'époque où Govea était au Congo, le roi Don Sébastien de Portugal apprit que ce pays bondait en mines d'or, d'argent et d'autres mé- ux. Il y envoya deux habiles ingénieurs, qui vaient déjà travaillé pour les Espagnols aux ndes Occidentales, et les chargea d'explorer les ines et de voir quel profit on pourrait en tirer. e roi de Congo, sur le conseil d'un prêtre por- igais nommé Francisco Barbuto, eut soin de s faire conduire dans un endroit où il savait u'il n'y avait pas de mines, craignant que si n venait à en découvrir, les avides Portugais ne ii laissassent que son titre d'ami, et ne le spo- assent de son royaume. Il fut de bon conseil, n évitant d'armer ses amis contre lui, mais le ıccès ne répondit pas à sa sagesse. Le refus de s métaux, si précieux en Europe qu'ils atti- nt leurs chercheurs jusque dans les contrées s plus reculées, fut cause que le commerce com- ıença de décliner; peu de Portugais ou d'Euro- éens d'autres nations voulurent aller au Congo; n'y vint même plus de prêtres, faute desquels doctrine chrétienne disparaissait peu à peu. 'est pour cela que le roi de Congo écrivait les ttres que j'ai dites, suppliant le Portugais de lui ıvoyer des prêtres, sans quoi la religion chré-

tienne disparaîtrait entièrement; non que les indigènes n'y fussent attachés, mais à cause du manque de gens pour les instruire et leur administrer les sacrements. Mais c'était parler à un sourd. Quand le général, de retour en Portugal, eut remis à son jeune souverain les lettres du roi de Congo, il n'en tira d'autre réponse que la promesse qu'on verrait à s'occuper de l'affaire[1]. Dans son amour pour la piété, le roi de Congo envoya un nouvel ambassadeur chargé de renouveler ses demandes, à l'effet d'obtenir des prêtres, et aussi d'être admis à racheter les esclaves qui avaient été vendus pendant la calamité passée. Venant donc en Portugal, cet ambassadeur racheta plusieurs esclaves, mais un grand nombre préférèrent rester en servitude par amour pour la religion[2]. Le roi de Congo confia le soin de restaurer la religion à ceux qui avaient été rachetés; pour le reste de sa mission, l'ambassa-

[1] Le Portugal avait, à ce moment, à s'occuper de bien autre chose que de missions au Congo. Son indépendance était menacée par Philippe II. Enfin, Don Sébastien préparait son expédition de Maroc.

[2] C'est bien invraisemblable. Le véritable but de la mission paraît avoir été le rachat des esclaves, et il semble que Don Sébastien n'y a pas donné son consentement; les esclaves rachetés étaient ceux qui avaient obtenu des immunités de l'Église, comme il résulte de ce fait qu'on leur « confie le soin de restaurer la religion. »

deur ne put rien obtenir. Il fut bien reçu par le roi de Portugal, en eut de grandes promesses, mais dut s'en aller sans emmener de prêtres.

Trois ans plus tard, le roi Don Sébastien envoya enfin l'Espagnol Antonio Gliova, pour gérer l'évêché de l'île de Saint-Thomas, avec cette recommandation de passer de temps en temps sur le continent au Congo. Antonio fut mal reçu par le gouverneur (car les gouverneurs et les évêques ne s'entendaient guère) et finit par s'embarquer pour le Congo; il y fut accusé, auprès du roi, par les amis du gouverneur, et dénoncé comme un homme ambitieux qui voulait soumettre l'autorité royale à la sienne; on lui refusa d'abord l'entrée du royaume. Quand il vint à être mieux connu, il fut reçu avec de grands honneurs, le roi envoya un de ses fils au-devant de lui, et il fut conduit en grande pompe à la capitale. L'évêque y resta huit mois puis retourna en Portugal avant que Don Sébastien ne passât en Afrique, laissant au Congo deux moines et quatre prêtres, qui ne pouvaient suffire pour un si grand royaume. Il fallut une nouvelle ambassade. Quand le roi Sébastien eut péri en Afrique, celui du Congo écrivit à son successeur Don Henri le cardinal, des lettres par lesquelles il le suppliait de lui envoyer des prêtres; mais Don Henri perdit le trône et la vie avant d'avoir rien pu faire.

Il eut pour successeur Philippe, roi d'Espagne; celui-ci fit avertir aussitôt le gouverneur de Saint-Thomas de son avènement et envoya au roi de Congo des lettres par lesquelles il l'assurait qu'il lui continuerait l'amitié de ses prédécesseurs. Le gouverneur de Saint-Thomas remit ces lettres à un Sébastien Da Costa, qu'il fit ambassadeur auprès du roi de Congo. Le Congien ravi de joie, renvoie Da Costa en ambassade auprès du roi Don Philippe; il le charge de lettres par lesquelles, entre autres choses, il offre au roi de Castille, en signe de ferme et stable amitié, ces mines qui avaient été refusées à ses prédécesseurs, et, non seulement il les offre, mais pour mieux mériter ses bonnes grâces, il lui envoie des échantillons des différents métaux. Il ne lui demande en échange, lui rappelant les calamités qu'avaient produites les révolutions précédentes, que des prêtres pour instruire le peuple et le confirmer dans la religion chrétienne qu'il est sur le point d'abandonner. Cet ambassadeur périt dans un naufrage sur les côtes de Portugal, mais les lettres et la commission dont il était chargé furent retrouvés dans une cassette que la mer jeta sur le rivage. Le roi de Congo eut grande douleur, quand il apprit le naufrage, de se voir frustré de son espoir par les flots. Mais il ne se découragea pas, et attaché à cette unique pensée de restaurer la religion chrétienne, il envoya une

nouvelle ambassade. Beaucoup des grands du royaume briguèrent l'honneur de cette mission, et pour ne pas créer de jalousie entre eux, le roi se décida en faveur d'un étranger : c'était Edouard Lopez, de qui je tiens cette histoire.

Lopez avait déjà habité assez longtemps ce royaume pour en connaître la langue et toutes les particularités. Il se trouvait à ce moment à la cour. Le roi lui donna pleins pouvoirs, et lui remit toutes les patentes par lesquelles il pouvait faire reconnaître que, non seulement il avait été envoyé par lui, mais qu'il était chargé d'une mission spéciale. Outre son ambassade auprès de Philippe II, Lopez était chargé d'une autre auprès du Pape [1].

Ayant reçu sa mission, Lopez resta encore environ huit mois au Congo, pour y faire ses affaires et celles du roi, puis il s'embarqua sur un navire portugais qui faisait voile pour Lisbonne, où il parvint après avoir échappé à beaucoup de dangers. Il eut d'abord à éprouver des tempêtes jusqu'à la latitude du Cap Vert, où le navire, qui était vieux, s'entr'ouvrit à l'avant, et fit de l'eau en quantité. Le danger était d'autant plus grand qu'ils avaient le vent debout, de sorte qu'ils ne pouvaient atteindre ni le continent, ni les îles du Cap Vert ; n'osant pas non plus,

[1] Qu'il s'était octroyée, sans doute, à lui-même.

avec leur navire avarié, retourner à leur point de départ, ils se laissèrent chasser par le vent, de façon à gagner, au milieu des périls et des angoisses, quelque île de la Nouvelle Espagne. Tourmentés par les tempêtes et par la faim, car leurs vivres étaient épuisés ou gâtés, ils finirent par atteindre l'île de Cubagua, où ils radoubèrent tant bien que mal leur navire et se ravitaillèrent, puis se dirigèrent, en suivant la côte, car ils n'osaient prendre le large, jusqu'à Cumana, sur le continent. Là, ils firent naufrage, mais se sauvèrent sur le continent où les maladies engendrées par la faim, la soif, les tempêtes continuelles, firent périr beaucoup d'entre eux. Lopez fut un de ceux qui tombèrent malades, et il n'avait pas encore recouvré la santé quand les navires qui font, une fois par an, le voyage d'Espagne, mirent à la voile, et qu'il dut rester encore toute une année à Cumana.

Cependant, le roi de Congo croyait avoir encore une fois perdu sa peine, pensant que Lopez était mort; mais ne voulant rien négliger pour arranger les affaires des chrétiens de son royaume, il envoya une nouvelle ambassade qui reçut les mêmes instructions; elle se composait de Pedro Antonio et d'un Portugais très pieux et très riche nommé Gaspard Diaz, auxquels il recommandait, si par hasard (ce qu'il ne croyait pas) Edouard Lopez était encore vivant, de s'adjoindre

à lui, et de collaborer à l'œuvre commune. Il jouait de malheur, car le navire de cette nouvelle ambassade fut pris par les Anglais, et comme on le conduisait en Angleterre, il se perdit sur des bas-fonds. Dans ce naufrage périrent Pedro Antonio avec son fils; Diaz fut du petit nombre de ceux qui se sauvèrent; ceci arriva dans le temps où Edouard Lopez, enfin arrivé en Espagne, s'acquittait de son ambassade. Diaz, l'y ayant rencontré, l'informa de tout, puis repartit pour le Congo, en cachant à tout le monde la cause de son départ [1].

Quand la santé d'Edouard avait été rétablie, il était parti pour Saint-Domingue, où il avait trouvé l'occasion de la flotte qui part, tous les ans, des Indes Occidentales pour l'Espagne, et dont un navire portugais faisait partie. Tous les navires se réunissent, pour que la flotte soit plus assurée et plus forte, et font voile vers l'île Tercère, une des Açores et de là, vers San Lucar de Barrameda, port qui est à l'embouchure du Guadalquivir, d'où on va à Séville. De là, Edouard se rendit d'abord en Portugal pour visiter ses parents, faire ses préparatifs et saluer ses amis, et enfin,

[1] Il ressort de ces explications très louches que Lopez connaissait parfaitement le Congo, mais qu'il avait inventé des histoires de conversion au christianisme et d'ambassade, pour tirer de l'argent aux âmes pieuses et aller trafiquer au Congo avec le produit de ses quêtes.

s'en alla trouver le roi Philippe, dont la résidence était alors à Madrid. Il en reçut bon accueil, mais ne put rien conclure et dut s'en aller, laissant les affaires dans un état presque désespéré. En effet, d'autres soins occupaient le roi ; il remit la question du Congo à plus tard : dans l'intervalle, on apprit la nouvelle de la mort du roi de Congo ; le roi d'Espagne se consacra entièrement à son expédition d'Angleterre et on dit à Edouard qu'il ne pouvait plus s'occuper davantage de l'affaire du Congo.

Lopez, ainsi rebuté, prit le parti de renvoyer sa suite, de revêtir le cilice, et de se rendre à Rome, auprès du pape Sixte V, pour lui exposer l'objet de sa mission. Il en reçut pour toute réponse que, le Congo appartenant à la couronne d'Espagne, c'était à elle de s'occuper de cette affaire.





CHAPITRE VII

De l'Habillement des Congiens, tant avant qu'après leur conversion au christianisme. —De la Table du roi, des Cérémonies qu'on y observe, et d'autres choses qui s'y rapportent.

Nous avons assez parlé de la propagation et des vicissitudes du christianisme dans ce pays. Il nous reste à dire quelque chose du gouvernement, de la cour et d'autres particularités de ce royaume.

Autrefois, comme nous l'avons dit, le roi et son entourage s'habillaient d'étoffes faites en feuilles de palmier; ils s'en couvraient le bas du

corps, en les retenant par une ceinture tissée de la même étoffe; ils se couvraient la poitrine des peaux les plus moelleuses qu'ils pouvaient trouver, comme de jeunes tigres, de civettes et autres animaux semblables, dont ils plaçaient les têtes sur leur épaule, en guise d'ornement. Ils jetaient sur leurs épaules nues un manteau rond tissé avec les fibres les plus fines des feuilles de palmier; ce manteau descendait jusqu'au genou, et en guise de franges, il était garni de houppes de différentes couleurs; ils rejetaient ce manteau sur l'épaule droite, pour avoir la main libre, et le garnissaient, de ce côté, d'une queue de zèbre qui pendait sur l'épaule. Ils se couvraient la tête, plutôt comme d'un ornement que comme d'une défense, d'un petit bonnet jaune ou rouge, carré par le haut, et si petit qu'il ne touchait pas le sommet du crâne. La plupart allaient nu-pieds; mais le roi et les grands portaient des bottines, pareilles à celles qu'on voit aux statues romaines, et faites également d'un tissu de feuilles de palmier. Les pauvres se couvraient le bas du corps de la même façon, mais d'étoffes plus grossières, et pour le reste, ils allaient nus. Les femmes se couvraient le bas du corps d'un triple jupon, dont chaque portion est attachée par une ceinture séparée; la première va jusqu'aux talons, la seconde jusqu'aux genoux et la troisième à micuisse; chacune est frangée d'une garniture de

houppes de couleurs différentes. Elles se couvraient la poitrine et le dos d'un petit manteau de tissu de feuilles de palmier qui va jusqu'à la ceinture. Elles mettent un bonnet pareil à celui des hommes, et ne se voilent pas le visage. Les moins riches portent des étoffes plus grossières; les femmes du peuple et les esclaves ne se couvrent que le bas du corps. Tel était l'ancien vêtement des hommes et des femmes. Depuis qu'ils ont trafiqué avec les Portugais, le costume a changé. Les seigneurs, en effet, et le roi aussi, s'habillent de nos jours à la mode portugaise; ils portent des chapeaux, des souliers et des bas, et ont au côté une large épée; les pauvres seuls, faute de moyens, sont restés fidèles à l'ancien costume. Les femmes aussi ont adopté les modes portugaises, auxquelles elles ajoutent des rubans, des ornements d'or et d'argent, des colliers d'or au cou; je parle des femmes des nobles, les autres ayant gardé l'ancien costume.

Le roi, instruit par les Portugais, s'est efforcé d'imiter en tout le roi de Portugal, jusque dans le service de sa table. Il mange en public, sur une estrade couverte d'une tapisserie de l'Inde, seul à table, entouré de ses grands, qui le servent nu-tête. Il a de la vaisselle et des coupes d'or et d'argent, et des prégustateurs. Il a une garde d'Anziquiens et d'autres étrangers, qui, armés comme je l'ai dit plus haut, entourent son palais.

Quand le roi veut se promener ou qu'il part en voyage, on souffle dans des cors dont le son s'entend à cinq ou six milles de distance, pour avertir tout le monde. Quand il sort, il est accompagné de tous ses courtisans, et surtout des Portugais, auxquels il a une grande confiance. Toutefois, il sort rarement de son palais. Il rend justice en public deux fois par semaine, mais seulement aux grands : personne ne possédant rien en propre, et le roi, comme nous l'avons dit, s'attribuant la propriété de tout, les litiges ne peuvent pas être bien considérables, et sont arrangés, en quelques mots, sans aucune espèce d'écritures, dont l'usage est, d'ailleurs, inconnu dans ce pays. Dans les causes criminelles, le procès est facile, car la peine de mort est très rare. Dans les procès entre indigènes et Portugais, c'est la loi portugaise qu'on suit. S'il s'agit d'une affaire capitale, le roi commue la peine en exil; il trouve qu'il vaut mieux que la misère amène le coupable au repentir que de tuer un coupable impénitent. Il arrive souvent que des condamnés, après avoir passé une dizaine d'années en exil, reçoivent du roi la rémission de leur faute, surtout s'ils sont gens de considération, et qu'on les rétablit dans leurs honneurs, estimant que le malheur les a corrigés et rendus plus sages. Dans les affaires civiles, si le demandeur est Portugais, la cause est portée

devant un juge congien; si le demandeur est Congien, l'affaire est portée devant le juge portugais, qui siège dans le pays par permission du roi.

Comme ils ne connaissent point l'écriture, ils ne conservent pas l'histoire de leurs anciens rois; ils comptent le temps par lunes, et n'ont pas de division en heures pour le jour et la nuit. Pour donner la date d'un événement mémorable, ils indiquent le règne sous lequel il est arrivé. Dans leurs fêtes, ils chantent, pour se réjouir, toutes sortes de chansons amoureuses. Ils ont pour instrument de musique une espèce de mandoline, mais qui ne ressemble pas à la nôtre. Le creux en est recouvert non par une lame de bois, mais par une membrane creuse, comme une espèce de vessie, dans laquelle on découpe une fine rosace; par-dessus on tend des crins de queue d'éléphant, qui donnent les différentes notes, et au bas desquels on suspend des plaques d'argent et de fer correspondant chacune à une note différente. Le musicien ne frappe pas les cordes l'une après l'autre, comme chez nous, mais au hasard, et produit ainsi plutôt un bruit qu'une mélodie; cette musique leur fait pourtant grand plaisir, et leur sert à danser, non sans grâce; ils marquent la mesure en frappant des pieds et en battant des mains. Les courtisans ont des flûtes pour accompagner une danse qui ressemble à la morisque

des Italiens, et dans laquelle on saute gravement en marquant la mesure par différents mouvements du corps. Le peuple a également des castagnettes et des flûtes, mais plus grossièrement faites.

Ils soignent leurs maladies avec des simples, dont la mère Nature leur a enseigné l'efficacité. La fièvre est la maladie la plus ordinaire; elle est plus commune en hiver qu'en été, à cause de l'humidité continuelle. Après la fièvre vient la gale, que les indigènes appellent chitangas, et qui est plus facile à guérir là-bas que chez nous. Ils guérissent la fièvre avec le bois de santal rouge, qu'on appelle, dans nos pharmacies, bois d'aigle [1]. On le réduit en poussière, et en le mêlant à de l'huile on en fait un onguent dont on se frotte de la tête aux pieds. Contre les maux de tête, ils emploient la saignée, qui ne se pratique pas comme chez nous : ils égratignent la veine temporale, appliquent sur la piqûre une petite corne percée à l'extrémité, et sucent le sang jusqu'à ce que la douleur soit apaisée [2]. Ils appliquent le même remède sur toutes les parties du corps où on ressent une douleur. Ils guérissent aussi la gale avec leur onguent de poudre de santal rouge, qu'ils tiennent pour si précieuse

[1] Est-ce l'écorce rouge de quinquina?

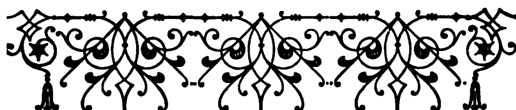
[2] Ventouse scarifiée.

qu'une pincée s'achète au prix d'un esclave fort et robuste. Ils se purgent avec l'écorce d'un certain arbre réduite en poudre et mêlée à la boisson; cette purgation, bien qu'agissant fortement, est si agréable qu'elle n'empêche pas celui qui l'a prise de s'occuper de ses affaires. Ils guérissent les blessures avec le suc de certaines herbes, douées d'une telle vertu qu'Édouard assure avoir vu guérir un esclave qui avait reçu sept blessures mortelles [1]. Voilà ce que leurs pères leur ont enseigné de meilleur sur la médecine, de façon que chacun d'eux puisse être médecin et chirurgien. Ils n'ont pas besoin de tant de médecins, de chirurgiens, d'aromates, de sirop, d'électuaires et d'emplâtres, qui chez nous accélèrent la mort plutôt qu'ils ne rétablissent la santé; ils vivent sous un ciel tempéré, s'abstiennent d'exciter la gloutonnerie, ou de s'ingurgiter trop de vin, et par là ne donnent pas prise à la maladie.

[1] Je traduis tel quel le mot, malgré l'extravagance de 'expression.







CHAPITRE VIII

[L]es Régions adjacentes au Congo vers le Cap de Bonne-Espérance.

Il me reste à parler des parties de l'Afrique qui s'étendent vers le Cap de Bonne-Espérance, depuis l'Océan jusqu'à la Mer [R]ouge, des confins de l'Arabie ; et nous parcour[r]ons ensuite brièvement le Nil et le royaume du [P]rêtre Jean, de façon à découvrir ces régions peu [co]nnues.

Nous avons dit plus haut que le royaume du

Congo est borné du côté du sud, par celui d'Angola, auquel touche celui de Matama ; ce dernier contient des provinces appelées Chimbebas par les indigènes et occupe tout le pays entre Angola, le premier lac du Nil et vers le sud, jusqu'au fleuve Bravaghul, qui descend des Montagnes de la Lune ; à l'orient, il est baigné par le fleuve Magnice, qui sort du lac susdit, coule vers le sud, se réunit au Bravaghul et se jette dans l'Océan Indien[1] ; ce fleuve qui dépasse le tropique du Capricorne, sépare les Montagnes de la Lune[2] du royaume de Matama. Au delà de ces montagnes est cette partie du continent qu'on appelle Cap de Bonne-Espérance, où dominent, tant du côté de l'Océan Indien que de celui de l'Océan Ethiopique (Atlantique) plusieurs petits rois. Au milieu, entre le tropique du Capricorne et le Cap, s'élèvent les Montagnes de la Lune, si célèbres chez les anciens, qui croyaient que le Nil en sor-

[1] On voit que ce premier lac est le Nyassi, redécouvert plus tard par Livingstone, que le Magnice est notre Chiré, et le Bravaghul, notre Zambèze. Le vrai Magnice est bien plus au sud; son embouchure est dans la baie de Delagoa. Le compilateur embrouille ensemble deux relations différentes.

[2] Je crois que ces montagnes sont la chaîne qui se termine au nord par les massifs neigeux du Kenia et du Kilima-n-Djaro, et que l'auteur s'embrouille ayant mal compris les relations portugaises.

tait [1]. L'intérieur du continent, du moins la partie comprise entre le Cap et le pied des montagnes [2], est habité par de rares peuplades nomades, qui habitent des huttes, se couvrent de peaux de bêtes et vivent presque comme des animaux ; les armes sont des arcs et des flèches ; ils vivent des fruits de la terre et de racines et aussi de chair humaine et des produits de leur chasse. Les montagnes sont très froides et inhabitables [3] ; à leur pied, du côté de l'occident, est un petit lac, d'où sort un fleuve, appelé Camissa par les indigènes et Rio Dolce par les Portugais, qui se jette dans la mer près du Cap et forme un golfe : la pointe du continent au sud de ce golfe est appelée « le Faux Cap ». Quand on arrive de l'Inde, on voit d'abord un grand cap qu'on appelle le Cap des Aiguilles, puis un autre plus petit, qui est vers l'occident et caché par le premier et comme on ne le voit pas du large, on l'appelle « le Faux Cap ».

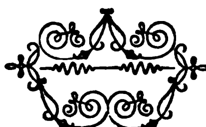
[1] L'auteur confond probablement ensemble la chaîne du Kilima-n-Djaro et du Kenia avec les montagnes du Transvaal. Ce qu'il dit des dernières, qu'il appelle Montagnes de la Lune, doit s'appliquer aux premières et à la région qui est au nord du lac Nyassa.

[2] Nous revenons ici au Cap et aux Hottentots.

[3] Il s'agit certainement du Kilima-n-Djaro, bien que ce qui suit s'applique au Cap et au Transvaal.

Le fleuve Magnice sert de limite entre royaumes de Monomotapa et de Sophala dernier étant au nord [1] de ce fleuve.

[1] La confusion entre le Magnice et le Zambèze cont Il s'agit ici du Zambèze ; Sophalo est au sud de ce fleu au nord du Magnice.





CHAPITRE IX

DU ROYAUME DE SOPHALA.

Le royaume commence au fleuve de Magnice, qui est grossi par trois autres cours d'eau. Le premier appelé Lagoa par les indi-
ıes, a reçu des Portugais le nom de Saint-
ristophe, le jour de la fête duquel il fut décou-
t ; le second a reçu le nom de Lourenço
rquez, qui l'a vu d'abord ; ces deux fleuves
ıcendent des montagnes de la Lune, que les
.igènes appellent Toroa, et dont les anciens
ılaient à toute force faire venir le Nil. Le pre-

mier lac d'où sort le Nil est très éloigné de ces montagnes ; il en est séparé par un pays coupé de vallées profondes, de sorte que ce lac, et le Nil encore bien moins, ne recoivent pas une goutte d'eau descendant de ces montagnes : elles déversent leurs eaux non vers le nord, mais vers l'orient et en partie aussi, vers l'ouest par le lac Gala. Le Magnice, sortant du lac du Nil, reçoit une partie de ces eaux, et se dirige vers le sud, au lieu que le Nil se dirige vers le nord. Le troisième affluent du Magnice s'appelle Aroë ; il vient du nord, des mines d'or de Monomotapa et roule des sables aurifères jusqu'à son embouchure. De l'embouchure de ces fleuves, le royaume de Sophala s'étend le long de la mer jusqu'au fleuve Cuama[1], ainsi nommé d'un château que possèdent les mahométans et qui est à l'endroit que les Portugais appellent *Siete Boccas*, ou les sept embouchures. Ainsi tout le royaume borde le rivage entre l'embouchure du Magnice et du Cuama ; il est médiocrement habité ; son roi est mahométan, indépendant du Monomotapa et vassal du roi de Portugal. La capitale du pays est une île du Cuama qui a donné son nom à tout le royaume. A l'embouchure du fleuve, les Portugais ont un château où ils trafiquent avec les indigènes d'étoffes de coton et de soie, qu'ils

[1] Le Cuama est le vrai Zambèze.

échangent contre de l'or, de l'ivoire, de l'ambre et des esclaves. Les habitants ne sont pas des indigènes, mais sont venus par mer dans le pays, arrivant de l'Arabie Heureuse pour faire le commerce avec les gens du Monomotapa. Ce dernier pays est dans l'intérieur des terres vers l'occident; il est très riche en mines d'or. Les indigènes sont noirs et belliqueux comme les autres Éthiopiens. Les petits rois qui le gouvernent sont soumis à un roi unique, auquel ils donnent beaucoup d'affaires par leurs rébellions continuelles. Leurs armes sont des arcs, des flèches et des javelines légères. Le roi, parmi les troupes qu'il tient sur pied, arme aussi des femmes qui sont encore plus courageuses que les hommes. Elles se brûlent la mamelle gauche, comme les antiques Amazones, afin de ne pas être gênées pour tirer de l'arc [1]. Leurs armes sont les mêmes que celles des hommes, et elles s'en servent avec tant d'adresse et de constance qu'elles se font tuer plutôt que de reculer. Elles usent de cent ruses de guerre, et

[1] Ici, le compilateur mêle évidemment ensemble une relation de voyage au Dahomey avec une relation de voyage au Zambèze. Quant à la légende de la mamelle gauche des Amazones, j'avoue que je n'y ai jamais rien pu comprendre : toutes les personnes qui ont tiré de l'arc seront comme moi et n'y comprendront rien. Qu'on soit gaucher, ou droitier, une mamelle ne peut gêner en rien pour tirer de l'arc, à moins d'être vraiment énorme et trop saillante.

entre autres,d'un tel stratagème qu'elles simulent la fuite sans cesser de lancer des traits derrière elles, et quand l'ennemi les poursuivant avec trop d'ardeur, vient à se mettre en désordre, elles font brusquement demi-tour et l'accablent de flèches et de javelots. Elles ne font de quartier à personne, et sont aussi redoutées à cause de leur cruauté qu'à cause de leur étonnante agilité. Le roi leur a concédé une province où elles habitent seules, n'admettant les hommes auprès d'elles qu'à une certaine époque de l'année. Quand elles mettent au monde un enfant mâle, elles le renvoient aux hommes ; quand c'est une fille, elles lui brûlent la mamelle gauche, et l'instruisent à tous les exercices guerriers. Le pays ressemble à une grande île, étant entouré de fleuves de toutes parts. Au midi, ses frontières touchent aux petits royaumes du Cap de Bonne-Espérance et du côté du nord au royaume de Monoemugi.

De l'autre côté du petit fleuve Cuama est le royaume d'Angoscia [1], qui tire son nom des îles avoisinantes. Il est habité, comme le Sophala, par des marchands musulmans. A peu de distance de celui-ci est le royaume que les Portugais appellent Mozambique, du nom de trois îles qui sont à l'embouchure du fleuve

[1] Oungoudja, nom indigène de l'île de Zanzibar. *Angoscia*, orthographe italienne, doit être prononcé *Angocha*.

Meginca, et qui forment un bon port. Dans la principale de ces îles qui commande l'entrée du port, les Portugais ont construit un fort dont le gouverneur a l'autorité sur les autres. C'est là que les navires qui viennent de l'Inde avec des avaries vont se radouber en toute sécurité, ou qu'ils attendent le moment favorable quand la saison des tempêtes ne permet pas de doubler le Cap de Bonne-Espérance. Les navires qui viennent de Portugal jettent l'ancre dans ce même port et s'y ravitaillent, d'où vient que le commerce y est très actif. C'est là que dans leur première exploration vers l'Inde, les Portugais commencèrent à apprendre la langue indienne et trouvèrent des pilotes avec le secours desquels ils pénétrèrent dans ces régions éloignées [1]. Les indigènes du pays sont payens; ce sont des nègres sauvages et grossiers; ils vont nus, et sont bons archers, habiles à la pêche et à la chasse. Un peu plus bas, près de la côte est une île appelée Chiloa [2], petite, mais extrêmement fertile. L'air y est des plus sains, les arbres tou-

[1] Ce fait est des plus intéressants. Il prouve, en effet, que ce sont des pilotes arabes qui révélèrent la voie maritime de l'Inde aux Européens. Si l'on considère qu'il y avait en Espagne de nombreux Arabes qui connaissaient Zanzibar, les Comores et l'Inde, on reconnaîtra qui furent les inspirateurs de Vasco de Gama.

[2] Au nord du cap Delgado.

jours verts et chargés de fruits et elle abonde en tous produits nécessaires et agréables à l'homme. Elle est à l'embouchure du fleuve Cuama, qui, sortant avec plusieurs autres du grand lac du Nil (Le Nyassi), a un courant très rapide et se jette dans la mer. Quand on va de cette île au large vers l'orient, on en trouve une autre du même nom qui ressemble tout à fait à la première, de sorte que les habitants paraissent appartenir à la même nation [1]. Ils sont tous payens et de couleur presque blanche, bien différents des peuples que nous avons décrits jusqu'ici. Ils sont décemment vêtus de toute espèce d'étoffes de laine ou de soie. Les femmes portent pour ornement des colliers et des bracelets d'or. Ils ont des maisons construites comme les nôtres, de bois et de pierres, très ornées, autour desquelles ils entretiennent des jardins bien garnis de fruits et de légumes. Cette île de Chiloa était autrefois la plus florissante parmi celles qui l'entourent, et le pouvoir du roi s'étendait même sur le continent. Quand les Portugais arrivèrent dans ces pays, ce roi se crut assez fort, non seulement pour leur résister, mais pour les chasser du continent et ne craignit pas de les attaquer. La chose tourna mal pour lui, car à la première rencontre, il fut battu et mis en fuite, et l'île resta aux Portugais,

[1] Est-ce l'Ile do Arco ou la grande Comore ?

avec un riche butin ; ils y construisirent un fort, mais ayant, depuis, trouvé des emplacements plus convenables pour leurs stations, ce fort fut rasé par ordre du roi de Portugal.

Je ne dois pas passer sous silence la grande île de Saint-Laurent (Madagascar) ainsi nommée par les Portugais parce qu'ils la découvrirent le jour de la fête de ce saint. Elle a mille milles de longueur, s'étendant en face du continent depuis l'embouchure du fleuve Magnice jusqu'à celle du fleuve Kisanga. Le canal qui la sépare du continent varie entre une largeur de 340 milles, et une largeur de 170 milles, en face de Mozambique, où il est le plus étroit, et contient beaucoup d'îles. Sa navigation est dangereuse, car on ne le connaît pas encore bien partout. Il serait bien désirable que cette île fût habitée par des peuples plus civilisés, vu sa grande commodité en toutes choses. Elle est entourée de ports excellents, arrosée par des rivières et des sources limpides et produit toute espèce de fruits et de légumes délicieux. Il y a force viande, tant de gibier que d'animaux domestiques; force oiseaux, force poissons, enfin, tout ce qu'on peut désirer.

Les habitants sont payens; leur religion a quelque ressemblance avec l'hérésie des mahométans; leur couleur tient le milieu entre le blanc et le noir, comme chez les mulâtres. Ils sont belliqueux et bien armés d'arcs, de flèches

et de javelots dont la hampe est très fine, le fer barbelé et qu'ils lancent avec beaucoup de raideur et d'adresse. Ils ont des boucliers et se couvrent de cuirasses faites de peaux de bêtes et très résistantes. L'île est soumise à plusieurs petits rois, qui vivent en dissensions et en guerres continuelles. Elle contient des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et d'autres métaux. Les habitants ne sortent presque jamais de leur île et n'ont que des barques creusées dans un seul bois, avec lesquelles ils vont à la pêche sur les côtes et dans les rivières. Ils sont inhospitaliers et ne commercent avec aucun étranger. Néanmoins, les Portugais arrivent à faire quelque commerce avec eux, mais seulement en mer ou dans des ports, sans être admis à toucher terre; ils y échangent leurs marchandises contre de l'or, de la cire, de l'ambre, de l'argent, du cuivre. Dans ce canal de Mozambique sont plusieurs autres îles habitées par des payens et des mahométans, dont la principale est Saint-Christophe. Viennent ensuite Magliaglia[1], Comore, Anzoama, Mayotte et d'autres plus petites.

Au nord du royaume et de l'île de Chiloa on rencontre le royaume de Mombaza, qui est à trois degrés et demi au sud de la ligne; il tire son nom d'une île qui est en face du continent et

[1] Mohéli.

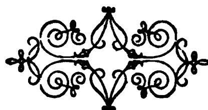
qui est habitée par des mahométans. Dans cette île est une ville du même nom, ornée d'édifices, de sculptures et de peintures : le roi mahométan y réside. Lui aussi se crut en état de repousser les Portugais, mais il fut vaincu comme celui de Chiloa et les Portugais y firent un grand butin en or, en argent, en perles et en cotonnades. Ce roi est tributaire de celui de Monoemugi.

Vient ensuite le royaume de Mélinde; il est petit, et s'étend le long de la côte jusqu'au fleuve Chimanchi, dont l'embouchure est à deux degrés de l'Équateur; il remonte ce fleuve sur un parcours de cent milles. De l'autre côté du fleuve est une grande plage, habitée aussi par des mahométans, qui sont presque tout à fait blancs. Leurs maisons sont faites comme les nôtres, de bois, de pierres et de ciment. Ils ont des moutons deux fois plus grands que les nôtres; quand on les coupe en quartiers, leur queue forme une cinquième part, qui pèse de 25 à 30 livres. Leurs femmes sont blanches, habillées à la manière arabe, de riches vêtements de soie, la poitrine et les bras couverts de colliers d'or et d'argent; elles se voilent le visage. Ce pays est une des stations les plus fréquentées par les Portugais; le port est très sûr, et les habitants, très civilisés, commercent avec les Portugais en toute amitié, sans fraude ni malice. Passé ces deux royaumes de Mombaza et de Mélinde, on trouve trois îles

dans la mer : la première s'appelle Monfia, la seconde Zanzibar et la troisième Pemba; elles sont fort peuplées. Les habitants sont blancs, de religion mahométane; ils ne s'adonnent pas aux armes, mais à l'agriculture et au commerce; ils vont vendre sur le continent, en faisant le trajet sur des petites chaloupes, du sucre, que les îles produisent en grande quantité, des fruits et des légumes. Outre ces trois royaumes côtiers de Chiloa, de Mélinde et de Mombaza, quand on entre dans l'intérieur vers l'ouest, on trouve le grand royaume de Monoemugi, qui, vers le sud, sert de limite aux royaumes de Mozambique et de Monomotapa, vers l'occident, s'arrête entre les deux lacs du Nil, et vers le nord, va jusqu'aux confins de l'empire du Prêtre Jean. Ce royaume vit en paix avec les royaumes qui sont au bord de la mer, à cause de l'utilité qu'il a d'entretenir commerce avec eux ; il en importe toutes sortes de choses, et surtout des soieries et des cotonnades. Les indigènes recherchent beaucoup les perles de Cambaie, qui sont faites d'une espèce de bitume brillant comme le verre, rouge ou violet; ils tiennent l'or pour de peu de valeur, et donnent en échange de ces rangées de perles de Cambaie, de l'or, de l'argent, du cuivre et de l'ivoire. De l'autre côté de ce royaume, c'est-à-dire vers Monomotapa, on est toujours engagé dans des guerres sanglantes. Là se rencontrent

et les belliqueux sujets des deux empires les
›uissants du continent. Le roi de Monomo-
:ompte des Amazones parmi ses troupes; à
.les cruelles, celui de Monoemugi oppose des
ıas, dont nous avons décrit plus haut l'au-
et la force, et les ravages au Congo, et qui
cèdent aux Amazones ni en constance, ni
ıauté. Ils ont pour coutume de se balafrer
rres et les joues avec un fer rouge, et de se
ısser les paupières, et comme ils sont très
avec leurs gros yeux blancs agrandis par
ıutilations, ils semblent plutôt des démons
es hommes; ajoutez à cet aspect les cris et
ugissements qu'ils font entendre, et qui sont
les de faire reculer l'homme le plus coura-
Ils se servent de leurs longs boucliers poin-
r le bas de deux manières : ils les plantent
re et s'en font une palissade, ou les élèvent
ısus de la tête, pour se mettre à l'abri des
s. Ils savent aussi se garder de la ruse des
ones, quand elles essaient de les tromper
ıe fuite simulée; ils les suivent sans rompre
rangs, et en tirant très peu; et quand ils
ient fatiguées, ou qu'ils s'aperçoivent que
'elots commencent à leur manquer, ils les
ent à fond. Les Amazones, de leur côté,
elles voient qu'elles ne peuvent avoir la
:e, ce qui arrive d'ailleurs rarement, se
t jusqu'à la mort, plutôt que de demander

quartier; d'où vient que les combats sont très sanglants. Vers le nord, entre les états de Monoemugi et le Prêtre Jean, sont quelques petits rois qui reconnaissent pour maître tantôt l'un, tantôt l'autre; leurs peuples sont blancs et de taille plus élevée que les autres habitants de ces parages.





CHAPITRE X

Du reste de l'Afrique jusqu'au Golfe Arabique. — De l'Empire du Prêtre Jean et de ses Confins. — Du Nil et de son Origine.

A partir du royaume de Mélinde jusqu'au Golfe Arabique, on trouve beaucoup d'endroits habités par des blancs, Turcs et Mahométans, et beaucoup de ports où indigènes et étrangers se rencontrent pour faire le commerce. Le premier s'appelle Patee, le second Brava, le troisième Magadosch, le quatrième Affion, et le dernier tire son nom du fameux cap Guardafui. Ce cap est très grand, très élevé, et tous ceux qui vont dans l'Inde, à Ormus et dans l'Arabie Heureuse, le voient du large. Aux envi-

rons de Guardafui, les Portugais, revendiquant la domination de ces mers, guettent les vaisseaux turcs qui viennent y commercer sans leur permission, et en capturent souvent dont la cargaison est assez précieuse pour les enrichir d'un coup. Autour de ce cap, vers l'occident, sont quelques autres ports occupés par les Turcs; le premier s'appelle Meth, le second Berbera, et là on cesse de trouver des habitants blancs, et on voit de nouveau des Éthiopiens. Après, on rencontre Zeila, Dalaca, Malaca, excellents Ports réunis sur un seul territoire, qui s'appelle en langue indigène Baragia. Les indigènes sont des noirs très prompts à prendre les armes. Ils portent pour vêtement une toile de coton qui leur entoure le bas du corps à partir du nombril; les nobles y ajoutent un manteau à capuchon, qu'ils appellent dans leur langue bernous [1]. Le pays abonde en or, en ivoire et en toute espèce de ressources. De là, on arrive à la double entrée du Golfe Arabique, séparée en deux par l'île de Bab el Mandeb [2]. L'une des entrées, celle qui est du côté de l'occident, a 25 milles de large, et est assez profonde pour donner passage aux plus

[1] Il s'agit des Somalis. On voit que le mot *bernous*, et le vêtement qu'il désigne, ne sont pas arabes, mais éthiopiens.

[2] Perim.

grands navires; l'autre n'a que cinq milles, et on y trouve tant de bas-fonds, de rochers et de bancs de sable, qu'elle est praticable seulement pour des embarcations. L'entrée entière, par laquelle le Golfe Arabique communique avec l'Océan, a trente milles, entre deux caps, dont l'un, sur le continent africain, s'appelle Rosbel [1], et l'autre dans l'Arabie Heureuse, a nom Ara [2]. Tout le golfe, qui a douze cents milles de longueur, est rempli, le long des deux côtes, de bas-fonds et d'îles, de sorte que de gros vaisseaux n'y sont en sûreté qu'au milieu. En effet, le courant qui est très fort, creuse le milieu de la mer, et rejette les sables vers la côte.

Il nous reste à parler du Prêtre Jean, qui est le plus grand et le plus puissant souverain de l'Áfrique, et de son royaume. Ce royaume commence au détroit du Golfe Arabique; il y a quelque cinquante ans, il comprenait le détroit lui-même, avec les territoires adjacents, mais par la faute de ses généraux, le Prêtre Jean l'a perdu, et les Turcs s'en sont emparés. Il s'étend jusqu'à l'île du Nil, Siene [3], qui est sous le tropique

[1] Le *Ras* ou cap (c'est le sens du mot en arabe) Beloul.

[2] Amran.

[3] Asouan. Le compilateur confond avec la fourche du Nil, Khartoum. Les Abyssiniens n'ont jamais été jusqu'à Asouan.

du Cancer. Ainsi, vers l'orient, ce pays a pour frontière la plus grande longueur du Golfe Arabique; vers le nord et l'ouest, il est borné par les déserts de la Nubie et de l'Égypte; vers le sud, il touche au royaume de Monoemugi [1] dont nous avons parlé, comprenant en circuit, quatre mille milles. Le royaume est divisé en un grand nombre de provinces, à la tête de chacune desquelles l'empereur met un gouverneur ou petit roi. Il est rempli de mines d'or, d'argent, de pierres précieuses, et de toute espèce de métaux. Les indigènes ne sont pas tous de la même couleur, mais, suivant les endroits, il y en a de noirs, de blancs et de couleur intermédiaire; ils sont de taille moyenne, et s'habillent décemment. Les courtisans et les grands ont des vêtements d'étoffes précieuses, et portent des colliers d'or, des bracelets et d'autres ornements. Les autres s'habillent d'après les prescriptions d'une loi, chacun selon son rang, et il en est auxquels il n'est permis de s'habiller que de peaux de bêtes cousues ensemble.

Ils sont chrétiens, mais ont emprunté quelques cérémonies aux juifs [2]. A la fête de l'Assomption de Marie, tous les grands et les satrapes du

[1] Uniamuezi.

[2] On sait qu'une des tribus d'Abyssinie, les Falashas, sont juifs.

royaume se réunissent dans la métropole, nommée Belmalechi[1], pour célébrer la fête en grande pompe, et pour payer les tributs au roi; l'affluence du peuple est alors considérable. La fête est célébrée par une procession solennelle; on y promène la statue de la Vierge, de grandeur naturelle, tout en or, ayant pour yeux deux escarboucles d'un grand prix; le corps est couvert de parures d'or et de pierreries, et dressé sur une barre d'or d'un travail merveilleux. L'empereur s'avance sur un char d'or, ou sur un éléphant caparaçonné d'or et de pierreries. Le concours du peuple est tel, pour voir la statue et le roi, qu'il y a souvent des personnes écrasées. Le titre du roi a été corrompu en Prette Giani, d'où nous avons fait Prêtre Jean; le vrai mot est Bel Gian, Bel signifiant dans la langue du pays « souverain, excellent, parfait », et Giani « prince, seigneur ». Ce dernier titre se donnant à tout petit prince ou roitelet, on lui a joint le premier pour désigner le premier de tous. On l'appelle aussi David.

Il nous reste maintenant à parler du Nil.

Ce fleuve ne prend pas sa source dans le royaume du Prêtre Jean, comme le croient quelques-uns, et encore moins dans les montagnes de la Lune.

[1] Amba-Magdala. Amba signifie le fort; on peut rapprocher le nom de Magdala du nom de lieu biblique de Migdol.

Il ne sort pas non plus, comme le dit Ptolémée, de deux lacs, qui seraient au pied de ces montagnes, et dont l'un serait à l'orient, et l'autre à l'occident, séparé du premier par une distance de 450 milles. Sous la latitude sous laquelle Ptolémée place ces deux lacs se trouvent, à l'ouest, les royaumes de Congo et d'Angola, et à l'est, ceux de Monomotapa et de Sophala, et la distance entre l'Océan Indien [1] et l'Océan Éthiopique est de 1,200 milles. Or, Edouard Lopez affirme, comme témoin oculaire, ayant parcouru tous ces pays pendant plusieurs années, qu'on n'y trouve qu'un seul lac entre le royaume d'Angola et celui de Monomotapa; les gens d'Angola demeurent sur ses rives occidentales, et ceux de Monomotapa sur ses rives orientales. La vérité, c'est qu'il existe, en effet, deux lacs, mais ils sont situés autre part que ne croit Ptolémée. Le premier est loin des Montagnes de la Lune, et le second succède au premier, sur une ligne tirée du sud au nord, à une distance de 400 milles. Quelques indigènes croient que le Nil, à sa sortie du premier lac, disparaît sous terre, et en ressort de nouveau pour se jeter dans le second; d'autres assurent le contraire, et Edouard Lopez est avec ces derniers. Le fleuve, dit-il, parcourt de vastes espaces, sans lit bien

[1] C'est-à-dire l'Atlantique.

tracé. On ne peut pas dire, à proprement parler, qu'il sort du second lac, mais sa vraie origine est le premier, à douze degrés au sud de l'Équateur; ce premier lac est entouré de hautes montagnes, comme celles de Cafa, de Nitre, d'Argent et d'autres encore. Du premier lac, le Nil court en droite ligne vers le nord, jusqu'au second qui est plus grand que le premier, que les indigènes appellent mer [1], qui est situé sous l'Équateur, et qui a 220 milles de large. Les Anziquiens sont d'accord pour assurer qu'au nord de ce lac habite un peuple qui ressemble aux Portugais, qui se sert de l'écriture, des nombres et des mesures, d'où je conclus que l'empire du Prêtre Jean n'en est pas bien loin [2].

Sortant de ce lac, au bout d'une distance de 700 milles, le Nil forme l'île de Méroé, après avoir reçu plusieurs affluents. Du côté oriental, il reçoit le fleuve Colves qui sort d'un lac du même nom sur les confins du royaume de Melinde, et de l'autre côté plusieurs torrents; puis il se divise en deux parties, entourant une terre haute et montagneuse que les indigènes appellent Méroé [3]. Dans le circuit de cette île,

[1] Nyanza signifie « mer ».

[2] A moins que les Anziqués n'aient voulu parler de l'Égypte.

[3] Le Mareb, entre le Nil Bleu et l'Atbara, est effectivement presque une île.

il reçoit beaucoup d'autres fleuves et torrents, dont le principal et le plus grand du côté de l'orient est l'Abagni, qui sort du lac Bracina [1], et parcourt l'empire du Prêtre Jean, et du côté de l'occident, le Saraboë [2], qui vient du lac du même nom, tous deux fleuves grands et navigables. Après avoir reçu tous ces affluents et formé l'île de Méroé, le Nil se réduit à un lit unique et traverse l'Éthiopie, jusqu'aux célèbres cataractes de Syène [3]. De là, le Nil descend en Égypte et se jette dans la Méditerranée par plusieurs bouches, dont les deux principales sont celle de Damiette à l'orient, et celle de Rosette à l'occident.

La cause des étonnantes crues du Nil, c'est la masse d'eau qui ne cesse de tomber du ciel en hiver (l'hiver de ces pays correspondant à notre printemps, c'est-à-dire, commençant en avril); ces pluies ne tombent pas par gouttes, comme chez nous, mais par masse, de sorte que la terre, ne parvenant pas à les absorber, tous les fleuves grossissent, d'autant que les pluies durent cinq mois entiers, avril, mai, juin, juillet et août.

[1] Le Nil Bleu et le lac Tzana.

[2] Le Bahr el Ghazal ou le Bahr-Zéraf et le lac Piaggia. Ce nom était déjà connu au temps de Rabelais, qui parle d'un peuple de *Sarabouites*.

[3] Asouan.

Ajoutez à cela que le pays est montagneux, sillonné par de profondes vallées, et, par conséquent, rempli de torrents et de petits lacs ; d'où il advient que, lorsque tout cela s'enfle, les eaux se précipitent dans les fleuves et dans les grands lacs, qui sont plus nombreux dans ce pays que dans n'importe quel autre; quelques-uns de ces lacs sont si grands qu'on pourrait plutôt les appeler des mers. A l'issue de ces lacs, les eaux ont un débit aussi considérable qu'à l'entrée; et c'est ainsi que le Nil, descendant vers le nord, et le *Zaïre* vers l'ouest, et d'autres encore vers l'orient et le sud, ont des crues à époque fixe, commençant à monter vers la fin de juin, et la crue augmentant jusque vers le 20 septembre, et ces dates sont infaillibles, parce que l'époque des pluies l'est aussi. La cause de ces crues a été jusqu'ici obscure, entourée d'erreurs et de fables, et c'est enfin Edouard Lopez qui, au prix de bien des fatigues et par son industrie nous l'a définitivement révélée [1].

[1] Pour qu'on l'oublie, et que Speke se soit imaginé l'avoir découverte, trois cents ans après Lopez, et deux cent soixante-six ans après la publication du livre dont nous donnons la traduction.

FIN




UNIV.
OF
MICH.


UNIV
OF
MICH.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

A BRUXELLES

LE 15 SEPTEMBRE 1883

LE

CONGO

LA VÉRIDIQUE DESCRIPTION DU ROYAUME AFRICAIN, APPELÉ, TANT PAR LES INDIGÈNES QUE PAR LES PORTUGAIS, LE CONGO, TELLE QU'ELLE A ÉTÉ TIRÉE RÉCEMMENT DES EXPLORATIONS D'EDOUARD LOPEZ, PAR PHILIPPE PIGAFETTA, QUI L'A MISE EN LANGUE ITALIENNE.

Traduite pour la première fois en français sur l'édition latine faite par les frères De Bry, en 1598, d'après les voyages portugais et notamment celui d'Edouard Lopez, en 1578 avec 3 planches dont 2 cartes géographiques

par Léon CAHUN
Bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine.



BRUXELLES
J.-J. GAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1883



